57E ANNÉE AOUT 1950

★

REVUE DE PARIS

JULIEN GREEN : Journal sans Dates

HONORÉ DE BALZAC : Lettres à l'Étrangère

JACQUES CHASTENET : Trois Semaines sans Gouvernement

JEAN-JACQUES GAUTIER : La Demoiselle du Pont aux Anes (I)

COLONEL DE LUTERNAN : Paris en 1810 (Souvenirs)

GAÉTAN BERNOVILLE : Les Courants de la Pensée chrétienne

AGNÈS CHABRIER : Au Vent de l'Hiver (fin)

GEORGES OUDARD : Menaces sur l'Autriche

JEAN-LOUIS VAUDOYER : Trésors des Bibliothèques d'Italie

ROBERT KEMP : Henri Troyat à la Recherche du Pays perdu

JEAN DORST : Le Sens de la Direction chez les Oiseaux

PAUL GUTH : Philippe Hériat

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

★

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
JULIEN GREEN	Journal sans Dates	3
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère	11
JACQUES CHASTENET	Trois Semaines sans Gouvernement	31
JEAN-JACQUES GAUTIER	La Demoiselle du Pont aux Anes (I)	36
COLONEL DE LUTERNAN	Paris en 1810 (Souvenirs)	54
GAÉTAN BERNOVILLE	Les Courants de la Pensée chrétienne	68
AGNÈS CHABRIER	Au Vent de l'Hiver (fin)	83
GEORGES OUDARD	Menaces sur l'Autriche	119
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Trésors des Bibliothèques d'Italie	128
ROBERT KEMP	Henri Troyat à la Recherche du Pays perdu	132
JEAN DORST	Le Sens de la Direction chez les Oiseaux	140
PAUL GUTH	Philippe Hériat	147
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	155
	Chronique bibliographique	168

LA REVUE DE PARIS
publiera prochainement

VIOLATION DE FRONTIÈRES

par **Jules ROMAINS**
de l'Académie Française

LE PROBLÈME FRANCO-ALLEMAND
par Robert d'HARCOURT
de l'Académie Française

L'ASIE DU SUD A VOL D'OISEAU
par
Pierre FRÉDÉRIX

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIF DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.300 »
— Six mois (6 numéros) .. 650 »

Étranger : Un an (12 numéros) . Fr. 1.650 »
— Six mois (6 numéros) .. .. 825 »

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 5.50

Canada .. .. $ canadiens 6. -

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. } Fr.S. 22. »

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 25. -

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 250.»

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.B. 270. »

Italie .. .. Lire 3.275. -

Angleterre .. .. £ 1.16. -

Égypte . .. . Piastres 180. -

Hollande .. .. Florins. 22. -

Portugal .. .. Escudos 150. -

La différence que l'on peut constater entre le prix de 1.650 francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro

Prière de joindre la somme de 20 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

Copyright by Revue de Paris 1950

BANQUE DE FRANCE

Les comptes rendus des opérations de la Banque de France pour les années 1948 et 1949 montrent que la situation économique de la France s'était très améliorée en 1948 grâce à des récoltes abondantes et à une production industrielle qui dépassait nettement le volume d'avant-guerre. L'accroissement de la circulation fiduciaire avait été freiné et un redressement de nos comptes vis-à-vis des diverses nations étrangères avait été amorcé.

1949 a largement confirmé les espoirs qui résultaient de cette situation. Le maintien de l'essor de notre activité industrielle et agricole a donné à notre monnaie une stabilité intérieure qui, pour la première fois depuis 10 ans, s'est traduite par un équilibre relatif des prix ; la tenue du franc sur le marché international a été nettement améliorée.

Les mesures prises dans le domaine du crédit et de la monnaie au cours de l'année ont permis un renforcement des réserves de change et un accroissement relatif des concours bancaires à l'économie, tandis que les avances à l'Etat étaient stabilisées.

CRÉDIT LYONNAIS

La Commission de Contrôle des Banques, dans sa séance du 21 juin 1950, a approuvé les comptes de l'Exercice 1949 et les propositions du Conseil d'administration pour la répartition des bénéfices. Le dividende alloué aux porteurs de parts est fixé à 125 francs brut (contre 100 francs pour l'exercice 1948) comprenant l'intérêt minimum garanti de 69 fr. 63 et un superdividende de 55 fr. 37. Les actions transférées à l'Etat recevront une somme totale de 109.573.188 francs égale à celle allouée aux parts à titre de superdividende.

Le dividende de 125 francs brut sera mis en paiement le 10 juillet à raison de 112 francs net (contre 90 francs net pour l'exercice 1948).

CONFERENCIA

Publie toutes les Conférences de l'Université des Annales

NUMÉRO DU 15 AOUT

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
GEORGE SAND ET CHOPIN

•

PIERRE BLANCHAR
" LA PRISONNIÈRE "
d'Édouard Bourdet

•

BERNARD GAVOTY
UNE JOURNÉE DE FRANZ SCHUBERT

LE NUMÉRO : 45 FR.

Administration :
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
Tél. : DANTON 97-40

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Capital : 400 Millions de francs
Réserve : 460 Millions de francs

SIÈGE SOCIAL :
14, Rue Bergère, 14 -- PARIS

SUCCURSALE :
2, Place de l'Opéra, 2 -- PARIS

◇

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

◇

AGENCES ET BUREAUX
en France, dans l'Empire Français
et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

DENTOL

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

Pour les Amateurs de Livres

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e

HISTOIRE - MÉMOIRES

Catalogue "LE CURIEUX" *sur demande*
Achat de Bibliothèques

ORFÈVRERIE
Christofle
12, RUE ROYALE, 12 PARIS

MÉTAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF
COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE D'ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
au **1/2 TARIF**

- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF (16 zones).

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF * SNCF * SNCF * SNCF

21-47

JOURNAL SANS DATES

ALORS que j'habitais New York, en 1943, il m'est arrivé ceci dont je ne sais trop que penser, dont je ne tire aucune conclusion, mais que je note parce que je l'ai trouvé curieux. Je rentrais chez moi, vers une heure du matin. La nuit était claire et fraîche et j'allais à pied le long de Lexington Avenue qui se trouvait absolument déserte. De loin en loin, des réverbères. Je logeais alors dans une maison de la 76e rue. A la hauteur de la 65e, j'entendis marcher derrière moi. C'était un pas égal, plus lourd que le mien, mais qui, si je puis dire, l'emboîtait exactement, sans aucun doute le pas d'un homme. Peut-être une distance de dix mètres nous séparait-elle. Je ne me retournai pas pour m'en assurer. Il me semblait, en effet, que me retourner serait une erreur. Pourquoi? Je n'aurais su le dire. De toute évidence, l'homme avait l'intention de marcher du même pas que moi. Il ne voulait pas me dépasser, il ne voulait pas non plus se laisser distancer. Après tout, il avait le droit de marcher à l'allure qui lui plaisait. J'aurais pu ralentir, pour voir, mais ralentir, c'était reconnaître sa présence, de même que me retourner eût trahi peut-être, à ses yeux, une inquiétude. Nous marchâmes donc dans la solitude de cette longue avenue et peu à peu je sentis grandir en moi une irritation contre cet inconnu que je ne voyais pas. Est-ce qu'il se moquait de moi? A chaque rue transversale, j'espérais qu'il me fausserait compagnie, mais non, il me suivait, c'est cela, il me suivait, et le bruit de nos pas n'en faisait qu'un seul. En tout cas, pensai-je, vers la 70e rue, nous allons bientôt nous quitter. Par amour-propre, je m'interdis d'aller plus vite, mais il me tardait d'arriver à la 76e rue. Là seulement je me permis de doubler le pas, quand à ma très grande surprise, j'entendis marcher derrière moi, exactement comme dans

Lexington Avenue. Cette fois, il me parut absurde de douter que j'étais suivi et j'avoue humblement que des histoires d'assassinat me revinrent à l'esprit. Je tournai et retournai dans ma main la clef de ma maison. D'un seul coup, j'allais l'enfoncer dans la petite serrure. Il me semblait déjà faire ce geste. Pour ouvrir et refermer la porte, il ne me faudrait pas deux secondes. En attendant, j'allais toujours d'un pas que j'estimais raisonnable, ni lent, ni pressé. Enfin je me trouvai devant cette bienheureuse porte vers laquelle je dus me retenir de faire un bond. La clef tourna dans la serrure, exactement comme je l'avais prévu, sans la moindre hésitation. A ce moment, je sentis l'homme derrière moi. Je ne sais ce qu'un autre eût fait à ma place. Je franchis le seuil sans me retourner, mais retins la porte d'une main pour laisser entrer l'inconnu à ma suite, puisqu'il voulait entrer. A bien y réfléchir, j'agissais d'une façon imbécile, mais d'une part j'avais peur, de l'autre j'étais bien résolu à ne pas le laisser voir. J'atteignis l'ascenseur dans lequel je pris place avec l'inconnu. Ce fut alors que je le vis. Il était plus grand que moi et carré d'épaules. L'ombre de son chapeau lui posait un masque sur les yeux. Il avait une mâchoire intraitable, toute de marbre, comme une mâchoire d'empereur romain. « C'est un fou, pensai-je. Je suis enfermé dans cette cabine qui ne mesure pas deux mètres carrés avec un fou, et un fou athlétique. » Son imperméable de coupe militaire, ses gros souliers me donnèrent le soupçon qu'il était peut-être de la police. « Mais, me dis-je, quelle imprudence de l'avoir laissé entrer! Il se peut aussi que ce soit un simple cambrioleur. On suit quelqu'un, on s'engouffre avec lui dans l'immeuble. En tout cas, il est là... » A ce moment, il ouvrit la bouche et me demanda : « — Quel étage? » « — Troisième ». Il appuya sur le bouton et s'effaça pour me laisser passer quand nous fûmes à mon étage. Nous nous souhaitâmes bonne nuit et je l'entendis, un instant plus tard, ouvrir *sa* porte à l'étage supérieur. C'était le locataire d'au-dessus.

— Oserai-je le dire? J'avoue que j'hésite un peu. Enfin, allons-y! Je viens de lire pour la première fois un roman de Dostoïevski. Une grande partie de ma vie a été déjà consacrée à la lecture, mais j'avais toujours laissé de côté cet écrivain dont on me rebattait les oreilles. Peut-être était-ce à cause de cela... Mais non, il y a une autre raison. Je me méfiais de lui, instinctivement, sans vouloir m'expliquer pourquoi. Aujourd'hui, il m'apparaît clairement que je craignais qu'il ne me gênât. Je le pressentais énorme, encombrant, tyrannique. Le grand Conrad, qui pourtant n'avait rien à redouter de personne, lui non plus, ne voulait pas le lire et tint bon jusqu'à la fin. J'ai cédé, je me suis acheté dans l'Everyman Library la traduction anglaise de *Crime et Châtiment* et je l'ai emportée avec moi, en Autriche. Les cinquante premières pages m'ont jeté dans une sorte de stupéfaction. J'étais assis au bord du Wolfgangsee, non loin de la maison où naquit la mère de Mozart. Quand je suis arrivé à

l'endroit où l'étudiant Raskolnikoff sonne à la porte d'Alena Ivanovna, j'ai posé le livre en pensant : « Me voici à la limite de ce qui est supportable. Il a sa hache sous sa redingote. Il vient de sonner et personne ne répond, mais il sait que la vieille femme est derrière la porte et qu'elle écoute, comme lui. » Je me suis demandé quel écrivain moderne était capable d'atteindre à ce degré d'horreur avec des moyens aussi simples. Au bout d'un instant, j'ai repris ma lecture. Quand Raskolnikoff fend le crâne de la prêteuse sur gages, j'ai poussé un cri, le seul qu'un livre m'ait jamais arraché, et glissant *Crime et Châtiment* sous mon bras, je suis allé me promener, pour me remettre. On ne pouvait pas rêver une journée plus belle. La lumière semblait éprise de tout ce qu'elle touchait, des eaux du lac, des feuilles d'arbre, de tous les beaux visages humains que je voyais autour de moi, mais rien de tout cela ne me paraissait aussi vrai que le crime qui venait de se commettre dans un appartement à Moscou, et je ne pouvais faire que la haute silhouette noire de Raskolnikoff ne se promenât partout : dans ma tête, sur la route, au milieu du ciel qu'elle obscurcissait. Plus tard, en avançant dans le livre, j'ai fini par en voir les défauts... Mais chaque fois que Raskolnikoff reparaît, le livre remonte d'un seul coup à des hauteurs qui, je pense, n'ont jamais été atteintes par d'autres romanciers.

— Un Anglais qui était un peu mon parent disait qu'en sa qualité d'Anglais il n'avait pas d'idées générales, mais j'ai toujours trouvé délicieuse la conversation avec quelques-uns de ses compatriotes. L'ironie chez eux est toujours courtoise et les sujets graves sont effleurés plutôt qu'abordés, avec un sourire. L'autre jour, je parlais avec un Anglais dont la courte barbe en pointe avait ce rien de méphistophélique en honneur au temps d'Edouard VII et aussi d'Élisabeth. Il me disait connaître fort bien le descendant de Murray qui fut l'éditeur de Lord Byron et je lui demandai, bien entendu, si le Murray actuel montrait la Bible que son ancêtre avait reçue du grand romantique, mais il paraît que non. Est-il nécessaire de rappeler cette vieille histoire? Je lui ai toujours trouvé une certaine saveur. Byron avait eu des démêlés avec son éditeur. Un jour il lui fait cadeau d'une superbe Bible qui va prendre sa place sur les rayons d'une bibliothèque, mais l'ouvre-t-on jamais, cette Bible? Il arrive qu'après plusieurs années, un Murray est pris du désir de lire l'Écriture, et comme il tourne les pages de l'Évangile, il arrive au récit de la Passion. Son regard est attiré par un mot griffonné entre deux lignes d'un verset. « Or, Barabbas était un voleur », porte le texte. Mais Byron avait biffé le mot *voleur*, au-dessus duquel il avait écrit : *éditeur*. A propos de Byron, mon interlocuteur me dit : « Ne croyez pas les descriptions qu'on fait du *golden-haired Apollo* (Apollon aux cheveux d'or). J'ai vu une mèche de ses cheveux : ils sont noirs avec un reflet roux. » « Acajou? » demandé-je alors. « *Auburn.* » Puisque nous parlons du poète dont il paraît bien connaître l'histoire, je lui demande s'il est

vrai que ce soit Murray lui-même qui ait brûlé le journal intime de Byron. « Oui, Murray, Sir Walter Scott et Thomas Moore. J'ai vu la cheminée où la chose s'est faite. »

Cela m'amène à lui parler de Lady Burton, la femme du célèbre traducteur des *Mille et Une Nuits*. Après la mort de son mari, elle a brûlé nombre de pages qui lui paraissaient inconvenantes. « Elle a eu une vision! s'écrie mon Anglais dont le regard flambe à la fois de malice et de colère. Elle a vu un ange qui lui a dit : « Brûle tout cela! » Et elle a obéi non sans avoir lutté, nous dit-elle, non sans un *struggle with faith*. Si elle avait pu mettre la main sur le fameux volume supplémentaire, quel autodafé!... Il parut du vivant de Burton, heureusement. » Nous médisons alors, avec une grande véhémence, des exécuteurs testamentaires, des héritiers, de tous ceux qui brûlent les papiers des morts. Tout récemment, n'a-t-on pas brûlé une partie des lettres de Hopkins? Jamais on n'empêchera les familles de tricher.

— Quelqu'un m'apprend, non sans une indignation mal dissimulée, qu'un éditeur américain a décidé de publier une nouvelle traduction de Proust, délaissant l'admirable traduction de Scott Moncrief qui passe pour le chef-d'œuvre du genre. Et pourquoi veut-on refaire un travail si bien fait? Parce que la traduction de Scott Moncrief est une traduction trop anglaise pour plaire à un public de lecteurs américains. Me voilà gagné par la mauvaise humeur de la personne qui me dit ces choses. Quoi, l'anglais le plus pur ne leur suffit pas? Mais à bien y réfléchir, je me demande si ce n'est pas l'éditeur américain qui a raison. Nous assistons depuis au moins dix ans à une véritable prise de conscience de l'Américain à l'égard de la langue dans laquelle il s'exprime. Il ne veut plus parler la langue des professeurs d'anglais. Ne disons pas trop vite qu'il ne le peut pas. L'américain est une langue en formation. Elle se différencie de l'anglais par bien des côtés. J'étais regardé un peu de travers, alors que j'étais soldat dans l'armée américaine, parce que je parlais l'anglais avec un accent d'Angleterre plutôt que d'Amérique. J'évitais les idiotismes et l'argot de l'américain, non par goût, mais par l'effet d'une très longue habitude. Je ne croyais pas parler plus correctement que mes camarades, je parlais autrement et parfois je m'en rendais compte. Cela m'était égal. J'ai toujours pensé qu'il était ridicule d'avoir raison tout seul, une grammaire à la main, et tout bien considéré, il me paraît préférable d'avoir tort avec tout le monde, parce que, en définitive, c'est tout le monde qui fait la langue, mais l'américain est une langue qui ne m'est pas naturelle. Elle est énergique, vigoureuse, pleine de couleur, et elle a sa beauté un peu rude, un peu barbare. Il faut l'entendre parler par le peuple pour comprendre à quel point elle existe déjà comme un idiome distinct de l'anglais. Sans doute souriait-on, à Rome, de l'affreux latin qu'on parlait en Gaule, un latin de marchands, un latin dégénéré ; c'était du français qui se débattait dans ses langes.

— Jacques M... me disait hier que le sentiment sudiste était encore très fort dans les anciens États confédérés. Cela m'a fait plaisir. De temps en temps ont lieu, aux États-Unis, des scènes de réconciliation entre le Nord et le Sud. Une poignée de vétérans se rassemble dans un coin où l'on s'est beaucoup battu et des vieillards en gris serrent la main à des vieillards en bleu horizon. Tout est fini, cela va sans dire, mais il vaut mieux le dire tout de même. Quand j'étais étudiant à l'Université, il y avait des enragés qui se seraient battus à mort avec des Yankees, mais il n'y avait presque pas de Yankees chez nous et nous ne parlions jamais de la guerre. « Ce n'est pas la peine d'en parler, me dit un jour quelqu'un. Ils ne comprendront jamais. » *Ils*, c'était non seulement les gens du Nord, mais le monde entier. Nous étions des rebelles, fils et petit-fils de rebelles. Ainsi nous appelait-on dans le Nord, et ce nom ne nous déplaisait pas. Il ne s'agissait plus de séparatisme : la chose eût été impensable, mais au fond de nous il y avait cette conviction d'une injustice majeure dont nous étions les victimes. Mais encore une fois, nous n'en parlions pas. Notre indignation restait secrète. Ce n'était pas la défaite qui nous chagrinait le plus ; les plus acharnés ennemis du Sud reconnaissaient qu'il s'était magnifiquement battu jusqu'à la fin ; non, ce qui ne passait pas, ce qui nous restait sur le cœur, c'était la façon dont l'Histoire, avec un grand H, avait présenté la chose. Comme toujours, la thèse du vainqueur avait prévalu ; le vaincu n'avait plus voix au chapitre, et pour cette raison nous nous sentions solidaires de tous les vaincus du monde ; nous avions aussi cet orgueil particulier aux vaincus, à ceux qui auront éternellement tort aux yeux du plus grand nombre, et qui en sont fiers. En 1942, je me trouvai affecté, dans l'État de Maryland, à un régiment mixte. L'Est, l'Ouest s'y trouvaient mêlés. Beaucoup de garçons du Nord, très peu du Sud (du vrai Sud). Il n'y en avait qu'un dans ma section. Grand et souple, avec un beau visage dédaigneux, il grognait perpétuellement contre tout. Je m'interrogeais quelquefois à son sujet, me demandant s'il pensait à la guerre, non pas à la guerre en cours, mais à l'autre. « Après tout, me disais-je, tu as sans doute des idées d'autrefois. Ces vieilles querelles sont oubliées. Il y a longtemps qu'on a enterré la hache. Cela vaut mieux. Lee ne pensait pas autrement au lendemain d'Appomatox. Ce garçon de dix-huit ans ne sait peut-être plus même de quoi il s'agit. » Un jour, je lui parlai. Je lui dis que toute ma famille était du Sud, qu'il n'y avait pas une goutte de sang du Nord dans mes veines. C'était en somme un étrange discours, mais je me sentis poussé à le faire par une sorte de loyauté envers le Sud, je voulais dire : « Moi aussi. » « Ah ? » fit le jeune soldat, et ce fut son seul commentaire. Il me dit, je crois, qu'il venait de Richmond. Je ne suis pas très bavard. Notre conversation en resta là. Un soir, il rentra de la ville et se jeta à plat ventre sur son lit. Bien qu'il n'eût pas dit un mot, je compris qu'il était d'une humeur sauvage et qu'il avait un peu bu. Nous étions six ou sept, assis sur nos

lits. Tout à coup il se mit à parler. La fille avec qui il avait fait l'amour lui avait déplu pour une raison que j'ai oubliée. Pendant quelque temps il nous mit au courant de cette déconvenue, la joue dans l'oreiller et la voix incertaine. Cela n'intéressait personne, mais brusquement il se mit à parler de la guerre. La guerre, dans cette bouche de dix-huit ans, c'était la guerre de Sécession ; et il n'en parlait pas comme d'une chose lointaine, mais comme d'une catastrophe qui venait d'avoir lieu. Je quittai mon lit pour m'asseoir près du sien. Il me semblait vivre dans un rêve. Tout ce que j'avais entendu dire dans mon enfance, cette jeune voix me le redisait : « Nous ne nous sommes jamais battus pour l'esclavage... Vous n'avez jamais eu un général qui valût le général Lee... Avec des armées supérieures par le nombre, il vous a fallu quatre années pour nous vaincre..., etc. » Ma gorge se serra. Nous n'avions pas le même âge, mais nous avions la même foi. Ce qu'il croyait, je le croyais aussi. Avec des mots très simples, parce que c'était un garçon du peuple, il disait tout ce que, fidèle à une sorte de consigne, j'avais gardé pour moi depuis des années. Et ce qui me touchait le plus était bien qu'il s'agissait d'un garçon du peuple, non pas d'un jeune homme arrogant issu d'une grande famille, un jeune homme à ancêtres. C'était la plainte des *sans-gloire* dont j'entendais l'écho, ceux dont les pieds nus avaient rougi de leur sang le sol de la Virginie pendant les dernières campagnes de 64 et 65. Peu m'intéressaient les griefs d'une aristocratie dépossédée, des « gentlefolk » comme on les appelait. J'écoutais avidement ce que disait le fils d'un agriculteur. Il était pris de boisson et n'en parlait que plus sincèrement. Ce ne fut que lorsqu'il se mit à vitupérer le Président Lincoln qu'il me scandalisa, parce que j'ai toujours eu la plus grande admiration pour cet homme en qui je n'ai jamais pu voir un ennemi du Sud, mais mon camarade pensait autrement. Toutes ses paroles tombèrent dans un profond silence. Au bout d'un moment, je me levai et sortis. Comme je franchissais le seuil de la porte, j'entendis le jeune Sudiste s'écrier, d'une voix que la colère faisait trembler un peu : « Pourtant c'est nous qui avions raison ! » Je pensais à ces choses, l'autre jour, dans la librairie Galignani où j'ai toujours plaisir à regarder les livres. J'avais ouvert, en effet, l'histoire des États-Unis par Cecil Chesterton, le frère de G.K., et mes yeux tombèrent sur ces lignes extraites d'une lettre d'Abraham Lincoln à Horace Greeley (p. 209). Je les livre à la méditation de ceux qui croient que le Nord s'est battu pour libérer les noirs : « Mon objectif principal dans ce conflit est de sauver l'Union, non pas de sauver ou d'abolir l'esclavage. Si je pouvais sauver l'Union sans libérer les esclaves, je le ferais ; et si je pouvais la sauver en libérant certains d'entre eux et en laissant les autres de côté, je le ferais également... » Je me suis bien des fois demandé quel sens pouvait avoir la défaite des États du Sud, si l'on admet qu'ils avaient raison. Aujourd'hui, dans notre monde de 1950, il me semble évident que l'Amérique doit sa force à cette union si chèrement acquise. De quoi s'est-elle privée en

écrasant le Sud? On pourrait spéculer sans fin sur ces questions. L'Histoire n'est pas souvent morale; le plus grand bien s'obtient quelquefois par les moyens les plus suspects. Nous n'avons pas fini d'en voir des exemples.

— Alors que j'étais étudiant en Amérique, je passais une partie de mes vacances chez mon oncle, qui était *solicitor general* dans la ville de Savannah. Chaque matin, je l'accompagnais au tribunal. Pourquoi? Il y aurait trop de raisons à donner, toutes confuses. J'avais vingt ans, j'étais curieux et le mécanisme de la justice humaine m'attirait et m'horrifiait tout à la fois. Nous comptions beaucoup d'avocats dans la famille de ma mère et le parler des hommes de loi m'était étrangement familier. D'autre part, le juge connaissait fort bien ma famille; il avait acheté la maison de mon grand-père, long bâtiment de style Tudor et qu'on apercevait de loin, sur une grande place, entre des magnolias et des bananiers. Cela m'agaçait un peu quand j'allais chez lui et que je m'entendais dire : « Ici, vous êtes chez vous. » Cela m'agaçait encore plus quand on me racontait que l'infernal Sherman, ayant pris la ville le 24 décembre 1864, s'était installé dans cette maison même dont il avait fait son quartier général. Mais je m'éloigne de mon sujet. Tous les matins, donc, je prenais place à côté d'un jeune avocat roux et, le cœur travaillé d'émotions violemment contradictoires, je regardais et j'écoutais. Le juge était un petit vieillard chenu, tout ratatiné dans ses vêtements noirs, avec de beaux yeux d'infirme et une bouche impitoyable. Près de lui, traversée d'un long clou de fer qui la fixait à une table, la Bible sur laquelle on prêtait serment. (« La vérité, toute la vérité, rien que la vérité », ces mots qu'on répétait de la même voix rapide et indifférente à l'apparition de chaque nouveau témoin; on arrivait à les prononcer si vite qu'ils semblaient ne former qu'un seul mot dont on se débarrassait au plus tôt.) Dans la grande salle claire, un murmure de voix que le juge brisait net avec son petit marteau de buis. A sa gauche, s'ouvrait une petite porte par laquelle entrait l'accusé. Tout cela m'est présent, à bien des années de distance; présente aussi l'espèce de surexcitation dans laquelle me jetait ce spectacle banal. J'entends encore la voix à la fois rauque et sourde, mais puissante, de mon oncle. Parfois elle baissait et s'étouffait au point de n'être plus qu'un chuchotement, mais elle n'en voyageait pas moins dans tous les coins de la salle. Elle disait des choses d'une simplicité redoutable, gagnait presque toujours, non par subtilité, mais par un appel au bon sens le plus ordinaire. Mon oncle, en effet, s'avisait invariablement de ce qui semblait échapper à tout le monde, pareil à Lincoln qui confondit un témoin à l'aide d'un simple calendrier indiquant les différents quartiers de la lune. Cette argumentation victorieuse me troublait profondément parce qu'elle réduisait à rien la défense qui, elle, me paraissait toujours plausible. Que la vérité ne fût pas évidente était déjà assez pénible, mais que le fait le plus simple prît le sens

qu'on voulait lui donner selon l'usage qu'on faisait des mots pour le décrire et l'interpréter, cela je ne pouvais l'admettre. Mon oncle avait presque toujours raison et c'était un des hommes les plus honnêtes que j'aie connus, mais son éloquence me consternait parce que je savais trop bien comment tout cela devait finir. Ma tante, sur ce point, était de mon avis. « Comment peux-tu dormir, demanda-t-elle une nuit à son mari, alors que dans quelques heures on va pendre un homme à cause de ce que tu as dit? » Je voyais les choses de la même façon. Quel qu'il fût et quoi qu'il eût fait, j'étais pour l'accusé, et j'étais pour lui avec une violence instinctive qui me faisait battre le cœur. Ce n'était pas seulement par sympathie humaine, ni parce qu'il était seul contre l'État de Georgie. (« L'État de Georgie *versus* (contre) Untel », selon la formule employée.) Autre chose me portait, non, me jetait vers lui. D'abord il me paraissait clair que le coupable n'était pas en état d'expliquer sa faute et que lui-même, peut-être, la comprenait mal, n'en connaissait pas la genèse quelquefois secrète et lointaine. Brusquement il se trouvait en présence d'une centaine de personnes qui le regardaient et l'écoutaient dans un silence et avec une attention qu'il pouvait croire hostiles. Il répondait comme il pouvait à des questions sinon tendancieuses (celles-là n'étaient pas permises : « *I object !* » glapissait aussitôt le petit avocat roux ; et moi aussi, je protestais, secrètement), du moins extraordinairement insidieuses, ingénieuses, mortelles, l'une amenant l'autre avec une virtuosité horrifiante. Il était pris. Mon oncle le tenait. L'avocat aurait beau faire : jamais les mâchoires du piège ne s'ouvriraient. Il parlait si simplement, mon oncle, et il avait, de plus, une telle passion pour la vérité qu'il lui eût, j'en suis convaincu, sacrifié sa femme et ses deux fils, et moi par-dessus le marché, si peu que je comptasse dans cette histoire. Et tandis que nous rentrions, lui et moi, longeant les grandes avenues majestueuses pour retrouver la maison fraîche et sombre avec ses ventilateurs et le thé glacé sur la table, je pensais au désespoir de l'*autre* dans l'affreuse petite cellule où il dévorait sa rage. « Tout homme sera considéré innocent jusqu'à ce qu'on l'ait prouvé coupable... S'il y a le moindre doute, que l'accusé en bénéficie. » Ces maximes et tant d'autres, que de fois on les répétait chez nous! Le fils aîné de mon oncle se destinait, en effet, au barreau. Lui et son père discutaient souvent de ces choses devant moi, et sans le savoir ils discréditaient à mes yeux, simplement, toute la justice humaine. Leur indulgence se traduisait par des phrases qui portaient chacune un numéro dans de gros volumes reliés en toile bise avec une pièce écarlate. Ils avaient tout prévu, ils avaient raison par avance sur tous les points, « coinçaient » leur accusé avec une élégance admirable. Il n'y avait qu'une chose qu'ils oubliaient en présence de l'accusé : ils oubliaient de l'aimer.

JULIEN GREEN

LA RÉVOLUTION DE 1848

Mercredi [23 février], sept heures [1].

J'AI dîné hier chez M. [de] Margon[n]e [2]. Les noms polonais sont si inconciliables avec la nature linguistique et la mémoire des Français, que tout le monde ignore cette lettre écrite de Pologne. Enfin, les journaux sont tellement mensongers qu'il n'y a de mal que pour le *Dab* [3] et nous. La peur de pis me fait persister. Je serai à W[ierzchownia] dans les premiers jours de notre avril. D'ici là, j'aurai réglé madame Delann[oy] [4] par 8 000 francs à la fin de janvier 1849 et 12 000 francs dans l'année de [18]49 à [18]50. Dablin [5] sera satisfait, et j'aurai remis 7 000 francs à M. Fessart [6]. Cela fait 14 000 francs à payer, outre mes 9 000 francs, et j'aurai donné des titres à madame Delannoy. Si les affaires, par un travail extraordinaire, sont arrangées ainsi, certes, il n'y aura aucun inconvénient pour les intérêts, surtout si

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre 1949.

Balzac en février 1848 revient de Pologne. Il y a passé un mois à Wierzchownia chez madame Hanska *(l'Étrangère)*, avec qui il est en relations épistolaires depuis 1833 et qu'il aime depuis des années.

2. Vieil ami des Balzac, propriétaire du château de Saché, près d'Azay-le-Rideau, et dont Balzac fut souvent l'hôte.

3. Mot d'argot signifiant « le Père », et que Balzac emploie pour désigner l'empereur de Russie, Nicolas Ier.

4. Amie généreuse, à laquelle Balzac a dédié *La Recherche de l'Absolu*.

5. Théodore Dablin, ancien quincailler, très ancien ami de Balzac, qui lui a dédié *Les Chouans*.

6. Homme d'affaires de Balzac.

je puis payer en juillet les 20 000 francs Gossart [1]. Mon courage et mon activité sont à la hauteur de ces circonstances ; j'aurai mérité mon bonheur. Mais aussi n'est-ce pas notre vie?

Je sors pour aller chez Perrée [2] et vous donner toutes les nouvelles complètes de la journée d'hier.

Dix heures.

D'ici à huit jours, je saurai ce que je puis avoir d'argent dans quarante jours de travail.

Voici les nouvelles d'hier ; vous les connaîtrez ainsi avant de lire *les Débats*. La moitié des convives de M. [de] Margon[n]e manquaient à cause de l'émeute. Moi qui vous écrivais tranquillement, je ne savais rien. Notre loueur de voitures devait m'envoyer notre petit coupé à six heures. A cinq heures, il m'a envoyé dire qu'on prenait les voitures pour faire des barricades, que je ne serais en sûreté qu'à pied. Voyant qu'il y avait de drôles de choses, je m'habille autrement et sors. Tout notre faubourg était barricadé, les rues abandonnées à la canaille, et cette canaille brisant ces belles lanternes que vous savez et construisant des barricades. La troupe était sublime de patience ; sans faire usage de ses armes, et pourvue de haches, de pics, elle démolissait les barricades!... Ah! je ne suis pas sorti, comme vous voyez, car le rappel bat en ce moment de tous côtés, ce qui me confirme dans mes opinions d'hier, que ce serait peut-être pour aujourd'hui. Enfin, comme il faut que l'émeute dîne, à six heures, tout était fini, à l'exception des faubourgs. Ne croyez pas *les Débats ;* la Garde nationale s'est abstenue, elle ne s'est pas rendue à l'appel, car il n'y a eu que deux cents hommes par légion.

Si cette bataille n'est pas livrée cette fois, il faudra nécessairement qu'il y en ait une de livrée, une autre fois. L[ouis-]Ph[ilippe] doit en finir avec la République. Comme c'est ennuyeux de vous parler de cela!

Ah! François [3] vient de m'apporter votre seconde lettre. Non, vous ne seriez pas l'adorable femme que vous êtes, si vous ne devinez pas les sensations que vient de me causer le parfum de ce papier! Non, c'est dévinable pour vous, pour une Anichette, mais c'est indicible! Et pourquoi faut-il que je voie que vous avez été si malade! Vous n'aviez pas reçu ma lettre de Breslau, à cette date? Elle sera venue le lendemain. Bonne, chère, sainte et divine Line! Mon Dieu, que votre écriture m'a fait de bien! Je souffrais beaucoup du diaphragme. Vous ne sauriez croire comme la sottise de Guinot [4] m'a remué. Vous en rirez peut-être ; mais moi j'ai eu une telle irritation au plexus solaire, il en reste une telle fatigue que je pensais à me coucher au lieu de sortir.

1. Notaire de Balzac.
2. Directeur du *Siècle*, dont Balzac était l'un des feuilletonistes.
3. François Munch, le domestique alsacien de Balzac.
4. Eugène Guinot, qui venait de publier un article fort déplaisant sur la famille de madame Hanska, la famille Rzewuski.

Grâce au ciel, vous voyez que l'incident Br[ugnol][1] (comme dit le président des assises, comtesse) est entièrement vidé. Ma lettre répond à vos appréhensions. Tout ce qui vous ennuyait disparaît, car j'ai rencontré [Ferdinand de] Gram[m]ont[2], qui hante Versailles, et qui m'a appris que la *perfide Albion*[3] retournait en Angleterre et quittait Versailles. Sa fortune ne permet plus que les provinces les plus éloignées et, sans doute, Milan, si le Milanais fait sa révolution et devient Piémontais. Je suis joyeux de ces nouvelles, car nous serons, *moi*, débarrassé de tout prétexte à ces pluies d'épigrammes que madame *Hancha* faisait toujours tomber sur un certain Noré.

Le payement fait par M. E[rnest][4], me cause, pour vous, une joie très grande. C'est une petite inquiétude de moins. Il faudrait maintenant bien vendre votre blé. Si nous pouvions payer les 20 000 francs Gossart, moi je me charge de Dablin (7 000 francs), de M. Fessart (7 000 francs) et de mes 9 000 francs ici. C'est 23 000 francs. Madame Delannoy sera réglée. Ainsi, plus d'obstacles financiers de mon côté. Et, quant aux 35 000 francs de la fin de décembre, eh bien ! quand on n'a plus que cela pour recouvrer la liberté de ses mouvements, nous en aurions l'énergie à nous deux. Ces 23 000 francs, et 20 000 francs à trouver pour Rothschild, voilà les 43 000 francs dont je voyais le payement comme le pivot de mes affaires.

Et, je vous le répète sans cesse, *il*[5] se trouve avoir une maison arrangée comme celle de la rue F[ortunée], et les deux cent vingt-cinq actions [du Nord]. Ah! ne pensez pas que le Bilboquet[6] qui, même aidé par vous comme vous l'avez fait, a produit un pareil résultat, soit dissipateur, ou inhabile ou aime les dettes.

Mosé[7] a été admirable. L'Allemand, comme je vous l'ai dit, a constamment bu. Il a beaucoup pleuré, le matin, à Francf[ort] en me quittant. Je lui ai donné près de 25 à 30 francs de gratification. Si je ne vous ai pas dit cela, je vous l'aurai répété. Je ne conçois pas qu'à la date de votre lettre, vous n'ayez pas reçu la mienne de Breslau.

Allons, adieu. Vous ne sauriez rien de mes affaires à faire, car je vais mettre cette lettre à la poste afin de devancer d'un jour l'envoi de mon courrier. Vous en recevrez une promptement, à cause de ces nouvelles. Je la mettrai à la poste dimanche.

De l'affection, des regrets, de la tendresse, que sont ces mots-là pour

1. Madame de Brugnol, de son vrai nom Louise Breugniot, gouvernante de Balzac, auquel elle avait dérobé les lettres de madame Hanska et sur lequel elle exerçait un odieux chantage.
2. Qui servit de secrétaire à Balzac.
3. C'est-à-dire la comtesse Guidoboni-Visconti, née Sarah Lovell, à laquelle Balzac a dédié *Béatrix* et dont madame Hanska était, à juste titre, fort jalouse.
4. Ernest Rzewuski, frère de madame Hanska.
5. Il, c'est-à-dire Balzac lui-même.
6. Surnom de Balzac tiré de la parade des *Saltimbanques*.
7. Le cocher de madame Hanska.

ce que j'ai dans le cœur? Vous le savez, car vous éprouvez tout ce que j'éprouve. Au milieu de ces grands événements qui peuvent devenir formidables en un quart d'heure, et qui le seront dans un temps donné, mon âme est à W[ierzchownia] et je ne songe qu'à profiter du répit que me donnent pour les affaires ces tumultes, pour me régaler de vous écrire. O comme la nature m'a fait et créé pour saisir le bonheur!

J'ai refait le compte de notre maison. 40 000 francs par an sont le strict nécessaire; mais tout serait honorable. J'ai maintenant les comptes de chaque chose; mais vous ne vous figurez pas ce que coûteront encore les minuties. Vous l'avez vu par les foyers des cheminées qui restent à faire et qui ont dû vous faire rire, par les descentes de lit, les rideaux blancs, à doubler (1 000 francs) et que j'ajourne. Je n'ai pas encore vu l'auguste Lefébure [1], qui m'ennuie bien. Je vais lui écrire. Il y a des cheminées qui exigent des travaux en haut. Tout cela ne se sait qu'à l'user, et je tiens tant à ce que tout soit non seulement beau, mais doux à l'user, commode et confortable. J'ai acquis la certitude que mes fauteuils, qui seront les vôtres, valent mieux que ceux de W[ierzchownia]. Enfin, votre chère petite bibliothèque fera très bien dans le salon vert qui sera, je crois, votre séjour favori et que vous préférerez à tout. Vous y aurez la jardinière de Grohé [2], sur la table d'Annette. Il n'y manque que les vases longs en malachite et deux tableaux, que je n'achèterai qu'après avoir payé toutes nos dettes. Vous y aurez une lampe, concession que je fais à votre goût pour cet éclairage, et il y en aura une aussi dans la première pièce.

Adieu, chère vie à moi, et ma seule vie possible. Soignez-vous bien pour moi. Je vous envoie naïvement le bon et le mauvais de ces huit jours, toutes mes impressions, et le sens actuel de mon âme est tout à l'espoir. Un peu de travail ardent, pendant quarante-cinq jours, décidera d'un bonheur qui ne finira plus. Nous serons réunis, ne faisant qu'une même famille, unie, et dont les quatre membres s'aimeront d'une affection sûre, égale et pure, comme l'amour divin.

Tout ce que vous me dites de Gringalet [3] aimé me ravit. Oh! qu'il fasse bien ses affaires! Qu'il n'ait, comme moi, bientôt plus de dettes! Chère Anna! Quelle petite personne heureuse [4], vraie fille de sa mère!

François entre me dire qu'on se bat aux Halles et qu'on entend le canon. Je n'en crois rien. Il est deux heures et demie. Il faut que cette lettre soit mise au bureau de la Madeleine. Je vais la porter. N'ayez aucune espèce d'inquiétude; pour vous laisser sans un scrupule, je suis capable d'[avoir] autant de prudence que j'ai d'amour. Vous voyez qu'il

1. Tapissier de Balzac.
2. Meubles et objets d'art, 30, rue de Varenne.
3. Surnom tiré de la parade des *Saltimbanques* et désignant le comte Georges Mniszech, gendre de madame Hanska.
4. Par son mariage avec le comte Georges Mniszech.

est impossible d'en avoir plus. Ce sera donc saint Knotté [1] que j'invoquerai et non Notre-Dame de Liesse!

A demain. Je ne travaillerai que le 1er mars. Ainsi, jusque-là, vous aurez de bonnes longues lettres. Mille caressantes pensées. Mille vœux, et plus encore de désirs. L'oiseau indien [2] est sans chants ni couleurs, hors de sa douce patrie. Il lui faut les roses de sa prébende; non des cages, quelque dorées qu'elles soient.

Mille tendresses aux deux Gringalets bien-aimés. Je verrai Dupont [3] et je ferai toutes les commissions de mon professeur d'échecs.

P.-S. — J'essaie une belle affaire avec Wolf [4]; mais je ne vous la dirai qu'en cas de réussite, car il s'agit de *payer* Rostchild *(sic)*.

On dit que Gudin [5] vendra.

Quant à l'affaire de *Léone* [6], faites-moi une empreinte de votre cachet, en mettant la cire sur un marbre ou [sur] une plaque de métal. Vous me l'enverrez dans une lettre et, en prenant de la cire rouge, je placerai cette empreinte dans un peu de cire rouge ici. Comprenez-vous? Au besoin, cachetez ainsi l'intérieur et l'extérieur de votre lettre. Sur trois empreintes, j'en aurai bien une bonne.

Mille tendresses encore.

Mercredi, onze heures du soir.

Figurez-vous que parti en cabriolet, à quatre heures, pour porter ma lettre, il m'a été impossible d'arriver à temps. Les rues sont occupées et obstruées. Je suis arrivé à cinq heures et demie à la Bourse. J'ai appris que le roi a cédé. Il a sacrifié le ministère. C'est-à-dire qu'il s'est livré. Comme je vous l'écrivais ce matin, la Garde nationale a refusé son concours et cette abstention, qui fait de la Garde nationale une garde prétorienne et qui annule tout gouvernement, a déterminé le renvoi du ministère. C'est le premier pas de L[ouis]-Ph[ilippe] à l'exil ou à l'échafaud. Et, en effet, en rentrant chez moi, j'apprends qu'en mon absence on s'est battu devant la rue Fortunée, dans la partie supérieure du Faubourg du Roule.

Cette première victoire enhardit la République et la bataille continue. François a entendu des feux de peloton dans les Champs-Élysées. L'hôpital Beaujon est encombré par un poste considérable de Garde nationale. Je puis vous assurer que les gens sensés sont consternés; mais ils ne

1. Le docteur Knothi, médecin de madame Hanska, qui avait soigné Balzac à Wierzchownia.
2. Le bengali.
3. Collectionneur de coléoptères.
4. Antiquaire à Dresde.
5. Le baron Théodore Gudin, fameux peintre de marine, voisin de Balzac.
6. Léone ou Léon, serf de madame Hanska, en instance d'affranchissement.

savent que se consterner. Je soutenais à mon domestique que c'étaient des réjouissances, car il y a quelques imbéciles qui illuminent!

Je vous écris tout ceci ce soir avant de me coucher; car, pour plus de sûreté, demain, je mettrai ma lettre à la poste le matin. Maintenant, ils crient : « A bas L[ouis-] Ph[ilippe]! Vive la République! » Qu'allons-nous devenir? Je vais mettre mes passeports en règle, car je ne veux pas vivre sous la République, son règne ne fût-il que de quinze jours!

La politique doit être impitoyable pour que les Etats soient sûrs, et je vous avoue qu'en voyant ce que je viens de voir, j'approuve, comme toujours, et les *carcere duro* de l'Autriche, et la Sibérie, et les façons du pouvoir absolu. Ma doctrine de l'absolutisme gagne tous les jours; mon beau-frère [1] s'y range. Ce qui s'est passé depuis deux jours est honteux. Le maréchal Soult aurait frappé fort, et M. Guizot a voulu faire le modéré avec les émeutiers, appuyés par l'indifférence de la Garde nationale. Le roi L[ouis-] Ph[ilippe] voit, à cette heure, le danger de cette institution. Les soixante mille gardes nationaux de Paris sont devenus souverains. C'est la niaiserie de Prudhomme sur le trône. La journée de demain est inquiétante. Et que vont faire les nouveaux ministres? Si c'est pris dans l'opposition, ils mènent L[ouis-] Ph[ilippe] à l'échafaud. Si c'est M. Thiers il fera de la force et le combat recommence. Tout est péril, tout effraie, tout est suspendu.

Jeudi, 24 [février], dix heures du matin.

La bataille recommence avec une violence extraordinaire, qui révèle l'action républicaine. Le ministère abandonné, on en veut au roi. L'affaire a été allumée par la défense du Ministère des Affaires étrangères, qu'on a voulu prendre d'assaut, en obligeant M. Guizot à illuminer. Une décharge à bout portant a eu lieu ce matin (tout a été fortifié cette nuit). La troupe lâche pied. On ne peut plus savoir ce qui va arriver. Les maraîchers reviennent des Halles sans y avoir pénétré. Je vais aller voir ce qui se passe, car il faut mettre cette lettre à la poste.

Le rappel et le tocsin sonnent et battent à tout moment.

J'ai r'ouvert ma lettre pour vous dire que la prochaine, que j'expédierai dimanche, peut vous annoncer la chute de L[ouis-] Philippe, si cette journée est un triomphe pour les républicains, car ils n'ont pas encore *donné;* c'est aujourd'hui qu'ils vont paraître et, s'ils s'abstiennent, tout est ajourné. Ce seraient des imbéciles car, dans l'état actuel, ils peuvent tout en Europe.

Le roi ne peut se sauver que par M. Thiers. Ainsi, vous voyez que vous connaissez peu la France, quand vous me disiez qu'il ne reviendrait jamais au Ministère.

1. L'ingénieur des ponts et chaussées Surville, mari de Laure, sœur de Balzac.

A madame Hanska,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris, 25-26 février 1848.]
Vendredi [25 février], dix heures.

Comme je vous l'ai dit dans mon post-scriptum d'hier, tout allait fort mal et, quand je suis descendu à la place de la Madeleine, il y avait bataille. On ne m'a pas assuré que rien partît hier, ni aujourd'hui.

A midi, la dynastie d'Orléans était balayée et rentrée dans le néant. Voilà où la finesse et l'habileté de L[ouis-] Ph[ilippe] l'ont conduit. Dans la nuit du mercredi au jeudi, les affaires étaient devenues si sérieuses qu'il avait passé deux heures avec M. Thiers et M. Odilon Barrot, qui lui promettaient qu'avec une proclamation qu'ils ont faite, et avec un changement total de conduite dans sa politique, tout serait sauvé.

Au lieu de la proclamation, on a vu dans *le Moniteur* la nomination du maréchal Bugeaud au Gouvernement de Paris et de Lamoricière à la Garde nationale. Cette tromperie a exaspéré les députés.

L'abdication a été nécessaire; mais tout s'enflammait. On n'a plus voulu de la régence, ni du comte de Paris et, à quatre heures, la République a été proclamée par quelques misérables. Demain, ce sera la loi.

Les Tuileries ont été prises à une heure. J'y suis entré à une heure et demie, car j'ai assisté à tout. J'en ai vu le pillage. J'ai du velours, des ornements et des draperies du trône. Ah! quel spectacle! Je ne vous en dis rien. *Les Débats* vous diront le gros des événements. Toutes les belles choses des Tuileries et du Palais-Royal ont été pillées, brisées, anéanties!

Je suis tristement prophète, mais, par rapport à nous, voici les résultats : anarchie. Plus de journaux constitués comme ils l'étaient; partant, plus de feuilletons, plus de recettes littéraires. Il n'y aura plus de librairie. Il y a donc indigence dans notre État pour un temps qu'on ne saurait évaluer. Je vais donc essayer de revenir d'ici à vingt jours, à moins d'événements imprévisibles.

Si la République tient, nous entrerons dans les mesures les plus violentes et, avant tout (je crois que vous serez de mon avis), il faut sauver sa peau. Donc, j'installerai chez moi ma mère, et je partirai, mais je partirai avec mes actes en règle.

Aucune affaire, aucune transaction, de quelque mièvrerie que ce soit, ne peut avoir lieu avant qu'on ne voie ce qui sera stable.

Rien de plus effrayant que ce qui se fait en ce moment. Peut-être demain Paris sera-t-il au pillage, car il en sera de Paris comme des Tuileries. On a commencé par tout y respecter pendant une heure et, dans la deuxième heure, on a commencé à jouer avec les *effets*, les objets. A la troisième heure on pillait et, le soir, tout était dévalisé. Les caves, les magasins, tout a été dissipé. Les dommages, dans Paris, sont de plusieurs millions, et de plusieurs millions aux Tuileries et au Palais-Royal.

Nous sommes dans les plus mauvais jours que la France puisse voir.

Si la République tient, il n'y aura de sûreté de placements qu'après la banqueroute, car la République fera banqueroute. Elle réduira toutes les rentes en trois et rognera le trois d'un tiers. Mais, alors, ce sera une fortune car, *on aura le capital pour* 10 p. 100.

Tout dépend de ce qui va se passer dans cette quinzaine. Mais j'ai le pressentiment que tous les trônes européens vont être emportés et que l'ouragan de Paris va passer sur l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne.

Quant à vous et à nos chers Gringalets, faites des valeurs d'Odessa, et pas d'autres. La France aura besoin de blé cette année, car l'anarchie gagnera les villages et les départements. On parle d'une convocation nationale ; vous comprenez que c'est une nouvelle Convention, et une Convention amène infailliblement la disette.

Je vais tâcher de remettre 3 000 ou 4 000 francs, à trois mois, sur le payement de 30 000 francs, car je ne saurais comment faire. Je crois que, si je puis faire ainsi, vous m'approuverez.

Adieu, à demain. Je descends en ville savoir ce qui se passe.

Samedi [26 février].

Le mal est au comble ; les casernes sont pillées ; on a brûlé le palais de Neuilly. Les Tuileries ont été préservées, comme par miracle, car l'incendie a dévoré beaucoup. Il ne reste rien du mobilier. Une grande quantité de Polonais a coopéré à cette fatale révolution, et on va les organiser en légion polonaise. On se dispose à la guerre. L[ouis-] Ph[ilippe] est en Angleterre. Paris est au pouvoir de la plus vile canaille.

J'en suis à combiner mon départ, car les mesures les plus révolutionnaires se succèdent avec rapidité. Tout citoyen est garde national. Enfin, ils ont déjà prononcé cette fatale trinité : *liberté, égalité, fraternité*. On se tutoie!

Il me faut 5 000 francs pour quitter la France. Je les aurai en engageant mon argenterie. Je mettrai ma mère, comme propriétaire de la maison, dans la chambre du deuxième étage et je correspondrai avec elle pour toutes mes affaires. J'attendrai un an ainsi. Je prévois une guerre sociale en France, ou une guerre avec l'Europe, et je ne veux pas vous quitter. Je partirai du 15 au 20 mars, et je serai chez vous avant la fin d'avril. Gudin est parti hier avec sa femme, très heureux d'avoir un asile en Angleterre [1]. J'ai eu [2] les exercices d'histoire que faisaient le comte de Paris et le petit duc de Chartres.

Hélas! je vous arriverai comme un mendiant! Tout est perdu! Les théâtres, les livres, vous savez ce que cela devient sous une République. Celle-ci sera plus terrible que la première. Elle engagera un combat acharné, sans pitié, entre les peuples et les trônes. C'est déjà décidé ; une proclamation à l'armée le dit : « *La patrie doit se mettre en mesure de*

1. Madame Gudin était Anglaise.
2. Provenant du pillage des Tuileries.

défendre son indépendance et celle des autres peuples. » Une pareille guerre amènera, nécessitera, dans Paris et en France, toutes les mesures de 1793. La guerre aux supériorités sociales sera terrible.

En ce moment, Lamartine!.. garantit du travail à *tous* les travailleurs, et leur garantit un travail qui les rémunère *selon leurs besoins!* Lui et les six autres membres du Gouvernement provisoire. C'est une loi agraire, c'est la démence de la démocratie! Si tel est le commencement, quelle sera la fin!

Nous n'avons pas à songer à venir ici de bien longtemps. Tant que Lamartine sera aux Affaires étrangères, j'aurai un passeport.

Dans cet ouragan terrible, la réclamation que je voulais faire serait du dernier ridicule. La lettre polonaise est noyée et oubliée [1]. Les faits, les noms, tout a semblé un *puff*.

Allons, vous pouvez, vous devez être inquiète, et je fais partir cette lettre aujourd'hui. Dans trois jours vous en aurez une autre. Cette révolution m'a vraiment vieilli, car c'est le renversement de tout ce que je préparais si péniblement, pour notre fortune. Plus de pairs. S'ils se réunissent, ils sont traîtres à la *patrie*. Les forts? Rendus au peuple. Léopold [2] chassé. La Belgique s'est faite aussi République, et elle va s'unir à la France. Pas un des hommes qui, en ce moment, sont le Gouvernement ne sait, qu'en trente-six heures, la Prusse peut mettre deux cent mille hommes à Aix-la-Chapelle.

Sans mon payement et les actions du Nord, je serais en route pour revenir à Wierzchownia. Eh bien! Lirette [3], que lui disais-je? Elle n'a pas voulu que son inscription de rentes lui fût conservée. Dans un an, tous les biens des couvents seront pris par la République!

Quel chagrin de vous revenir ainsi. Je viendrai donc vous demander l'hospitalité, et attendre du calme, au milieu de vous. Voudrez-vous toujours de moi? Mille tendresses, mille bonnes et gracieuses choses à Zéphirine [4] et Gringalet.

M. Guizot a été pris. Pour l'honneur de Lamartine, j'aime à croire qu'il l'a relâché et fait sauver. On a failli brûler la maison où il avait reçu asile.

La Maison de Bourbon sera chassée de tous ses trônes, avant un mois.

Je vous aime plus que jamais, et tant que je n'ose plus vous associer à une destinée brisée. Mais j'irai, d'ici à vingt jours, vous voir, savoir comment vous regardez ces événements. Dieu sait si l'on me recevra!

Pas un ouvrier ne travaille! On ne peut rien faire faire des choses urgentes! et l'on vit dans la rue!

1. La lettre dénigrante publiée dans *le Siècle*, par Eugène Guinot, sous les Rzewuski.

2. Léopold 1er, roi de Belgique.

3. C'est-à-dire mademoiselle Henriette Borel, ancienne gouvernante d'Anna Mniszech, devenue visitandine.

4. Surnom d'Anna Mniszech, tiré de la parade des *Saltimbanques*.

A madame Hanska,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris, 27 février, 1er mars 1848.]
Dimanche [27 février].

L[ouis-] Ph[ilippe] est mort d'un coup d'apoplexie en débarquant en Angleterre. Il avait 10 millions aux Tuileries, qu'on a pris. C'est Louis Blanc qui l'a dit à Chenavard [1], qui me l'a redit [2]. Le château des Rostchild, de Suresnes, a été totalement brûlé. On ne laisse plus partir personne. Sans mes affaires, je serais parti. Je voudrais pouvoir faire une vente simulée à ma mère, mais l'absence de mon frère Henri [3] m'en empêche, car, pour que ce soit sans danger, il faudrait que la contre-lettre fut approuvée de tous les héritiers. Ah! c'est bien la ruine, une ruine totale! Aucun moyen de gagner de l'argent n'existe, et on me dira de payer ce que je dois. Je m'arrête donc à ce plan : mettre ma mère chez moi, avec un seul domestique, revenir à Wierzchownia et nous y unir.

Hier, Paulin, le libraire, parlait de se brûler la cervelle. On ne peut pas se figurer le nombre de gens ruinés.

Je vous raconterai de vive voix, si je puis arriver jusqu'à vous, les mille détails secrets et curieux de cette tempête. Si je ne puis aller à Wierzchownia, je n'ai pas d'autre ressource que celle de servir ce gouvernement. Mais, pour en arriver là, il faudra des événements bien tristes. Je ne sais si je n'aime pas mieux l'exil. Tant que vous m'aimerez, je vivrai.

Le désespoir est au comble partout, dans tous les rangs de la société élevée. Enfin, le combat entre les communistes et ceux-ci va commencer.

J'attends avec une impatience fébrile d'avoir payé mes billets et fait le versement, pour pouvoir vous revenir. D'ici là, Dieu sait ce qui arrivera! Ce gouvernement, qui s'est nommé lui-même, ne peut pas durer. Paris offre l'aspect d'une ville prise d'assaut et saccagée. La Russie restera seule, debout et tranquille. C'est ce que tout le monde dit.

Je suis aussi humilié que l'a été L[ouis-] Ph[ilippe] dans ses espérances.

Adieu pour aujourd'hui. L'on ne peut vivre que dans la rue.

Lundi, 28 [février].

Concevez-vous que la *créature* [4] devienne la belle-sœur de M. Frank Carré! [5] Rien n'est plus réel. Les bans sont publiés; le mariage a lieu

1. Non pas Chenavard, né à Lyon, en 1808, élève d'Ingres et d'Hersent, mais Aimé Chenavard, artiste et collectionneur (1798-1858), cité au début du *Cousin Pons*. Voir *Lettres à l'Etrangère*, t. III, p. 214.

2. Louis-Philippe ne mourut que le 26 août 1850, huit jours après la mort de Balzac.

3. Le fils préféré de madame de Balzac mère, comme Philippe le sacripant de *la Rabouilleuse*, était préféré par sa mère, madame Bridau, à son frère Joseph, le grand artiste. Henry de Balzac, né le 21 décembre 1807, mourut dans la misère, arpenteur, à Mayotte, le 11 mars 1856, à l'hôpital militaire de Dzaoudi.

4. C'est-à-dire sa gouvernante, madame de Brugnol.

5. Qui était pair de France. Le mari de la *créature* se nommant Charles-Isidore Segaut.

dans huit jours. Le contrat est signé. Combien de mensonges a-t-elle faits? Qu'a-t-elle dit? Qu'a-t-elle fait? C'est à douter de la Providence et de la justice divine! Cet homme est donc fou! Elle est ridée au front; je l'ai entrevue. Elle est dix fois plus horrible que je ne l'ai vue, quand elle écumait devant le commissaire de police. Elle m'a dit qu'elle me remettrait le billet de 5 000 francs, si elle le pouvait, et je vais, la veille de son mariage, lui demander de me rendre les lettres, si elle en a encore. Et après, quel bonheur que d'avoir la certitude que ce taon ne piquera plus mon cher loup!

Pas un ouvrier ne travaille; depuis cinq jours tout Paris est occupé à se garder. On veut envoyer aux frontières vingt-quatre mille sauveurs de la Patrie, à qui l'on donne[rait] un franc cinquante centimes par jour. Et c'est douteux qu'ils veuillent y aller.

Cette pauvre dévote de reine [1] était dans une colère verte, et furieuse. Comme elle adorait son mari, cela se conçoit admirablement.

Hier, j'ai vu votre sœur. Elle m'a dit ignorer l'article polonais; elle en a paru indignée, et m'a dit que c'était le secret de Polichinelle, et que je n'avais qu'à vous prier de me faire *cet honneur*.

Hélas! Zorzi [2] est plus gras que moi! Ces cinq jours m'ont fait fondre, et je ne suis plus fier de cette vie, que je voulais, pour vous, si grande et si glorieuse. Mon désespoir est sans bornes, et aussi profond que la mort qui le terminera, si je ne vois pas de chance de gagner ma vie comme je la gagnais. On peut reprendre *Vautrin*. Mais c'est une infamie, si Frédérick [Lemaître] veut singer le roi L[ouis-] Ph[ilippe] [3], et je n'y consentirais pas, dussé-je y trouver 80 000 francs.

Si vous saviez comme cette maison-ci est douce, tranquille, bonne et commode! C'est un délice. Comme vous vous y trouveriez bien!

Mardi, 29 [février].

On dément la nouvelle de la mort de L[ouis-] Ph[ilippe], et Paris commence à se débarbouiller de ses saletés et répare les dégâts. Il est onze heures, et 4 000 francs de billets se sont déjà présentés et ont été payés. Hier, j'ai payé Souverain [4], moins 1 000 francs, et il m'a rendu les quinze actions. Il m'a offert de me prêter les 5 000 francs dont je pourrais avoir besoin, à 7 p. 100, au lieu de mettre mon argenterie au Mont-de-Piété. Je crois que je ferai l'un et l'autre.

Je vais faire mes comptes avec Fessart et régler avec madame Delannoy.

1. La pieuse reine Marie-Amélie.
2. C'est-à-dire Georges Mniszech.
3. *Vautrin*, représenté pour la première fois le 14 mars 1840, à la Porte-Saint-Martin, avait été interdit précisément parce que Frédérick Lemaître s'était fait la « tête » de Louis-Philippe.
4. Son éditeur.

Voici l'aperçu de ce que je dois rassembler de fonds pour pouvoir partir ; il faut payer :

Intérêts Pelletereau [1]	800
Solde de *la Presse*	650
Mémoire de Gossart	600
Souverain	1 000
Billets d'avril	2 365
Fabre [2] (solde)	1 000
Martella	200
Ma mère	1 000
Pour le voyage et à laisser à la maison	2 500
Eau, assurance et impositions	300
	10 415

Je ne puis partir sans avoir payé ces 10 500 francs, et Dieu sait comment me les procurer! Tout le reste sera réglé fin décembre, et je ne crois pas que le payement de la fin décembre, dépasse 20 000 francs, plus les 10 000 de la Brugnol. Cela fera 30 000 francs et, avec les 13 000 francs de Dablin et Fessart, cela fait 43 000 francs. Il y a les 32 000 francs Rostchild et les 20 000 francs Gossart. C'est (en tout), 95 000 francs. Madame Delannoy sera [payée] en 1849, avec les 32 000 francs Pelletereau.

Hier, Souverain m'a donné quelque espoir de placer *l'Initié ;* mais c'est faible. Je vais aller jeudi au *Musée des Familles. L'Initié* [3] et Léone [4] ne feraient la moitié des 10 000 francs dont je vous donne le détail. Souv[erain] prêterait le reste. Je travaillerai ; mais cela prendra du temps, et tout retard compromet le bonheur sans lequel il m'est impossible de vivre.

Je suis interrompu à tout moment par des billets qui arrivent. Il est midi. J'ai déjà payé 14 000 francs.

J'ai grand peur que mes lettres antérieures n'aient de grands retards, car on a incendié les débarcadères du chemin [de fer] du Nord et il serait possible que les postes aient été retardées, car j'avais envoyé par Berlin pour plus de rapidité.

Ma chère et adorée Line, je ne cesserai de vous représenter que la conduite de votre Noré a été sans imprudence. Nous avons arrêté la maison en commun, et vous en étiez bien contente. Les fonds sont placés dans le Chemin de fer du Nord. J'ai emprunté dessus 50 000 francs et je ne dois que 32 000 francs sur l'acquisition. Total, 82 000 francs, et 85 000 francs avec les intérêts. Maintenant, j'estime ce qui reste à payer

1. Auquel Balzac avait acheté la maison de la rue Fortunée.
2. Marqueteur de Balzac.
3. Deuxième partie de *l'Envers de l'Histoire contemporaine.*
4. Les frais de l'affranchissement de Léone.

des ameublements et réparations à 20 000 francs. C'est 105 000 francs. En gardant les fonds destinés à la maison, placés comme ils le sont, peut-on devoir moins? Il serait insensé de le prétendre. Nous ne pouvons pas avoir une pareille maison et aussi les fonds. Or, les valeurs qui représentent les fonds et les versements opérés sont là et ils valent, pour nous, *tous* les fonds que vous m'avez remis. Il n'y a de moins que la *prime* payée, qui reviendra avec le temps.

De toutes mes dettes, moi je n'ai que 55 000 francs, y compris les 10 000 francs de l'infâme [1]. Il est donc impossible d'être dans une meilleure situation. Je ne perds pas courage, et je suis certain qu'avec un peu d'aide, et en ne perdant pas courage, tout, pour nous deux, finira bien. Seulement, je vous vois pour longtemps dans un climat meurtrier pour vous, et c'est pour cela que si ma présence peut adoucir les cruelles atteintes de ce climat, je voudrais ne pas vous quitter. Mettre ordre à mes affaires et partir, voilà donc toute ma pensée, mon unique étude et mon constant désir.

Dans cette affreuse semaine, il a été physiquement impossible de faire quelque chose. Il n'y avait point de voitures, et elles n'auraient pas pu circuler s'il y en avait eu.

Deux heures.

Dix mille ouvriers sont aux Champs-Elysées! Ils veulent qu'on les surpaye! Voilà la guerre sociale qui va s'allumer. Si elle ne vide pas la question aujourd'hui, il faudra la vider plus tard. D'heure en heure, nous sommes dans l'inconnu. Je ne peux sortir à cause de l'échéance, et je ne peux pas vérifier ce que François vient de me dire. Mais c'était dans mes prévisions.

Soyez toujours sans inquiétude pour moi, car, par amour pour vous et pour mes deux chers petits Gringalets, je suis prudent jusqu'à la lâcheté exclusivement.

Je vous jette cette lettre à la poste, pour que vous n'ayez aucune inquiétude, et je vous envoie mille tendresses, tout ce que vous savez que j'ai pour vous tous dans le cœur. Hélas! je suis au désespoir de vous avoir quittés! Votre cousin Léonce [2] était ici; mais parti lorsque je suis arrivé.

Allons, il fallait venir ici; et, maintenant, vous connaissez mon énergie, je vous reviendrai bientôt. Adieu, Le B[engali] n'existe plus qu'au souvenir de sa prébende, et il est fidèle à son Inde.

Mercredi [1er mars].

Tenu chez moi jusqu'à six heures, hier, et ne voulant confier cette lettre à personne, elle n'a pu être mise à la poste et j'en profite pour vous

1. L'infâme gouvernante, madame de Brugnol.
2. Le comte Léonce Rzewuski, dont le père, Wenceslas Rzewuski, l'Emir, était le grand-père de madame Hanska.

dire un mot de tendresse et vous envoyer les dernières nouvelles. Elles sont plus effrayantes que jamais.

Les ouvriers font une armée. Ils ont demandé, en annonçant l'intention de n'en point démordre, de travailler *moins* et d'être *plus* payés, ce qui est quadrupler les prix de main-d'œuvre. C'est le renversement de tout le commerce.

Enfin, le Gouvernement provisoire vient de *re-décréter* l'abolition de tous les *titres* et *qualifications* nobiliaires.

Pour vous peindre les Girardin [1], ils viennent de m'envoyer une invitation à leur première soirée!... Qu'en dites-vous?... Est-ce assez d'impudence!

Ah! quel malheur si nos chéris Gringalets ne peuvent pas me faire parvenir des sous! La rente 3 p. 100 est à 40!... On n'ose pas ouvrir la Bourse.

J'ai payé hier 22 000 francs. Il en reste 8 000 à venir.

On parle de déposséder les Compagnies de chemins de fer, en les remboursant. C'est une si grande folie, et tant de désastres ajoutés à tant de ruines, que je n'y crois pas. Ce serait le sublime de la folie, car il faudrait, à ce gouvernement sans le sou, plusieurs millions par semaine pour solder l'armée de travailleurs qu'il veut créer pour achever les chemins de fer. Ils sont fous!

Quant à mes deux mamelles nourricières, le théâtre et la littérature, elles sont, de l'avis de tout le monde, taries tant que durera la République. Cet arrêté qui proscrit les distinctions sociales est l'arrêt de mort de toutes les choses de luxe.

Allons, mille tendresses et à bientôt, car je vais faire des efforts surhumains pour venir vous retrouver.

Maintenant, le compte avec Rostchild est bien inquiétant. S'il ne trouve pas la garantie des actions suffisantes, et qu'il veuille son argent, que devenir? J'attends une réponse de vous avec une anxiété qui m'ôte toute ma liberté d'esprit et, à la lettre, je ne vis pas. Ah! quelle trombe, et quel chemin elle va faire! Elle n'ira pas juqu'à vous, grâce à la sécurité de l'Empire et à la fermeté de l'empereur. Mais l'Allemagne! Enfin, je voudrais être en route et quitte de la France, car ma résolution est absolue; je ne veux pas être un *citoyen* français. J'aurai eu le temps de sauver pour Georges, pour mon cher Zorzi, la collection Dupont. Pauvre cher gentil zoologue, qui voulait si gracieusement venir à mon secours! Je veux lui avoir cette collection à moitié prix, en profitant des circonstances actuelles, et la lui envoyer avant le mouvement des armées.

Ah! ma douce, et belle, et suave prébende! Quand y serai-je?

1. Émile de Girardin et sa femme.

Au comte et à la comtesse Georges Mniszech,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris], mardi 29 février [1848].

Mes chers et adorés saltimbanques, vous saurez par *le Journal des Débats*, au moment où vous aurez ces mots de Bilboquet, tous les événements de la révolution et, quant aux détails, je ne puis que vous les dire de vive voix, car je vais tout faire pour vous aller retrouver, l'établissement d'une république étant incompatible avec les lettres et les théâtres. D'ailleurs, la guerre est imminente, et j'aime mieux être avec vous qu'ici. Ces trois nouvelles journées sont un de ces événements qui renversent toutes les combinaisons privées.

Je fais aujourd'hui un payement énorme et, toujours grâce à votre adorée maman, dans quatre jours, le versement du Ch[emin de fer] du Nord sera fait. Alors, je chercherai les moyens de revenir.

Les immenses dégâts faits sur ce dit chemin sont tout à l'avantage de la Compagnie, qui va présenter un mémoire de frais à l'État, lequel, au lieu de rembourser, concèdera quelque dix ans de plus de jouissance.

Chère madame Zouzi [1], je n'ai pu voir votre imbécile de Lirette, mais j'irai. Voyez? Il y a trois ans je lui disais de garder son inscription de rente à 3 p. 100 à elle, en lui disant qu'il y aurait certainement une révolution, et qu'on prendrait les biens des couvents. Voilà la révolution faite, et les nécessités qui pousseront à prendre les biens ne se feront pas attendre. Dieu vous garde de l'entêtement.

J'ai écrit à notre sainte et adorée Athala [2] ce que je pensais des finances de la France. Croyez, je vous en supplie, le prophète Bilboquet. Ayez toutes vos économies en or et en Odessa, et songez qu'il n'y a de solide que la Banque de France. Nos rentes sur l'État seront réduites, et il ne faut en prendre qu'après cette réduction, et elle n'aura lieu que pendant la guerre. Vous pourrez toujours avoir un autre vous-même dans votre Bilboquet.

Je vous écris ces lignes pour donner à Zéphirinette le petit plaisir d'une lettre à elle, car je suppose que la chère comtesse vous dit tout ce qu'elle sait, dans mes lettres.

Quand L[ouis-] Ph[ilippe] a offert son petit-fils, les gamins de Paris lui ont répondu : « Qu'on ne pouvait pas le priver de son petit-fils, qu'il en avait besoin pour se conduire, car il était aveugle! »

Il y a eu un mélange de gaminerie, de sublimité, de force, qui a fait du jeudi un drame de Shakspeare. Je vous le raconterai, car, hors l'hôtel de ville, où j'ai eu peur d'être *requis*, de faire partie de la République, je suis allé partout, et je ne dis qu'à vous une chose ridicule : on a crié, rue de Richelieu, où j'ai été reconnu : « Vive M. de B[alza]c! », ce qui m'a fait retrouver les jambes de ma jeunesse, pour me sauver par une rue latérale.

1. Zou était aussi un surnom du mari d'Anna.
2. Surnom de madame Hanska, tiré de la parade des *Saltimbanques*.

Oh! Gringalet, plus de pairs, plus de feuilletons, plus rien! Je vous reviens à l'état de moujik!

Mille amitiés ; la collection Dupont vaut 50 p. 100 de moins. Ecrivez-moi ce que vous voulez faire. Mais, avant tout, si je l'ai pour 15 000 francs, je l'achète, en prenant Buquet [1] pour vérifier, et je l'installe chez moi. Je payerai en billets à six mois.

Adieu, et à bientôt, cher professeur.

Hier, un gamin, en voyant Arago [2] à la tête du Gouvernement, a dit : « Nous voilà sûrs d'avoir une belle patrie, puisqu'il y a dans le Gouvernement un gaillard qui fait la pluie et le beau temps! »

A madame Hanska,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris, 2-6 mars 1848.]
Jeudi, 2 mars.

Toute ma journée a été prise par mon beau-frère, ma sœur et ma nièce. Il a fallu donner à l'un une lettre pour Lamartine, car il veut être employé, et il faut absolument marier mes nièces. Aussi, ai-je l'espoir que, d'ici à peu de temps, cette doublé affaire sera faite.

J'ai mes actions, et je vais aller chez Rostchild pour le versement. Il y a 8 000 francs de billets qui ne sont pas venus. J'ai remis à un mois 500 francs à [payer à] un fumiste et 1 000 francs, à M. Paillard [3], à trois mois, car sans cela je n'aurais pas de quoi vivre. J'ai payé 85 francs de contributions pour quatre mois ; 40 francs l'eau pour six mois et 40 francs l'assurance pour six mois. Tous mes comptes avec les domestiques sont soldés. Cela s'élève, depuis mon départ jusqu'à la fin de février, à près d'un billet de 1 000 francs. Je vais essayer de décommander encore chez M. Paillard quelque chose.

Vendredi, 3 [mars].

Aujourd'hui, j'ai une migraine féroce. Hier, je n'ai vraisemblablement pas assez dîné, et cette migraine vient de l'estomac. Je ne sais pas si je pourrai sortir, et je vous écris à bâtons rompus.

Le moment est venu de faire de grandes fortunes. Gudin sera, sous peu de jours, forcé de vendre. Il reçoit cinq à six assignations par jour. Il a emballé tout son mobilier, non pas à cause des événements, mais à cause des saisies qu'il redoute. Dès lors, ce magnifique château, au lieu de se vendre 300 000 ou 400 000 francs, ne se vendra plus que 150 000 à 200 000 francs. J'ai déjà lancé M. Santi [4] chez M. Bleuart [5], à qui Gudin

1. Ou plus exactement Bucquet, naturaliste membre de la Société entomologique.
2. Le grand astronome.
3. Bronzier de Balzac.
4. Architecte de Balzac.
5. Le propriétaire dont Balzac avait acheté la maison de la rue Fortunée.

doit son prix total ; et d'après nos estimations, nous croyons qu'on pourra avoir, à moitié prix, tous les terrains et maisons nécessaires à la réalisation de notre grand projet.

Comme la République ne tiendra pas plus de trois ans, dans son terme le plus long, il faut tâcher de ne pas perdre les occasions. Je ne vous écris cela qu'à titre de renseignement.

La Bourse n'ouvre pas ; elle n'ouvrira que dans quelques jours.

Vous n'aurez, c'est-à-dire nos chers Gringalets, n'auront de solution que dans quinze jours, pour la succession, et leurs valeurs ne seront réalisées qu'en mai. Dans l'intérêt de leur fortune et de la vôtre, peut-être sera-t-il nécessaire que je sois à Paris jusqu'alors. J'attendrai vos réponses, car je ne suis qu'un simple conseiller, et vous pouvez avoir d'autres idées. Nous allons voir les cours des effets.

Ne croyez pas les journaux. Effrayés de la situation anarchique réelle, ils s'entendent tous pour la cacher. Mais il est impossible que cela dure. Nous aurons forcément un dictateur ou une dictature, et nous reviendrons à une monarchie hypocritement constituée. Je vous niais constamment l'habileté de L[ouis-] Ph[ilippe] et le talent de M. Guizot. Vous voyez qu'aux prises avec les situations graves, ils ont péri tous deux misérablement.

Maintenant, sachez qu'il est *certain* que l'affaire des Affaires étrangères, cette sottise qui a renversé *Louis Filevite* (mot des gamins), a été commandée par un officier républicain, qui était le complice des républicains, désespérés de voir que tout se calmait. Ainsi, M. Guizot n'a pas eu *le talent* de prévoir ce coup de Jarnac, ni la présence d'esprit de faire décharger les fusils des soldats qui le gardaient et figurez-vous que, devant les masses populaires de Paris, *on ne tire jamais qu'une fois*. Ainsi, *tirer* est inutile. Il faut tout faire à la baïonnette !

Pour établir la République, il faut *tout* démolir et tout reconstruire. C'est une œuvre pour laquelle il n'y a point d'hommes. Ainsi, nous reviendrons, assez promptement, je crois, au possible.

Il n'y a rien de plus terrible que de voir les arbres en bourgeons, les feuilles qui poussent et la nature, avec ses lois immuables, allant toujours, lorsque les hommes changent ici constamment leurs lois !

Il est une heure. Ma migraine est dissipée ; je vais aller voir M. Buquet, afin de gagner quelque 20 000 francs à Georges, car, dans les circonstances actuelles, Dupont, effrayé, donnera sa collection à 50 p. 100 de rabais. Il a peur de ne jamais la vendre.

Adieu donc pour aujourd'hui, mes chéris. A demain.

Dimanche, 5 [mars].

J'ai compté, hier, sans ma Patrie, et elle enterrait les *héros de février*. Toute la ville était sur les boulevards. Un million de curieux et pas un applaudissement, pas un cri. Néanmoins, j'ai fini, avec de la persistance,

par trouver Buquet, et Piquée. Buquet [1] n'est pas devenu chef; c'est son frère, et l'honnête Buquet le déplore. Il y a eu, chez Buquet, une scène de quiproquos. Il y a un entomologiste qui me ressemble; il m'a pris pour lui et, de là, une foule de malentendus, qui n'ont cessé que sur la porte de l'escalier.

Après Piquée, j'ai dîné pour 3 fr. 50 au *Rocher de Cancale* [2], admirablement bien. Voilà le premier dîner *fin* que je fais depuis Wierzch[ownia], ou depuis mon départ de Paris, si vous voulez. Comme je vous ai regrettée! Après, je suis retourné à la Porte-Saint-Martin, où j'ai conclu avec les Cogniard. Je vais faire *les Parents Pauvres*, et l'on reprendra *Vautrin*, *Hulot* et une pièce aux Français, avec *l'Initié* et un *Caractère de femme* [3] me tireront d'affaire, si les deux pièces ont du succès.

J'ai été récompensé de mon courage à reprendre mes travaux, car j'ai trouvé en rentrant une bonne petite chère lettre, celle du 21. Ah! tout ce que vous me dites de ce que Georges a entendu de nous à Kiew m'ôte toute incertitude. L'article part de là, et je vois qu'on fera tout au monde pour me tuer, car c'est me tuer que de détruire le seul principe que j'aie d'existence. Sans vous, est-ce que j'aurais retrouvé du courage; est-ce que je me mettrais en mesure de demander au théâtre et au succès les 80 000 francs qu'il faut cette année?

Buloz vient d'être chassé du Théâtre-Français et je suis sûr de Lockroy, qui le remplace. Ainsi, d'ici à trois mois, j'aurai deux pièces jouées, je l'espère. Ces deux pièces et *Vautrin*, s'il y a succès, combleront les nécessités du moment.

J'aurai réponse du *Musée des Familles* d'ici à huit jours. Je n'achèverai *le Caractère* [*de femme*] que si on le prend quelque part.

Je ne sais pas ce que nous aurons, mais comme il me faut 11 000 francs pour aller vous retrouver, il ne m'en coûte pas plus de temps ni de travail pour en gagner 40 000 que 10 000, du moment où je fais appel au théâtre.

A la fin de mars, j'aurai fini *le Père Prodigue* [4], et il ne donnera rien, ou donnera 30 000 francs. Cela, combiné de *Vautrin*, me sort déjà d'affaires.

Cette révolution a beaucoup agi sur moi. Mes lettres vous auront accusé cette irritation, dont le principe a été l'article envoyé de Pologne. Ah! que d'ennemis notre bonheur a rencontrés! Aujourd'hui, pour vous comme pour moi, réfugions-nous dans la sainte franchise. Je vais, d'ici à trois mois, faire disparaître tous les obstacles financiers de mon côté. Ce sera vous prouver mon éternel attachement. Je renferme héroïquement mon chagrin; il est croissant. Mes chers saltimbanques me manquent. Je vais me jeter dans le travail écrasant de l'art dramatique, et j'y trouverai la fortune qu'il me faut.

1. Buquet était fonctionnaire au Ministère de la Marine.
2. Fameux restaurant, souvent cité dans l'œuvre de Balzac. Il se trouvait, 65, rue Montorgueil et était dirigé par le cuisinier Borrel.
3. N'a jamais vu le jour.
4. *Hulot (Le Père Prodigue)* n'a jamais été fait.

Ce que je redoute, c'est une séparation plus longue que je ne la veux ; c'est l'état de guerre qui me paraît inévitable. Ce sera la mort par le chagrin. J'en ai déjà tant ! Oh ! oui, chère, si Zorzi a fait une chose sublime et qui, de lui, ne m'étonne pas, je vous en supplie, continuons à nous dire tout, même les bobos.

Je voulais faire, pour la Porte-Saint-Martin, un *Monte-Cristo* en une seule soirée, ou en faisant une grande œuvre d'intérêt et d'art tout à la fois. Les Coignard préfèrent *les Parents Pauvres*, sans exclure mon idée de *Monte-Cristo*, et je vais voir ce soir la première soirée de Dumas, et je verrai lundi la seconde.

Voici mes raisons : Frédérick [Lemaître] est un acteur dangereux, en ce sens qu'il n'a plus de santé, qu'il est un tyran, qui ne joue que quand il veut et qui ne nous jouera pas cent fois de suite *les Parents Pauvres ;* tandis que la troupe ordinaire joue deux cents fois de suite, s'il le faut. Or, s'il y a succès pour *Monte-Cristo*, il sera bien plus productif. *Les Traînards* [1] sont impossibles ; on ne peut pas se moquer de la guerre, quand tout le monde y pousse.

Vous voyez que je vais au-devant de vos vœux, et que je vous écris tous les jours et abondamment, et que ma vie sera limpide et à jour, pour vous.

N'ayez pas peur pour ma santé, ni pour mon courage. Je vais me redresser et, d'un seul coup, faire disparaître les obstacles financiers. Je vous aime trop tous trois pour vous donner de ces sortes d'inquiétudes, et je ne veux plus que de semblables questions soient entre nous. Grâce à Dieu, elles m'ont fait connaître l'adorable caractère de Georges et votre dévouement. C'est la seule consolation à ces contrariétés.

Les Coignard m'ont garanti 40 000 francs par an à leur théâtre, et j'en aurai autant aux Français. Seulement, il faut vivre six mois, et c'est 3 000 francs, et j'ai encore 3 000 francs au moins à payer, et 4 000 à M. Fessart. J'irai lundi chez lui, demain, ou mardi, car il faut tout arrêter avec lui. Les temps sont favorables.

Allons, adieu pour aujourd'hui. Je vais sortir et, demain, je mettrai ce paquet à la poste.

Lundi [6 mars].

On ne se sait pas en carnaval. Hier, il n'y avait pas demi salle au théâtre de Dumas, et la révolution gagne toutes les classes. Il n'y a pas eu service d'omnibus hier. Tous les conducteurs se sont coalisés, et veulent 4 francs par jour, au lieu de 3 francs. Cet exemple gagnera toutes les classes d'ouvriers et de gagistes, et la société tout entière sera bouleversée. La première soirée de *Monte-Cristo* est une telle stupidité, que c'est à croire qu'un enfant de quinze ans a fait cela.

Ah ! si vous saviez comme je suis isolé dans Paris, quels poignants

1. Qui n'ont jamais paru.

regrets d'avoir *des affaires* qui m'y retiennent! Quel vide affreux quand je rentre chez moi! Il faut tout vous taire.

Je me mets à l'œuvre demain mardi, car je vais voir ce soir la deuxième soirée de *Monte-Cristo*. Le travail exagéré suffira-t-il à me préserver de cette maladie de l'âme? Il faut l'espérer.

Ne voulant pas écrire à madame Girardin sur son invitation, et ayant l'intention de ne pas mettre de carte je suis allé chez Gautier pour le prier de tout expliquer à madame Girardin. Vous ne sauriez croire comme Ernesta Grisi [1] est hideuse, et quelle vermine ronge ce ménage, composé de deux personnes aussi sales l'une que l'autre. Ne vous moquez plus de mes instincts d'élégance.

Provisoirement, voici comment je vis. Le matin, on me donne un plat de viande et une tasse de café. Je dîne dehors, en ne dépensant que 3 fr. 50 à 4 francs. Dès demain, je vais organiser ma vie à domicile, car il faut se mettre à l'œuvre et ne pas perdre de temps.

La Garde nationale de Paris faisant tous les services, il n'y a pas d'ouvriers ni de travaux possibles. Toutes mes petites réparations, mes travaux à faire seront faits quand il plaira à la République.

On va passer à l'Élection de l'*Assemblée constituante*. C'est une crise de quelques semaines et c'est alors que, vers mai et juin, commenceront les difficultés sérieuses.

Le mouvement, à écouter les journaux, commence en Allemagne. Mais les journaux sont si menteurs! Si vous saviez quelle consternation il y a dans Paris, et quelle incertitude chez les *citoyens gouvernants!* Ils sont aussi aveugles que l'était L[ouis-] Ph[ilippe]. Ils affirment la République, lorsque la France la nie. Nous sommes menés par des insensés.

Allons, adieu. Je vis en vous et uniquement par vous. En relisant les lignes tranquilles que vous m'écriviez le 21, j'étais stupide du contraste que font les distances dans les âmes!

HONORÉ DE BALZAC

1. La femme de Théophile Gautier.

TROIS SEMAINES SANS GOUVERNEMENT

RIEN d'aussi triste qu'un vaudeville qui n'est pas drôle.

Le spectacle que nous a offert pendant près de trois semaines la scène politique française a été proprement affligeant.

Dans leur immense majorité, les Français ne s'y sont que médiocrement intéressé : préparatifs de départ en vacances et prolégomènes du Tour de France cycliste, événements de Corée aussi, ont tenu, dans leurs préoccupations, une place beaucoup plus grande que la question de savoir combien de fois MM. Queuille, Bidault, Meyer, Mollet et Pleven seraient mandés à l'Élysée et que les subtiles distinctions entre « mission d'information », « pressentiment », « désignation » et « investissement ».

Indifférence regrettable certes car c'est un mauvais signe pour l'avenir d'une démocratie que le détachement des citoyens à l'égard des affaires publiques. Mais indifférence explicable sous un régime qui confisque la souveraineté populaire au profit des partis, c'est-à-dire en fait au profit d'une poignée d'habitués de Comités, de secrétaires d'associations ou de syndicats, d'ambitieux et d'idéologues. Aussi bien l'homme de la rue pressent-il obscurément que l'effervescence manifestée au Palais-Bourbon et dans ses alentours n'est relativement que de petite importance. Ce n'est pas dans ce vase clos que se jouent l'avenir du pays et les destins de ses habitants : ce serait plutôt dans les Conseils du Kominform et dans ceux du Pentagone.

Le malheur est que l'étranger ne partage pas ce scepticisme et que le mauvais fonctionnement de nos institutions demeure pour lui un objet de scandale.

Au cours des derniers mois la France avait recouvré, aux yeux de l'opinion mondiale, un prestige depuis longtemps perdu. Le travail des Français, l'ampleur de l'œuvre de reconstruction, l'augmentation rapide de la production, l'amélioration de la balance des comptes, la stabilité monétaire : tout cela, obtenu au prix de rudes efforts, avait conquis l'estime générale. Puis était venu le plan Schuman qui, par son audace et par l'esprit d'initiative dont il témoignait, nous avait valu un surcroît

d'autorité et avait conduit les Américains à penser que la France était digne de servir de guide à l'Europe continentale.

La crise politique et sa durée ont fait s'évanouir ces bonnes dispositions. Alors que le spectacle d'une troisième et plus terrible guerre mondiale se levait à l'horizon, alors que se prenaient des décisions dont les conséquences pouvaient modifier le cours de l'histoire universelle, comment un grand pays a-t-il pu s'offrir le luxe de demeurer de longues semaines sans gouvernement? Au-delà des frontières où l'on ne fait pas la nécessaire distinction entre la France et le monde politique français, on en est demeuré pantois.

Le résultat est que la Belgique et la Hollande ont rapproché leurs points de vue sur le plan Schuman de celui de l'Angleterre, que celle-ci a trouvé, outre-Atlantique, une audience nouvelle, qu'enfin le Gouvernement américain se demande dans quelle mesure il y a lieu pour lui de faire fond sur une nation d'apparence si instable et si incohérente...

« Cette nouvelle démonstration d'instabilité politique, a écrit le *New York Times*, touche tout le monde occidental. Elle affaiblit la nouvelle place qu'avait prise la France. Elle jette le discrédit sur un système qui travaille si pauvrement. »

Ceci dit, essayons de démêler le sens de ce qui, à première vue, ne semble qu'absurdité.

Le fil conducteur est celui-ci : le renouvellement de l'Assemblée nationale aura lieu au plus tard en novembre 1951.

Le désir qu'éprouvent les députés sortants d'être réélus est naturel, mais se complique du fait que sa réalisation ne dépend pas seulement de la volonté des électeurs ; elle dépend surtout — au moins tant que le système électoral actuel restera en vigueur — de la volonté des militants.

Ce sont en effet ces militants qui, dans leurs comités, arrêtent la liste électorale du parti. Qu'un député sortant soit mis un peu plus haut ou un peu plus bas sur cette liste, il a soit la certitude d'être réélu, soit la certitude d'être battu. Les listes étant bloquées, les électeurs n'y peuvent rien changer.

Or les militants, qui n'ont point de contact avec la réalité des affaires et n'encourent nulle responsabilité, sont en général fort ombrageux en matière de doctrine.

Ceci est particulièrement vrai dans le parti S.F.I.O. où ils apparaissent sensiblement plus attachés à l'orthodoxie socialiste que les élus et aussi que les électeurs (les électeurs socialistes sont en majorité des petits fonctionnaires ou des petits paysans fort passionnés pour leurs intérêts mais médiocrement soucieux des principes). Ceci est vrai aussi au sein du M.R.P. qui, lors des dernières élections, a recueilli beaucoup de voix de droite mais dont les militants restent orientés à gauche.

Ceci est plus vrai encore chez les communistes et chez les gaullistes ; mais les uns comme les autres se sont délibérément mis hors du jeu par-

lementaire. Toutefois, comme ils ont ensemble 200 sur 600 membres environ que compte l'Assemblée, leur présence y rend singulièrement difficile la pratique de ce jeu.

Quant aux radicaux, aux indépendants et aux membres du P.R.L. leurs organisations partisanes ne sont pas assez fortes pour qu'ils soient les prisonniers des militants. Ce qu'ils souhaitent en général, c'est une réforme électorale qui augmenterait les chances de personnalités connues et estimées du corps électoral.

Ces considérations éclairent les événements des trois semaines de crise.

Les socialistes ont retiré leur soutien au Cabinet Bidault et provoqué sa chute, non seulement parce que sa politique budgétaire lésait les intérêts des fonctionnaires, clients si importants du parti, mais aussi parce que beaucoup de ses actes (desserrement du dirigisme, politique coloniale, etc...) heurtaient les principes chers aux militants.

Après quelques tentatives sans lendemains faites par MM. Pleven, René Mayer et par M. Bidault lui-même, M. Queuille est, un moment, parvenu à constituer un ministère où la prépondérance appartenait aux partisans d'une politique budgétaire orthodoxe et d'une réforme électorale. Deux choses peu sympathiques, l'une aux socialistes, l'autre aux membres du M.R.P.

De plus les militants des deux partis sont dominés par une terreur : celle de faire figure de « réactionnaires ». C'est ce qu'a exprimé M. Duverger dans son article intitulé « *l'Heure du M.R.P.* » paru dans *le Monde* du 7 juillet : « Il est important que la France ait un gouvernement, mais il est plus important encore que les communistes n'apparaissent pas dans ce pays comme les seuls défenseurs d'une politique progressiste. »

En termes moins nobles : « Soyons à gauche, le reste est secondaire. »

Ceci explique que, non seulement la totalité du groupe socialiste, mais encore une fraction importante du groupe M.R.P. se soient prononcés contre le Cabinet Queuille dès le jour de sa présentation devant l'Assemblée.

Peut-être M. Queuille eût-il obtenu un sursis sans l'article 45 de la Constitution : c'est cet article qui dispose qu'une crise ministérielle survenant moins de quinze jours après une autre ne compte pas dans le calcul de la série rendant possible la dissolution de l'Assemblée. Il s'agissait donc de ne pas renverser M. Queuille plus de deux semaines après la chute de M. Bidault...

M. Queuille remercié, M. Guy Mollet, considérable tant dans le groupe parlementaire que chez les militants du parti socialiste, a été chargé par M. Auriol d'une « mission d'information », mission d'ailleurs un peu bien en marge de la Constitution.

Il s'agissait, en théorie, de rapprocher les points de vue des différents groupes de la majorité et d'établir un programme commun ; en fait de dresser une sorte de panneau-réclame électoral à l'abri duquel des députés

socialistes pourraient entrer dans le Gouvernement sans s'exposer aux foudres des militants.

Tant bien que mal le panneau a été dressé ; on y a inscrit, en faveur des salariés, des fonctionnaires, des petits commerçants et des sinistrés agricoles, un certain nombre de mesures dont plusieurs sont fort légitimes mais qui toutes coûteront cher au budget.

On s'est du reste bien gardé de définir les recettes permettant de faire face à ces dépenses nouvelles. A l'approche des élections on n'aime guère parler d'impôts. En fait, le recours à une inflation plus ou moins larvée est difficilement évitable. Les socialistes ne le cachent d'ailleurs pas et le Conseil national S.F.I.O. a applaudi M. Guyon, président de la Commission des Finances, quand il a déclaré : « Il ne faut pas faire un épouvantail de l'inflation. »

M. René Pleven a accepté de faire siens, non d'ailleurs sans précautions, plusieurs points du programme Mollet. La lassitude générale aidant, il a, par une majorité massive, obtenu l'investiture de l'Assemblée. Si les communistes ont, bien entendu, voté *contre*, les gaullistes se sont abstenus.

Le groupe M.R.P. n'a pas été trop satisfait d'entendre M. Pleven s'engager à faire voter une réforme électorale « facilitant les alliances entre ceux qui ont foi dans le régime parlementaire ». Il a, en revanche, applaudi à la promesse de la mise à l'étude de l'« ensemble des problèmes scolaires ». Il est vrai qu'on ne s'occupera pas des deux épineuses questions avant la rentrée d'octobre et que d'ici là...

Quant aux socialistes ministrables, le Conseil national du parti, après avoir fait quelque peu la petite bouche, leur a donné l'autorisation de participer au nouveau Gouvernement. Ce qui semble bien avoir été le but de toute l'opération déclenchée le 24 juin par le renversement du Ministère Bidault. On peut se demander si les avantages de cette opération en ont balancé les inconvénients. Répondre par la négative équivaut à s'avouer indigne d'être un « militant ».

Finalement M. Pleven a constitué un cabinet comptant vingt-deux ministres et douze secrétaires d'État, ce qui n'est pas peu. Il ressemble beaucoup à ce qu'était le Cabinet Bidault avant que les socialistes ne l'eussent quitté.

M. Bidault lui-même a disparu, mais M. Robert Schuman demeure, ce qui est important. Il est vrai que ses attributions ont été quelque peu amoindries parce que M. Mollet, l'heureux « informateur », s'est vu chargé des relations avec le Conseil de l'Europe et que les affaires des États associés ont été attribuées à M. Letourneau. M. Petsche reste aux Finances, ce qui indique une intention de n'entrer qu'avec prudence dans la voie de l'inflation. La présence de M. Giacobbi, en qualité de ministre sans portefeuille, équivaut à un sourire en coin esquissé à l'adresse du R.P.F. Celle d'un socialiste, M. Gazier, à l'Information,

manifeste qu'il ne sera pas question de toucher au quasi-monopole de la presse tel qu'il a été institué au lendemain de la Libération.

La majorité qui, le 13 juillet, a approuvé la composition du Cabinet, a compté trente-huit voix de moins que celle qui, le 11, avait investi M. Pleven. Décidément, l'Assemblée paraît plus ombrageuse à l'égard des hommes qu'à l'égard des programmes.

***

La question est de savoir si tout cela n'est pas aussi inactuel que ne l'était cette controverse sur le sexe des anges qui passionnait les théologiens byzantins à la veille de la prise de Constantinople par les Turcs.

La dure réalité est ailleurs : depuis l'ouverture des hostilités en Corée, la « guerre froide » que connaissait déjà l'Europe s'est attiédie et risque à chaque moment de se muer en « guerre chaude ». Or nous disposons de cinq divisions sur le territoire métropolitain (l'Europe occidentale tout entière en a moins de vingt), tandis que la Russie pourrait en mettre en ligne deux cent cinquante. De plus, il existe en France sept cent mille inscrits au parti communiste (l'Italie en compte beaucoup plus), qui constituent la plus active des « cinquièmes colonnes ».

Qu'on soit ou non partisan de la neutralité, un effort considérable est indispensable et cet effort implique inévitablement le retour à une économie, sinon de guerre au moins de danger de guerre. Tout le reste est faux-semblant.

L'équipe mise sur pied par M. Pleven n'est pas très cohérente, mais elle comporte de bons éléments. Lui laissera-t-on le loisir de travailler ?

Déjà les couloirs de l'Assemblée bruissent de récriminations. Pourtant, il est possible qu'après avoir voté le budget de 1950 et adopté le plan quinquennal d'aviation, les députés se décident à interrompre leur énervante permanence et à accorder au Gouvernement quelques semaines de tranquillité.

A la rentrée, les questions traitées dans sa déclaration par le président du Conseil seront sans doute dépassées par les événements et la situation internationale en posera d'autres, plus graves et plus pressantes.

On veut espérer que les militants se seront alors aperçus que leur activité brouillonne risque de déconsidérer, non seulement le régime, mais le pays même. Espérer aussi que, grâce à leur assagissement et à un sursaut du bon sens national, la France de la Quatrième République cessera d'apparaître, aux yeux de l'étranger, comme une dépendance du Royaume Farfelu.

JACQUES CHASTENET
de l'Institut.

LA DEMOISELLE DU PONT-AUX ANES

I

Ceux qui lisaient dans l'*Anthologie du Théâtre français contemporain* l'article consacré par Georges Pillement à Esmond Lauricoste, tombaient presque tout de suite sur cette formule : « Après des études de lettres, de biologie et de droit... » Ils en déduisaient parfois que l'auteur dramatique avait passé examen sur examen avec l'aisance miraculeuse des jeunes gens qui collectionnent les parchemins pour la plus grande fierté de leur famille.

Ce n'était pas tout à fait le cas ! Bien au contraire. Esmond avait chassé le diplôme, mais en zigzag.

Si la biologie parut un moment l'intéresser, c'est qu'une fois décroché le certificat de littérature française, il avait affronté, en vain, à trois reprises, l'épreuve de latin. Mais son ardeur scientifique ne résista pas à un enseignement dont l'absence de pittoresque le terrifiait. Enfin, après avoir fréquenté la Faculté de droit, il renonça très vite à l'étude des Pandectes... Ainsi poursuivit-il — si l'on peut dire ! — « des études de lettres, de biologie et de droit... »

Vingt ans après, les mots « épreuves, examinateur, matière à option... » lui donnaient encore la nausée. Devenu écrivain et célèbre, il lui semblait qu'aucun honneur ne compenserait jamais les humiliations subies « dans le temps »... Sauf, peut-être, s'il lui arrivait, un jour, de faire partie d'un grand jury officiel.

Aussi, lorsqu'un beau matin de 1946, il reçut un coup de téléphone de la Direction des Arts et Lettres, pour lui demander s'il accepterait de faire partie du jury des Concours du Conservatoire, à peine eut-il raccroché qu'il ne put s'empêcher d'exécuter une cabriole au beau milieu de son cabinet de travail. Puis il se précipita pour annoncer la nouvelle à sa femme.

Les Lauricoste habitaient 59, rue d'Assas, un petit hôtel situé au fond d'un jardinet. Esmond s'était réservé l'aile gauche. Sa femme, Jacqueline, l'aile droite. Au milieu, les enfants. La fille, Agathe, dix-huit ans, à côté du père. Le fils, Michel, seize ans, près de la mère.

Michel n'intéressait pas Esmond, qui le trouvait borné et endormi. Selon lui, Agathe possédait, en revanche, toutes les grâces, tous les dons.

Personne n'avait licence de s'introduire dans le sanctuaire d'Esmond avant que celui-ci eût poussé sa première clameur matinale. Il était entendu que, sitôt sorti du sommeil, il appelait; et que Jacqueline Lauricoste entrait dans sa chambre en même temps que le petit déjeuner. Il fallait servir à Esmond une grande tasse de café très noir, très fort et très chaud qu'il buvait froid. La tasse vidée, Jacqueline devait disparaître avec le plateau. A partir de cette minute, nul ne pénétrait plus dans le domaine du tyran bien-aimé... Sauf mademoiselle Schloster.

Isabelle Schloster était merveilleusement bâtie, dans le genre des grandes filles américaines dont les jambes n'en finissent plus, merveilleusement coiffée aussi, et ointe, et poncée.

Esmond Lauricoste avait usé un imposant bataillon de secrétaires avant de découvrir celle-ci.

Isabelle se trouvait toujours là quand son patron avait besoin d'elle et jamais lorsque sa présence l'eût irrité.

Il avait procédé avec elle comme avec les autres.

Il s'était d'abord montré odieux dans le travail. Puis, un soir, il l'avait prise dans ses bras, et en avait fait sa maîtresse.

Le jeu dura quelques jours. Après quoi, redoublant d'arrogance et d'injustice, il pensa se débarrasser d'une fille désormais inutilisable comme secrétaire et qui, en tant que femme, ne lui semblait plus désirable maintenant qu'il la connaissait.

Mais, à la grande surprise d'Esmond, Isabelle tint bon. Elle paraissait avoir oublié ce qui s'était passé. Elle servait M. Lauricoste avec le même respect, la même ponctualité, le même souci de lui épargner la moindre contrariété.

Lauricoste garda donc à son service mademoiselle Schloster. De temps à autre, il couchait un peu avec elle. Elle se prêtait à son caprice avec un goût visible qui le flattait et, une heure plus tard, revenue à sa table, elle enregistrait, impassible, les instructions du patron, aussi bien que les communications téléphoniques de sa dernière ou prochaine conquête.

Elle ne semblait jamais trouver abusif qu'il ne lui fît partager que ses soucis : s'il lui arrivait quelque chose d'agréable, c'était à sa femme qu'il courait le confier.

C'est pourquoi, ce matin-là, ce fameux matin où un scribe du Ministère annonça à notre homme qu'il était membre du Jury des Concours du Conservatoire, Esmond Lauricoste traversa en trombe le bureau de mademoiselle Schloster.

Parvenu à la porte de sa femme, il frappa d'un coup sec et, comme toujours, sans attendre la réponse, entra.

Jacqueline, en combinaison, tournait le dos. Elle attachait ses bas. Comme chaque fois que son mari opérait une de ces entrées brusquées, elle sursauta. Ces tressaillements agaçaient Esmond. Le ton désinvolte qu'elle prenait, tout de suite après, pour essayer de donner le change, achevait de l'irriter. Il l'interpella :

— Eh bien! quoi? Je te fais peur?

Elle haussa ses belles épaules et rit d'un rire de gorge qui, elle le savait, émouvait encore parfois son époux.

L'existence d'Esmond Lauricoste ressemblait au mouvement d'un pendule. D'un côté, au bout de chaque oscillation, se trouvait une femme toujours différente... et indifférente! De l'autre, un même être toujours pareil, toujours serein, qu'il réclamait avec une obstination visible et une feinte candeur : Jacqueline.

Elle avait dû être belle. A moins que, semblable à beaucoup de celles dont on le dit, elle le fût devenue en s'épanouissant. Les ondes rousses de son chignon pesant sur sa nuque lui donnaient un caractère voluptueux. Il émanait d'elle un parfum qui rappelait celui des plantes, des fleurs aux odeurs légères. Ses paupières bistrées évoquaient des nuits peuplées de caresses. C'était une bourgeoise baudelairienne.

— Qu'est-ce que tu viens m'annoncer? Que t'arrive-t-il?

Elle avait hésité à le questionner. Elle savait qu'à peine aurait-il révélé la cause de sa joie, celle-ci s'évanouirait.

Il expliqua ce qui l'avait plongé dans une telle jubilation. Presque aussitôt, son visage s'éteignit. Il l'avait dit : c'était passé!...

Jacqueline écoute son mari, l'approuve... pour l'apprivoiser. Ensuite, avec son calme de grande vague mélodieuse, elle remontera un peu le courant, un peu seulement. Il ne faut pas contredire Esmond. Jacqueline le sait : il attend une occasion de s'expliquer. Elle est là pour lui fournir cette occasion.

Le voilà reparti sur ce Conservatoire dont il ne veut plus, après l'avoir furieusement désiré.

— Pourquoi acceptes-tu? Puisque cela t'assomme...

— Parce que si je n'accepte pas, un autre acceptera à ma place et je serai bien plus ennuyé de penser que c'est lui!

II

Ce fameux matin arriva. Esmond Lauricoste fut prêt une heure d'avance. Etrillé, il piaffait. Pour une fois, il n'aurait pas besoin de se gaver d'ortédrine. Il se sentait dans un jour subtil ; son esprit lui paraissait vibrant, électrisé.

Il se trouva rue du Conservatoire à huit heures cinq, pour huit heures quarante-cinq. Deux désirs se battaient en lui : rester là, pour voir comment les choses se passaient, s'amuser des réactions des gosses, des pères et mères d'élèves, repérer les jolies filles. D'autre part, il entendait « faire une entrée ». Or, pour cela, il était trop tôt : on ne le remarquerait pas assez. Il avait voulu arriver en avance pour faire durer le plaisir, comme les gosses qui vont prendre le train, se ménagent du temps pour aller contempler la locomotive. Si, dès à présent, il se mettait à traîner sur le trottoir, personne ne lui accorderait la moindre attention quand il rallierait la loge du jury.

Il arrêta sa voiture à proximité de la grille, le long du trottoir d'en face, s'embarqua derrière son journal et, tirant sur sa cigarette, put se repaître du spectacle. Il se délectait de la nervosité, de l'excitation qui fait briller les yeux, donne au visage une animation anormale et incite à parler fort. Il se répétait inlassablement :

— A votre tour, mes petits! Moi, c'est fini! Comme je suis calme, bien dans ma peau! Comme c'est bon d'être à ma place! Mon avenir immédiat est tout uni, bien lavé, bien rose, confortable ; à midi, je vais faire un bon déjeuner. Et ce qui précède, ce qui suit ne constitue pour moi qu'une manière de représentation. Pour eux, pour elle, pour toi, pour lui, pour vous, c'est la colique!

Lui, il était délivré! Enfin!!

Esmond s'arrête de mâchonner sa cigarette et laisse aller son journal sur le volant. Il se redresse sur son siège, baisse à moitié la vitre :

— Et la p'tite, là? Qu'est-ce qu'elle fait? Passe-t-elle le concours? Accompagne-t-elle des camarades? Qu'elle se tourne, que je la voie. Ah! ça y est. Allons! Bon! La voilà qui se tortille. Quelqu'un me la cache...

Les êtres se présentent rarement « dans l'ordre » : cheveux, front, sourcils, yeux, nez, bouche et ainsi de suite jusqu'à la pointe des pieds. Ici, c'est un chandail, qui a attiré l'attention d'Esmond. Un vieux chandail d'un rose délavé. Un chandail qui moule deux petits seins et qui descend, comme une main pour la caresse, jusque sur le ventre. Un chandail qui n'est même pas à la mode, mais aussi indécent que possible. On voit tout : la pierre ronde et dure des épaules ; les côtes... on les compterait à travers le tricot. Ce chandail est plus transparent, plus troublant qu'une chemise. Une jupe en serge bleu-marine complète la silhouette. Les jambes sont nues. Leur chair hâlée conserve des traces d'égrati-

gnures comme si la fille, pour venir, avait traversé des buissons de ronces. Quand elle vire sur elle-même, comme tout à l'heure, la jupe, en voletant, dégage des jarrets nerveux. Esmond en a la respiration coupée.

— Pourvu qu'on la revoie en scène, pourvu qu'elle se présente!...

Ce qu'il a aperçu d'elle suggère l'idée d'une adolescente souple et raide, à la fois dure, chaude, brusque. Elle doit escalader des rochers comme une espèce de chèvre noire qu'elle est.

Esmond ne distingue toujours pas la tête. Il suit de l'œil le chandail rose qui se déplace de groupe en groupe, danse de la séduction ou jeu de cache-cache. A croire qu'elle se trouve là, comme Esmond, pour s'amuser!

Ah! mais non. Lui, il était du jury. Il fallait y aller. A regret, il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Quand il releva la tête, la fille avait disparu. Il la chercha des yeux, se dévissa le cou, pencha la tête par la portière. En vain. Soudain, d'une humeur exécrable, il se décida à entrer.

Longtemps à l'avance, il s'était imaginé fendant les groupes, en hâte et de profil, avec l'expression excédée de l'auteur connu reconnu.

Il traversa la rue de la façon la plus voyante dans le genre discret. La foule était coagulée. Par malheur, si son nom « disait quelque chose » à la majorité des gens réunis là ce matin, ses traits n'étaient pas aussi répandus qu'il se l'imaginait. Une ou deux têtes pivotèrent, puis revinrent à leur position primitive. L'effet était manqué. Esmond en fut malheureux : en comédien qui sent qu'il a raté son entrée!

Il gravit quatre à quatre le grand escalier, tandis que le public ordinaire s'engouffrait à droite et à gauche dans une grande confusion. Arrivé en haut, il se trouva devant le directeur président du jury : Paul Abram, qu'il appelait « le père Abram ». Celui-ci procéda aux présentations : membres du Comité de la Comédie-Française qu'Esmond connaissait et quelques personnages de moindre importance que, selon les circonstances et les assistants, celui-ci traitait avec familiarité, humeur, protection ou dédain. Brusquement, il y eut un froid, suivi d'une dérobade d'Esmond. Abram venait de lui présenter un critique... Esmond ne put lui tendre la main. C'eût été l'excellent Robert Kemp à la voix de trompette bouchée, ou le cher Gabriel Marcel, vieux petit chat moustachu, aux airs penchés, passe encore! C'eût été le bon géant Philippe Hériat, déménageur distant, soit! On peut s'entendre avec ces gens-là... ou le brave Edmond Sée mâchonnant sa bouillie palatale, ou encore Fernand Gregh à la barbe frisotée, au crâne académique passé au miror, ou le jeune grisonnant, le véhément et léonin Lalou qui se suce le pouce dans ses moments de jubilation, René Lalou, dont l'enthousiasme vient crever à la surface comme des bulles d'Enos Fruit Salt... Avec ceux-là, les choses se fussent à peu près arrangées! Mais cette espèce de petit crevé, livide et prétentieux dont la chevelure gominée collait à la tête comme une peinture marron, cet illettré à lunettes qui s'était fabriqué une réputation à force de méchanceté et d'injustice, ce taon, cette

mouche qui, dans son journal conservateur — dont, seuls, le titre et le tirage lui donnaient un semblant d'importance — avait osé écrire qu'Esmond : « Pâle imitateur d'Alfred Savoir, était un garçon un peu foufou, dont la conversation était pleine de coups de théâtre ou d'histoires à dormir debout, et qui croyait à son talent comme d'autres croient en Dieu, par prudence... » Ce roquet qui levait la patte le long des statues de grands hommes, celui-là, il n'était pas question qu'on l'honorât d'une poignée de main. C'était déjà bien assez que l'on dût s'asseoir non loin de lui! Sa présence diminuait singulièrement l'importance du jury et réduisait d'autant le plaisir que Lauricoste s'était promis. Aussi l'auteur dramatique tourna-t-il carrément le dos au critique exécré et s'en fut discuter avec le premier venu.

Avec un grand quart d'heure de retard, le jury prit place dans sa loge. L'installation demanda quelques minutes. Esmond vit les regards de toute une salle braqués sur le petit groupe dont il faisait partie. Un « tumulte au silence pareil » accompagnait cette fusillade d'yeux. Au balcon des loges voisines, des gens se penchaient l'un vers l'autre, chuchotant des noms, se désignant du doigt celui-ci, celui-là ou cette autre... Lui-même, on le regardait un peu. Il devinait les réflexions ou, du moins, se plaisait à les imaginer, s'effaçant, faussement modeste, restant quand même le dernier debout, tel un cabot qui exige la vedette américaine; puis il s'assit, mit sa main en visière pour se soustraire à la curiosité des badauds : l'amusant, c'est qu'il était vraiment connu et qu'il posait à l'homme connu... comédie au second degré!... Auteur dramatique qui avait décidé, une fois pour toutes, vingt ans auparavant, qu'il jouerait à être un auteur dramatique! Enfin, il s'absorba dans la contemplation de la feuille qu'on lui remettait et qui portait les noms des candidats avec, en regard, la mention des scènes choisies. Le brouhaha se calma. Au coup de sonnette du président, le Silence (avec un grand S et deux ou trois « chut » plus bruyants que le bruit) s'établit. Le premier apprenti-tragédien pénétra sur le plateau. Il avait « retrouvé un ami si fidèle »... et cette heureuse rencontre l'incitait à pousser des clameurs qui amenèrent sur les lèvres d'Esmond un sourire narquois. Notre auteur se trouvait au deuxième rang, appuyé contre la cloison. Il pouvait s'y accouder, se redresser, mais non pas étendre les jambes, ni se renverser en arrière sur sa chaise. Au bout d'un moment, il faillit allumer une cigarette et trouva qu'en leur défendant de fumer, le règlement imposait aux juges une privation intolérable. Il n'entendait que le ronron emphatique du candidat : d'où Esmond était placé, on aurait dit une marionnette se démenant sur le fond nu de cet éternel petit salon rougeâtre, sous les ravissants lustres aux bobèches de cristal poussiéreux. Un autre postulant succéda à l'Oreste braillard. Esmond ne lui découvrit pas plus de relief. Le maniérisme faussement distingué remplaçait l'amphigouri. L'auteur d'*Un Été au Pôle* arrondit deux zéros devant les deux premiers noms, puis il continua de parcourir la salle du regard. Dans une loge, il reconnut

François Périer (son grain de beauté, sa mèche, son air bon enfant) qui le vit au même moment. Esmond lui adressa un petit signe de tête gentil. Un instant après, ce fut Sophie Desmarets, toujours rieuse et toujours mal peignée ; ses compagnons se tordaient en écoutant ses réflexions. Plus loin, l'interminable Jacques-Henri Duval semblait, par ses plaisanteries, soutenir le moral d'un autre groupe.

Il fallait du courage, car tous les candidats étaient aussi insuffisants que dépourvus de simplicité ; ils récitaient un morceau qu'on leur avait mâché pendant des semaines. On devinait que les moindres intonations étaient dictées ; le geste, qui venait un peu tard, pour souligner des mots déjà envolés, un professeur bien intentionné l'avait indiqué, et fait reprendre autant de fois qu'il l'avait fallu. Ces bons élèves savaient ce qu'ils devaient faire : ils le faisaient, mais ils n'avaient rien assimilé. Aucune mimique n'était « passée par eux-mêmes ». Ils n'avaient pas le jeu dans les jambes. Leurs tripes ne participaient point. Foyer nul. Ce n'était ni le rythme de la pensée racinienne, ni leur propre souffle qui commandait à « ces jeunes perroquets », comme Esmond les appelait. Éclats et points d'orgue. Ils pensaient? Non! Ils sentaient? Non! Ils comptaient! Esmond, s'énervait. Un troisième, puis un quatrième petit zéro tout rond vinrent ponctuer la tirade du dernier élève mâle. Les collègues d'Esmond Lauricoste manifestaient leur ennui par des coups d'œil au plafond. Un Polyeucte hurleur affirmait à Pauline qu'il était serein, comme un père de famille coléreux tape sur la table en braillant, pour démontrer son calme. Esmond se pencha vers le dos de Charles Dullin et murmura :

— A f... par la fenêtre! Tous! Non?

Le père Dullin dut vouloir hausser un peu plus les épaules, comme pour dire : « C'est toujours comme ça! » Cependant que, derrière Lauricoste, Gaston Baty penchait, au bout de son grand corps maigre de pasteur protestant, sa petite tête blême aux longs cheveux d'artiste, pour souffler :

— Remarquable, vous ne trouvez pas? Ce garçon est remarquable!

Esmond, écarquillant les yeux, crut que l'autre se moquait ; il se retourna pour considérer l'expression du metteur en scène : l'augure ne plaisantait point. Malgré lui, Esmond fit entendre une espèce de hennissement de mépris.

Très loin, dans une loge côté jardin, cette vieille idole vernissée, craquelée, ce monstre bardé de pendentifs, de chaînes, de broches, de cabochons, cette perruque rouge, ce cou décharné où roulaient des cordes, ces paupières boueuses, ces cils gros comme des bâtonnets charbonneux : qui était-ce? Une ancienne comédienne célèbre bien sûr, mais qui?...

. . . . . .

Le lendemain, à la même heure, le regard de notre auteur était allé repêcher, dans le même coin, l'icône bariolée quand, tout à coup, Esmond Lauricoste eut un sursaut... Sur la scène, venait de s'avancer un long chandail rose.

Tel un oiseau qui survole le marais pour surprendre un mouvement dans les roseaux, Esmond haussa le cou. D'un geste impatient, il imposa silence au petit critique... qui n'avait rien dit... Quelque chose, là-bas, au bord du plateau, accrochait le feu des projecteurs.

La fille ouvrit la bouche, une bouche aux larges babines, qui béait comme celle des masques antiques sur le trou sombre des grandes voix tragiques, et elle commença à jouer. Car elle ne disait pas, elle ne récitait pas : elle jouait. Avec une violence déréglée, mais elle jouait — furieusement — elle était dans la peau de son personnage ; peut-être plus dans la peau de son propre personnage que dans celle d'Hermione.

« Elle shakespearise Racine, songea Esmond, mais c'est du théâtre... »

La fille concassait les vers, se moquait des césures et des rimes, crachait son texte, « avalait » des hémistiches entiers, plaquant, ici et là, des accords rageurs... Elle jutait de méchanceté. Son visage sans fard avait encore pâli. Sa bouche luisait de salive et ses cheveux se collaient au bord de son front. Son corps était bandé comme un arc. Elle tordait contre sa poitrine deux mains serrées à se briser : ses phalanges, devenues toutes blanches, devaient craquer et les vertèbres de son cou se disjoindre sous l'effort : il semblait à Esmond entendre le déboîtage de ces membres disloqués par l'effort physique que requiert un match avec les personnages des cohortes fatales. Tout à l'heure, les autres candidats bougeaient, se démenaient. Elle, demeurait strictement immobile. La passion la clouait sur ces planches, à l'endroit même où elle avait lancé, d'une voix rauque, sa grande plainte du début et, à mesure que la haine l'habitait davantage, on aurait dit que ce corps de bois se changeait en corps de pierre. Un torrent de lave coulant dans une enveloppe de granit. Esmond, n'y tenant plus, s'empara des jumelles d'un voisin ou, plutôt, il claqua du doigt vers les lorgnettes et l'autre les lui passa docilement.

De minute en minute, l'auteur dramatique sentait grandir son irritation contre ses collègues, parce que le clan des partisans de la tradition s'abandonnait à ce qu'on appelle des mouvements divers. Ils étaient visiblement outrés par la façon extra-conservatoire dont — comment s'appelait-elle, au fait? Esmond l'apprit en jetant un coup d'œil sur la feuille qu'on lui avait remise : Manuelle Etchegora — dont cette Manuelle Etchegora interprétait la tragédie. Il y avait dans la loge du jury des conciliabules à voix basse, une de ces voix basses qui font plus de bruit que de franches conversations. Esmond tenta à plusieurs reprises de museler ses collègues. Peine perdue.

Il paraît que cette jeune personne a joué à ses maîtres un tour pendable : elle s'est laissée, comme les autres, gaver bien gentiment de potée-maison. En classe, au cours des exercices d'élèves, à l'examen semestriel, elle a débité sagement son petit compliment comme son professeur le voulait et, aujourd'hui, ce matin, la voilà partie en dissidence, elle fait ce qu'elle a envie de faire, comme elle sent ; elle se donne ; elle se moque de tous les

conseils, se fie à son tempérament ; l'effet qu'elle va produire fera oublier ses excès et ses maladresses ! C'est une anarchiste !

Ah ! eh bien ! l'on verra. Ce serait du joli que chacun pût céder à son... « inspiration » !!! On n'est pas ici pour ça ! L'on est ici pour prouver que l'on a appris un métier.

Esmond aurait voulu se boucher les oreilles afin de ne pas entendre de pareils « potins de boutique » et les ouvrir toutes grandes aux clameurs douloureuses et menaçantes de cette fille, là-bas, foutue comme l'as de pique, inexpérimentée, mais qui étalait, avec culot et impudeur, ce qu'elle avait dans le ventre.

Il emprisonnait l'artiste dans le cercle noir des jumelles et jouissait de contempler cette face torturée, ce déchaînement. Il détaillait les yeux fous, la petite poitrine haletante, il distinguait le luisant de la peau, les taches de transpiration qui s'étendaient lentement sous les bras, les muscles d'une cuisse battant sous la serge mince de la jupe, le ventre plat qui se contractait dans l'effort ! Que voyait-il encore ? Une crinière hirsute, de grands yeux dévoreurs, des mèches qui lui tombaient dans les yeux sans qu'elle songeât à les écarter, la pointe d'un sein qui se dessinait comme sous un maillot de bain mouillé, et une petite chose brillante accrochée sur le chandail : son seul bijou. Mais qu'était-ce donc ? Esmond finit par identifier un petit Pégase, un petit cheval ailé, en faux diamant, qui scintillait à chaque respiration...

— Vous avez beau vous démener ! Ah ! là là !... c'est une nature. Je m'y connais peut-être autant que vous en théâtre et en acteurs, non ? Eh bien ! moi, je vous dis qu'elle en a ! Et ça, au moins, vous n'y pouvez rien. Votre discipline et vos petites histoires, on s'en balance, hein ? Au fond... quoi ? Elle est ici pour montrer ce qu'elle peut faire, non ? C'est quelqu'un ! Bon ! Alors, fichez-nous la paix. Voilà !

Il y eut un grand silence scandalisé.

Le reste du concours se déroula dans un nuage. Esmond aligna des zéros devant presque tous les noms, accordant, de temps en temps, un 1 de pitié ou un 2 d'extrême indulgence...

Puis vint le tour de Manuelle Etchegora d'affronter l'épreuve de comédie... Elle avait choisi une scène de *Partage de Midi* qu'elle parut jeter au vent, hors du temps, hors de l'espace...

Esmond prononça mentalement le nom de Ludmilla Pitoeff, pour ne penser ni à Sarah Bernhardt, dont il se souvenait mal, ni à la Duse, qu'il n'avait jamais vue... Manuelle Etchegora se montrant d'ailleurs beaucoup plus médiocre que le matin, Esmond décida qu'elle était « sensationnelle » et le dit. Aucun membre du jury ne sourcilla : tous avaient pris le parti d'écouter la scène entière « sans mouffter »... A peine si l'un d'eux laissa affleurer son indignation : mouvements de tête, sursauts d'épaule, grognements entre haut et bas, brefs éclats de rire.

Pendant le déjeuner, dans une brasserie des boulevards, Esmond n'avait parlé qu'avec Dullin et avec Paul Abram, ce dernier trop diplo-

mate pour défendre, de manière catégorique, le point de vue des professeurs en face de quelqu'un qui l'attaquait aussi franchement.

Le soir venu, la délibération — comme toutes les délibérations de tous les concours du monde — donna lieu à un certain nombre d'algarades. Les membres du jury rusèrent, échangèrent des compliments barbelés, chipotant sur un accessit ou un deuxième prix, tantôt avec bonne humeur, tantôt avec malice. Pour Esmond, tout cela se situait dans un univers vague. Il était morne et trouvait ces gens mornes, et mornes leurs occupations, et morne sa propre fonction. Il attendait. Il se réservait. Il concédait tout, rajoutait tous les points qu'on voulait, cédait du terrain, se montrait plus coulant que celui des juges le plus résolu à justifier sa réputation d'indulgence.

En revanche, dès qu'il fut question de Manuelle Etchegora, le ton changea. Dullin et lui avaient été les seuls à voter pour elle. Dullin lui avait mis 12 et lui 19. Aussitôt, Esmond engagea la bataille. A fond. Il fut insolent, ironique, verbeux, méchant, doucereux, hypocrite, hargneux, gentil, blessant, drôle, flagorneur, acrimonieux, cruel. Rien n'y fit. Ses collègues restaient de glace. Manuelle Etchegora n'obtint pas une voix de plus. Esmond frémissait d'indignation devant ces bûches! Il bouillait de sentir qu'ils avaient décidé de donner une leçon à cette fille. Aucune distinction, même secondaire, ne devait lui permettre de s'imaginer que ses maîtres avaient consenti à lui reconnaître fût-ce une disposition au talent, en dehors des règles qu'ils avaient, une fois pour toutes, établies.

Esmond, gris de colère, leur jeta :

— Tout ce que vous y gagnerez (gestes des mains) ce sera un camouflet de plus! (exclamations en chapelets). Elle fera sa carrière en dehors de vous! (ses doigts menacent). Elle aura du succès malgré vous! (interjections et borborygmes). Vous n'aviez qu'à écouter déjà ce matin les applaudissements de la salle. Cela ne voulait pas finir malgré vos coups de sonnette réitérés (ricanements, gifles dans l'air.) Et vous vous serez donné, une fois de plus, le ridicule d'avoir laissé échapper une nature... comme pour Jouvet (interjections sarcastiques)... Maria Casarès (interjections sardoniques)... François Périer (interjections apitoyées)...

Ses doigts, écartés comme les branches d'une étoile de mer, virevoltent, font des loopings, amorcent des tonneaux, finissent par piquer, découragés, vers le tapis vert de la grande table ronde au moment où Lauricoste crie :

— Vous n'avez rien vu, vous ne voyez jamais rien, vous passez toujours à côté des gens importants, vous êtes des pions plus soucieux de distribuer des heures de consigne que de découvrir des valeurs! [1]

1. C'est Esmond Lauricoste qui parle. L'injustice ne lui fait pas peur. Lorsqu'on veut condamner l'enseignement du Conservatoire et ses verdicts, il est toujours facile d'énumérer ceux qui n'ont pas été primés. Il y a autant de comédiens célèbres parmi les autres. — J.J.G.

— Quelle ardeur, quelle fougue, cher ami! grimace, dans un demi-sourire ennuyé, Paul Abram.

— La chair a ses raisons... murmure un autre.

Le critique, amusé, dessine. Ses yeux vont de son papier au visage d'Esmond Lauricoste. D'un seul trait, il indique le long appendice nasal aux narines palpitantes, la lippe de dégoût ; de deux autres coups de crayon, il creuse les méplats accentués, attache les oreilles un peu faunesques ; puis, promenant en rond, le côté de la mine grasse sur le papier, il figure la brosse grise des cheveux. Deux grandes araignées posées à plat sur la table : les mains jaillies des manchettes. Pour finir, quatre arabesques : le paquet de cigarettes, la boîte d'allumettes, le rectangle de la feuille de note, le stylo à capuchon d'argent. Le critique éloigne de lui le dessin, il le considère à distance en penchant la tête, puis le repose sur la table, satisfait : « Esmond Lauricoste discutant ».

Justement, il ne discute plus. Il déclare :

— Comme vous voudrez! Je vous préviens que je ne m'associerai pas à des décisions ineptes. Je reprends ma liberté. Vous vous en apercevrez à mon article! Bonsoir!

Le lendemain après-midi, *France-Soir* publiait en deuxième page, sur trois colonnes :

POURQUOI IL FAUDRAIT
SUPPRIMER LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Deux voix à
MANUELLE ETCHEGORA
qui méritait le premier prix
et n'eut même pas un accessit.
par Esmond LAURICOSTE.

Tous les titres, surtitres, sous-titres, soulignés, encadrés, en italique, en romain, en égyptienne, étaient savamment dégradés pour éclairer ce nom : Manuelle Etchegora, qui s'étalait en capitales grasses au milieu de la page.

... Mais, dans l'intervalle, entre l'heure où parut l'article et le moment où Esmond, claquant les portes, quittait la salle des délibérations, il s'était passé quelque chose.

Esmond était sorti par l'escalier de pierre, l'avait descendu cabriolant, chantant faux, comme cela lui arrivait dans les moments d'intense contentement où il se préparait à commettre quelque remarquable sottise... puis il avait franchi la grille à travers une foule qui le considérait avec surprise. Mais, occupé de tout autre chose, l'auteur, cette fois, ne s'avisait même pas qu'on ne regardait que lui : il cherchait quelqu'un. Il tourna en rond quelques instants, se retrouva dans la rue du Conservatoire ; puis, de nouveau, dans le vestibule ; puis, encore une fois, dans la cour ; puis, derechef, sur le trottoir ; il poussa un peu jusqu'à l' « Entrée

des Artistes » et là, dans l'embrasure, parmi les candidats grouillants, il reconnut le tricot rose et la petite jupe bleue.

Alors, fusillé par deux cents paires d'yeux, il s'avance vers la fille.

Elle est appuyée à la porte et fume placidement une gauloise en dévisageant l'homme qui vient à elle. De près, on voit qu'un léger duvet brun ombre sa lèvre supérieure et ses avant-bras ; le cou est haut et souple ; quand elle tourne la tête, la ligne, qui descend de l'oreille à l'attache de l'épaule, évoque un petit câble dur qui se tordrait. Esmond est arrivé à elle. Le grand silence, dont il rêvait pour son entrée hier matin, s'est établi ici comme par enchantement. Des douzaines d'oreilles entendront ce qu'il va dire. Ce qu'il va dire lui ressemble :

— Bonjour. Vous me connaissez?

Manuelle Etchegora secoue la cendre de sa cigarette.

— Oui... (un temps). Qu'est-ce que vous voulez?

Pour une fois, c'est Esmond Lauricoste qui se trouve décontenancé.

Elle ne s'est pas montrée agressive. Elle a demandé :

« Qu'est-ce que vous voulez? » et cela paraît au suprême degré difficile à dire. Que veut-il, au juste? Tous ces garçons et ces filles qui l'observent ne le gênent pas. Il se sent capable de faire ou de dire n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où ; mais cette question sans détour, ce naturel — qui est peut-être le contraire du naturel — tout cela le démonte.

Lui qui comptait l'impressionner! Il s'imaginait qu'il aurait à se nommer et qu'à l'énoncé de son nom, elle pousserait un cri, rougirait...

Elle reconnaissait qu'elle savait qui il était, soit! Eh bien! il y avait d'autres façons de le dire que ce « Oui » tout sec, suivi de ce : « Qu'est-ce que vous voulez? » abrupt.

Il ne voulait rien. Il voulait la voir, la connaître. Elle avait du talent.

Elle se mit à rire.

Il se récria comme si elle avait protesté. Mais, à son expression, il comprit que ce n'était pas le rire de la petite jeune fille qui veut cacher son embarras et vous fabrique niaisement un numéro de fausse modestie. Non! Elle riait. Peut-être de lui? Voire d'elle-même. Sans doute de quelque chose à quoi elle pensait.

— Oui, du talent. Vous me croyez? demanda-t-il.

Elle riposta :

— Pourquoi ne vous croirais-je pas? Et puis?

— Et puis?... Et puis... quoi? Hein? Pourquoi riez-vous? C'est une conversation de fous! Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis : Et puis après? qu'est-ce que ça me donne? Ma façon de jouer correspond à l'idée que vous vous faites du talent? Même pas. Soyez donc sincère : vous trouvez que j'ai bien donné ma scène du *Partage de Midi?*

— Euh! Eh bien? Mais... c'est-à-dire... Mon Dieu... Oui !

— Oui??? Alors c'est que vous n'y connaissez rien. Tant pis pour

vous. Je l'ai donnée comme un cochon, ma scène de Claudel, comme un cochon, monsieur Lauricoste. Si vous ne le savez pas, moi je le sais!

Les camarades de Manuelle se tordirent. On sentait qu'ils pensaient : « Voilà comment elle est notre Manuelle, il va apprendre à la connaître, le Lauricoste. C'est bien ce que nous attendions d'elle! »

Esmond était un peu pâle. Il voulut entraîner la jeune fille.

— Vous venez, fit-il?

— Où?

— Eh bien! mais...

— Nous sommes très bien ici... Non! Je vais vous dire la vérité, mon cher monsieur : vous étiez décidé à trouver que j'avais du talent.

— C'qui signifie?

— Que, d'avance, vous m'accordiez votre voix. Hier matin, vous étiez assis au volant de votre voiture. Vous m'avez très exactement « reluquée » pendant une demi-heure et vous étiez sûr que mon anatomie aurait le sens dramatique!

L'hilarité des jeunes gens monta d'un cran.

Esmond balbutia.

— Laissons cela, c'est normal! Alors quelle est la conséquence de cette flatteuse appréciation, cher monsieur? Vous venez m'annoncer que je vais avoir le premier prix?

— En tout cas, mes collègues pourront témoigner que j'ai fait tout ce que je pouvais pour cela. Ça se saura. Je l'annoncerai d'ailleurs moi-même, car je les ai prévenus qu'il y aurait un article!

— Allons tant mieux!

— Vous y teniez beaucoup à ce premier prix?

Cette fois, un bruyant éclat de rire fut la seule réponse de la jeune personne. Esmond souffrait obscurément. Il avait le sentiment qu'autour d'eux, les adolescents pensaient : « Ce que ça peut être bête, les types de cet âge-là! » Il reprit :

— Vous ferez du théâtre sans le Conservatoire...

Elle arrêta sur lui ses yeux auxquels de larges cernes conféraient un charme étrange :

— Qui vous dit que j'en aie envie? Vous tenez tant que ça à me confier un rôle?

Esmond hésita, fit un geste comme pour écarter une question importune, parut peser ses mots, puis, quand même, lâcha ceux qui lui brûlaient la langue :

— Vous avez de quoi vivre?

Elle prit ses copains à témoin sans répondre, mais son silence signifiait : « Hein? Ce qu'il faut entendre, tout de même! Je ne lui fais pas dire! »

Du groupe, un nouveau rire fusa, qui faisait paraître burlesque la question ; et, brusquement, il y eut une bousculade, une volée de moi-

neaux fous. Esmond déporté, houspillé, se retrouva seul avec Manuelle. Il lui jeta un regard interrogateur.

— Les résultats, expliqua-t-elle. On va proclamer les résultats.

— Cela ne vous intéresse pas?

Elle haussa les épaules.

Et d'un pas calme, elle franchit les deux marches et se retrouva dans la rue.

— De quel côté, allez-vous?

— Chez moi, rue du Commerce.

— Où est-ce?

— Dans le quinzième, vous ne devez pas connaître.

— Je peux vous y conduire en auto.

— « Me jeter »? Merci bien. Je prends le métro.

— J'ai ma voiture.

— On le sait!... Je prends le métro.

Il chercha ce qu'il pourrait dire de bienveillant, et ne trouva qu'une réplique stupide :

— Ce doit être amusant!

— Il n'y a pas d'autre mot.

— Pourquoi êtes-vous agressive?

— Moi? Avec qui?

— Eh bien! avec moi!

— Je suis agressive avec vous? Vous avez la folie des grandeurs, mon cher. Non. Écoutez... Et tâchez de comprendre : je vous déconseille fortement de vous intéresser à moi. Il n'existe, et il ne peut exister entre nous rien de commun. Est-ce assez clair?

Ils étaient arrivés au métro Montmartre, où Esmond descendit derrière elle. Il s'arrêta au guichet pour prendre des places. Il rejoignit Manuelle dans l'escalier et lui tendit un billet. Elle n'en voulut pas. Elle avait le sien. Et ils s'entassèrent dans un wagon archi-comble où, pendant tout le trajet, il fut séparé d'elle par deux commissionnaires aux Halles qui discutaient de leurs affaires. La fille, le nez en l'air, semblait indifférente. A croire qu'elle ignorait qu'il se trouvât dans ce wagon quelqu'un qui la connût! A l'arrivée, il la rejoignit non sans peine. Il lui prit le bras. Elle fit un mouvement comme pour passer la main dans la masse de ses cheveux ébouriffés, et Esmond lâcha prise. Obstiné, il recommença à la questionner :

— Vous vivez seule?... Vous avez un amant?... Que faisiez-vous avant d'être au Conservatoire?... Que font vos parents?... D'où êtes-vous?

Elle murmura :

— Décidément, vous n'avez pas saisi?

Puis elle ajouta :

— Venez avec moi... Je vais essayer de vous faire comprendre... Une bonne fois!

Ils marchaient dans une rue affairée, sur un trottoir plein de gens qui, à chaque instant, obligeaient Esmond à descendre dans le ruisseau :

— Quelle foule, grogna-t-il.

— Par ici, c'est comme ça!

— Il n'y a pas moyen de parler...

— Pour ce que nous avons à nous dire!

Ils s'arrêtèrent devant une maison de deux étages, aux murs dégoulinants de suie, sur la façade de laquelle un bandeau sale portait ces mots : « Hôtel d'Espagne ».

Manuelle était entrée dans le couloir sombre.

De son pas décidé, elle prit l'escalier et, par-dessus l'épaule, lança à son compagnon :

— Ne mettez pas vos mains sur la rampe. Elle poisse.

Esmond s'en gardait bien, et instinctivement, il s'écartait de la muraille suintante.

Au second palier, Manuelle, s'arrêta. Dans l'ombre, Esmond devina deux portes brunâtres.

Manuelle fourgonna un instant dans une serrure. La porte donnait sur une entrée étroite et celle-ci sur une chambre minable, où un divan crasseux s'ornait de deux coussins l'un violet passé, l'autre grosseille. Aux murs, trois reproductions. La première représentait une femme vautrée sur une fourrure, copie de Henner coloriée. La seconde s'inspirait d'une gravure licencieuse du XVIIIe et devait s'intituler *le Soir des Noces, le Petit Amant* ou quelque chose d'approchant. La dernière appartenait à cette catégorie qu'on appelle la peinture de calendrier : scène rustique. L'ensemble était ignoble. Une carpette maculée et mince, comme si on l'avait passée au laminoir avant de la cirer de crasse, s'étalait devant une table de toilette prétentieuse, où le faux marbre le disputait au faux bois. La rumeur de la rue emplissait la chambre. Dans l'autre coin, le lit était resté tel que la femme l'avait laissé au moment où elle avait rejeté les draps pour se lever. Serviettes plus ou moins mouillées pendant de-ci de-là. Une liquette chiffonnée dépassait d'un tiroir entr'ouvert. Sur le rebord de la fenêtre, une tasse dans laquelle se figeait un fond de chocolat. Sur la cheminée, un gros livre voisinait avec une jarretelle.

Esmond regarda le titre du livre : *les Explorateurs célèbres*...!!!

Au milieu de la chambre, immobile et droite, Manuelle le suivait des yeux. Elle eut un geste de la main :

— Alors, ça vous plaît?

Il ne répondit ni oui, ni non.

Elle reprit :

— Vous vous sentez bien ici? Vous croyez que vous auriez raison de poursuivre? Ce genre de vie vous conviendrait? Réfléchissez bien. Il est encore temps. Je vous ai déjà prévenu! Je ne sais pas ce qui vous a pris en me voyant. Je suis une en...quiquineuse. En outre, je ne vous aime pas... ni personne, d'ailleurs! Mais si j'aimais quelqu'un, ce ne serait

pas vous. Quelques types ont déjà essayé de vivre avec moi : les choses ont toujours mal fini : voilà ce que je veux dire! Vous m'avez demandé si j'avais *un* amant. Je couche quand ça me plaît. Je donne congé dès que ça ne me plaît plus. Plusieurs des camarades que vous avez vus tout à l'heure y ont passé. Quelquefois parce que j'avais envie de leur faire plaisir. Vous, je n'ai pas envie de vous faire plaisir.

Il l'interrompit d'un air ironique :

— Vous parlez bien!

— Détrompez-vous. Ma conversation n'a rien d'intéressant. Je ne suis pas originale. Je ne suis pas « incomprise »... Enfin, vous voyez ce déballage. Eh bien! ça... c'est moi! Je suis aussi incapable d'avoir de l'ordre, que de m'attacher à quelqu'un ou à quelque chose. J'ajoute que je n'ai jamais désespéré personne. On ne moissonne pas sur mon passage des cadavres d'officiers jeunes et beaux que j'aurais poussés au suicide : l'histoire finit mal, mais pas tragiquement. J'aime l'argent, mais je m'en passe, ou plutôt, j'en ai toujours assez. Ma compagnie n'est pas flatteuse. Je ne suis ni mondaine, ni mystique. Je n'ai pas d'ambition. Vous ne me séduirez pas en m'offrant la vedette de votre prochaine pièce. Si je vous garantis que nous ne nous trouverons jamais ensemble dans un lit, c'est que je sais qu'il en sera ainsi. Pour moi, « jamais » a un sens! Il y a des garçons auxquels je ne dirais pas « jamais », car je peux penser que je changerai d'avis. Avec vous, non! Est-ce clair?

Il y eut un silence.

— Voyez si cela vaut la peine que vous continuiez à jouer les caniches à la porte du Conservatoire... où, soit dit en passant, vous avez obtenu un joli succès! Les gars qui étaient là auront désormais une opinion plutôt gratinée du « célèbre auteur dramatique » Esmond Lauricoste. Pourquoi me suivre dans le métro où vous n'avez aucune chance de faire jamais bonne figure? Si je suis garce, reconnaissez que je ne le suis pas avec vous, du moins ce soir. Je joue franc jeu. Si vous persistez, ce sera tant pis pour vous. Et si vous vous accrochez un peu trop, je ne me laisserai pas embêter. Vu?... Vous avez tout votre temps pour prendre une décision. Ne vous pressez pas!

— Une seule question...

Elle eut, pour acquiescer, un grognement modulé à la mode des films américains. Il poursuivit :

— Pourquoi pas moi, puisque...

— Puisque?

— ... Puisque tant d'autres?

— Vous connaissez la réponse. C'est celle que vous faites aux femmes dont vous n'avez pas envie et qui insistent...

— Je suis donc bien répugnant?

— Cela, c'est ce qu'elles vous disent. C'est l'argument dont elles se servent et qui, dans leur bouche, vous exaspère. Qu'est-ce que vous

faites lorsqu'elles vous demandent : « Je ne suis donc pas jolie? » Vous prenez un air d'ennui, et vous haussez les épaules...

— Soit... Vous êtes provocante à la loyale, en somme!

Elle soupira :

— De toutes façons, vous finirez par prétendre que j'ai cherché à vous exciter; autant que vous en soyez tout de suite convaincu... Avez-vous seulement envie de moi?

— Je croyais que ça vous était égal?

— Je ne vous ai pas vu plus d'une heure et demie, mais je vous connais. Vous êtes bien capable de vous être fourré ce désir-là dans la tête. Avec vous, c'est là que ça se tient. Alors je vous demande : avez-vous vraiment envie de moi?...

— Voulez-vous vous en rendre compte sur-le-champ?

— Qu'est-ce que je verrai de plus?... Ce n'est pas bien beau à regarder, vous savez, quand on n'est pas soi-même intéressé à la chose.

— Et si c'était un coup de folie... sérieux?

— Foutaise, mon cher! Avec moi, c'est comme avec une autre, vous savez. Je n'ai rien inventé. Vous non plus, du reste! Alors, croyez-moi; laissons ça là. Qu'est-ce que vous avez à vous cramponner ainsi à la première venue? Vous êtes donc bien triste, bien désorienté?

Manuelle alla s'étendre sur le lit défait et, repêchant dans les plis du drap, un paquet de gauloises, elle en sortit une, atteignit une allumette sur la table de nuit, la fit craquer sur sa semelle, alluma sa cigarette, aspira une grande bouffée, rejeta la tête en arrière sur l'oreiller et souffla longuement la fumée, puis elle parla de nouveau avec lenteur :

— Je ne comprends pas ce qui vous attire.

Elle marqua un temps. Esmond allait dire... Elle lui coupa la parole :

— Ce désordre, peut-être... Ce capharnaüm, oui... précisément : ce terrier! J'ai eu tort de vous montrer tout ça. C'est pourquoi vous restez maintenant. Votre goût de la crasse y trouve son compte. C'est le bourgeois qui se soulage!

Esmond s'était détourné, il était allé à la table de toilette, avait saisi un flacon, regardé l'étiquette, débouché la bouteille, senti :

— « Cuir de Russie ». C'est vous qui vous payez cette eau de Cologne-là?

— Vous m'ennuyez, dit-elle sans colère.

Il s'assit sur le divan aux coussins gueulards et considéra ce cou un peu maigre, où il avait envie d'enfoncer ses doigts, ces membres étirés, ce torse pas tellement différent de celui d'un jeune garçon... Qu'il eût été heureux de battre Manuelle jusqu'à ce qu'elle demandât grâce, de lui tordre les poignets, de tirer par les cheveux cette tête pour la forcer à se courber! Qu'il eût pris de plaisir à faire pleurer ces yeux battus!

Brusquement à l'entendre, il tressaillit.

— ... me soupeser du regard comme un tueur l'animal à abattre. Vous vous demandez où vous taperiez... si vous pouviez! Vous pensez à la

joie que vous éprouveriez à m'arracher la peau avec vos ongles, n'est-ce pas ? (Esmond, interdit, balbutiait). Ne répondez pas ! Vous allez mentir.

Il domina son malaise. Comment l'avait-elle deviné ?

Elle eut un petit geste : « Laissons cela ! »

— Vous appartenez à la catégorie des hommes qui veulent prendre de l'influence. Que l'on puisse ne pas se soucier de vous, cette seule pensée vous est intolérable. Vous avez l'impression de m'avoir consenti un sacrifice considérable parce que vous avez laissé votre bagnole devant le Conservatoire et que, pour me suivre jusqu'ici, vous avez retardé l'heure de votre dîner. Il y a un os : je ne le demandais pas ! Vous vous croyez le centre du monde...

— Pas du tout.

— Pour moi, vous n'êtes le centre de rien.

— Bien !

— Que voulez-vous ! Pour une fois, vous rencontrez quelqu'un d'aussi personnel que vous... Nous nous ressemblons, cher monsieur...

Esmond résolut de changer de ton :

— Nous avons placé tous deux notre éternité en nous-mêmes...

— Des phrases ! Je dirais plutôt que nous sommes, vous comme moi des monstres de sécheresse.

— Ce devrait être une occasion de rapprochement.

— C'est ce qui fait que je ne pourrai jamais ni vous aimer, ni vous supporter.

Cette fille, sa posture abandonnée, ses genoux haut croisés, ses reins appliqués au creux des draps douteux...

Le jour avait baissé. Un bébé criait. Au rez-de-chaussée, la rumeur d'un restaurant, le choc des couverts. Sous le lit, Esmond aperçut soudain une tache blanche : un vase de nuit !

Manuelle avait suivi son regard :

— Ça vous gêne ? Vous avez une belle maison. Vous êtes heureux chez vous. Restez-y. Que venez-vous faire ici ? Si je me complais dans cette bauge, c'est mon affaire ! Bonsoir !

Elle s'était assise sur le bord du lit. Sa jambe gauche sortait de la jupe, nue jusqu'à la cuisse. Il pensa : « C'est une détraquée... mais j'ai envie d'elle. »

— Je reviendrai après-demain.

Il avait failli dire demain. Il n'avait pas osé.

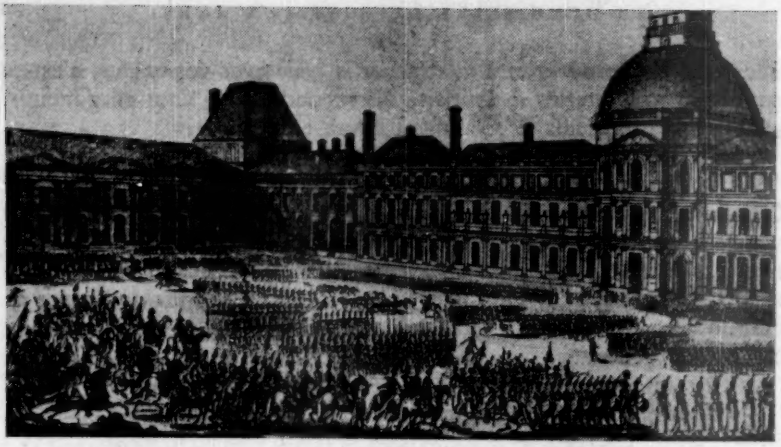
— Faites ce que vous voudrez après-demain. Mais, pour ce soir, je vous ai assez vu. Compris ?

— Au revoir, Manuelle.

Il souriait. Elle le toisa, haussa les épaules, lui adressa, de loin, un vague signe et se retourna contre le mur, lui présentant son dos, sa maigre croupe tendue sous l'étoffe bleue de la jupe.

JEAN-JACQUES GAUTIER

(A suivre.)



PARIS EN 1810

Nous présentons ici, un document des plus curieux et d'une authenticité indiscutable, un manuscrit qui, à fin de publication, nous fut communiqué par un ami au titre de nos études napoléoniennes. Deux éminentes personnalités : M. le Professeur Henri de Ziegler, de l'Université de Genève, et M. le Professeur E. Martin, directeur des Archives d'État de la République et Canton de Genève, ont bien voulu nous documenter sur la personnalité de l'auteur : *Rudolf-Samuel-Karl de Luternan.*

Né en 1769, la même année que Napoléon, il avait été avant 1789 officier au régiment d'Ernest, corps d'infanterie au service du roi de France, qui l'utilisa notamment en Corse. Membre du Conseil de Berne en 1803, il était inspecteur général de l'artillerie helvétique à l'époque de la rédaction de son journal, commencée le 31 juillet 1810, terminée le 19 octobre.

Son Gouvernement l'avait envoyé à Paris dans un double but : en *mission officielle* pour féliciter S.A.S. M. le Prince de *Neuchâtel* et de Wagram, vice-connétable, grand-veneur, etc., au titre de sa nomination de colonel-général des troupes suisses au service de la France ; *en mission secrète*, pour s'enquérir des intentions du tout-puissant Empereur sur leur pays, qui craignait d'être annexé *par décret*, comme venait de l'être la Hollande, comme l'avaient été, l'année précédente, les États pontificaux.

Les libres habitants de la libre Helvétie s'alarmant à ce sujet, ses dirigeants expédièrent à Paris un homme sachant voir et dire ce qu'il avait vu.

HENRY D'ESTRE

Le colonel de Luternan assista dans des conditions très favorables à la grande revue dont on va lire un curieux récit. (Elle eut lieu le 22 septembre.) Il avait pu prendre place à une croisée du rez-de-chaussée du château des Tuileries, toute proche de la grande porte.

Figuraient à cette prise d'armes, qualifiée officiellement de *Grande Parade*, environ quinze mille hommes de toutes armes : Garde impériale, régiment des grenadiers *hollandais*, arrivés tout récemment d'Amsterdam pour tenir garnison à Paris et peu satisfaits de cet honneur (Napoléon, qui le sait, leur en témoignera sa mauvaise humeur) et deux régiments d'infanterie dont un portugais, tous deux de *passage*, que l'Empereur à son ordinaire, inspectera de très près, profitant de l'occasion pour les haranguer et exercer sur eux son prodigieux ascendant, sorte d'envoûtement auquel nul soldat n'échappait, de quelque nationalité qu'il fût.

UNE REVUE AUX TUILERIES

En disant que toutes ces troupes, deux bataillons d'infanterie légère française et les quatre faibles bataillons portugais exceptés, appartenaient à la Garde impériale, il est à peine nécessaire de parler de la beauté des hommes et de leur tenue. Le coup d'œil me parut magnifique ; point de clinquant inutile, hors la chamarrure ordinaire des tambours-majors et des musiques de régiment.

A une heure, un roulement général de tambour que l'écho, ou plutôt l'encaissement du château, rendait semblable à celui du tonnerre, annonça l'Empereur. Son cheval blanc l'attendait sous l'escalier du château.

Il saute dessus assez pesamment et part au petit galop, suivi du prince de Neuchâtel, du maréchal Bessières, du duc de Feltre [1] et d'une dizaine de généraux.

Après s'être arrêté un petit quart d'heure à l'aile droite des grenadiers portugais, où il fit des questions que je ne pus comprendre, il parcourut rapidement toutes les lignes et revint ensuite mettre pied à terre là où il était monté à cheval. Toute sa suite en fit autant, à l'exception du général Mouton, destiné à répéter les mots de commandement de l'Empereur aux exercices et manœuvres qui allaient commencer [2].

Ici, je dois faire mention d'une chose *peu* royale, *peu* impériale, qui se passa sous nos yeux, *même sous les yeux des dames*, qui remplissaient les appartements du maréchal Duroc. Bonaparte avait pris un besoin [3] et, sans se gêner, il vint (en quittant son cheval) le satisfaire au coin de la porte d'entrée. Je n'en dis pas davantage. Après ce galant épisode je vis que S.M. dirigeait ses pas nonchalamment vers nous, le long du mur du château, se grattant le nombril et prenant du tabac, etc..., etc. J'étais loin de penser, en le voyant approcher ainsi et s'asseoir sur une borne sous ma fenêtre, qu'il y fixerait sa station et que, pendant trois heures de suite, il n'en bougerait pas. Néanmoins, c'est ce qui arriva : le destin, favorable à mes yeux, l'avait tout de bon arrêté à quatre pas (quatorze pieds mesurés) de ma fenêtre et me procurait ainsi la plus étrange occasion d'observer à mon aise cet homme extraordinaire, dont aucun geste, aucune parole, aucun mouvement de physionomie, pendant trois heures d'une activité très soutenue, ne pouvaient m'échapper.

En pareil cas, les moindres circonstances prennent de l'intérêt ; voici donc la disposition du groupe tel qu'il vint se former sous mes yeux.

1. Clarke, alors ministre de la Guerre.

2. Mouton, comte de Lobau, plus tard maréchal de France, alors aide de camp de l'Empereur ; son aspect imposant et sa voix, aussi claire que retentissante, le désignaient pour cet office.

3. Napoléon, atteint de rétention (affection dont il souffrit notamment lors de la bataille de la Moskowa et durant celle de Waterloo), avait de fréquents besoins d'uriner.

La borne impériale était obliquement à ma gauche, à huit pieds du mur ; la croisée où je me trouvais était élevée à peu près de sept pieds au-dessus du sol, ce qui me faisait plonger par-dessus la suite de l'Empereur rangée sous moi, le long du mur du château, et me donnait l'avantage de voir Bonaparte isolé et à découvert de la tête aux pieds. Je me trouvais si près des généraux composant sa suite que, de la main, j'aurais pu enlever le chapeau du prince d'Eckmuhl[1] et du duc de Reggio[2] qui étaient devant moi. Le prince de Neuchâtel était à la gauche de l'Empereur, un peu en arrière. Le grand nombre de troupes entassées sur neuf lignes, dans la cour du château, semblait devoir rendre toute manœuvre impossible. Mais l'empereur n'en éprouva pas le moindre embarras et montra, dans cette occasion, une connaissance parfaite des détails de l'école de bataillon. Donnant à mi-voix les commandements nécessaires, que répétait à haute voix le général Mouton, il amena successivement les neuf lignes d'infanterie vis-à-vis de lui, au bord de la grille. Là, il faisait exécuter quelques feux de bataillon, puis marcher la baïonnette en avant, au pas de charge, jusqu'à dix pas de lui et renouveler les feux.

Rien de plus facile à ce moment à un traître... C'était à faire venir l'eau à la bouche et je me rappelai alors les balles qu'en pareille occasion, j'avais entendues siffler autour de sa tête à Milan[3].

La première ligne, composée d'un régiment d'infanterie légère, ne brilla pas dans ses manœuvres, mais ses feux allaient bien. Au bout d'un quart d'heure il fut expédié. Les quatre bataillons de Portugais, qui vinrent après, furent mis à de fortes épreuves. Il n'y a sortes de manœuvres à tiroir que l'Empereur ne leur fît exécuter. Ils s'en acquittèrent très bien, et quoique leur général, homme d'un certain âge et d'une tournure assez commune, reçût les commandements en français et qu'il fût obligé de les rendre dans son idiome, il n'y eut pas de malentendus, pas un instant de confusion. Après avoir travaillé cette troupe pendant une demi-heure, l'Empereur quitta sa place, se rendit devant son front, appela tous les officiers et sous-officiers et, après les avoir formés en carré ouvert devant lui, il les harangua de la manière suivante :

« Soldats portugais, je suis content de vous. Votre conduite, votre discipline vous ont distingués en Allemagne. Je vais vous donner une preuve de ma confiance. Les Anglais vous calomnient. Ils osent dire que vous avez tous péri de misère. Vos baïonnettes sauront donner un démenti à ces perfides insulaires. Officiers, sous-officiers, me répondez-vous de vos soldats ? »

Un hourra général fut la réponse à ce discours prononcé d'un ton très

1. Davout, alors commandant en chef l'armée d'Allemagne à Hambourg mais appelé à un long séjour à Paris pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise.

2. Maréchal *Oudinot*, commandant alors le corps d'observation de Hollande ; il se trouvait à Paris pour la même raison que Davout.

3. Au cours d'une grande parade, en mai 1805, alors que Napoléon était allé à Milan pour s'y faire couronner roi d'Italie.

énergique et qui avait été interprété par le général portugais, à qui l'Empereur adressa ensuite directement des choses obligeantes qui parurent lui faire plaisir [1].

Je n'osais pas espérer que l'Empereur, après cela, revînt au poste modeste qu'il avait quitté avec toute sa suite. Mais, comme si un contrepoids l'eût lié à mes pieds, j'eus le plaisir de le voir s'en rapprocher de nouveau. Après avoir renvoyé les Portugais sur la droite, au fond de la cour, l'Empereur, de retour à sa borne, fit avancer les grenadiers de la garde hollandaise.

Cette troupe magnifique répondit à tout ce que l'on pouvait attendre d'elle. Mais Bonaparte ne tarda pas à montrer clairement qu'il lui était défavorable. Il ordonna des manœuvres difficiles pour un terrain aussi resserré. On voyait qu'il cherchait à les égarer, mais il n'y réussit pas. Enfin, voyant que ce régiment se tirait toujours d'affaire, il eut recours à la plus flagrante injustice pour les faire broncher ; il commanda une nouvelle manœuvre pendant que la précédente s'exécutait.

Au premier indice d'hésitation qu'il aperçut chez le colonel [2], qui n'avait pu comprendre le commandement à cause du bruit et de la distance, il l'apostropha d'un ton aussi grossier que peu généreux : « Eh bien ! f...tre, dit-il, que fait ce colonel ? Je crois qu'il délibère. »

Cette apostrophe n'échappa pas à ceux qui purent l'entendre et je peux juger de la sensation générale par celle qu'elle produisit à notre croisée. Heureusement que le colonel hollandais se trouvait alors hors de portée et qu'il ne l'entendit pas.

Les *gardes nationaux* de la Garde, troupe formée depuis un an, parurent à leur avantage, même après les Hollandais. Ils donnèrent néanmoins, aussi, un moment d'humeur à leur maître. C'était dans les feux. L'un des chefs de bataillon commanda le feu en courant à son poste, devant le front : « Qu'est-ce que ce chef de bataillon qui reste devant le front ? Aux arrêts. »

« Eh bien ! f...tre, ce tambour-major, ne sait pas son devoir, le coup de baguette donc après le roulement. »

Il l'avait, en effet, oublié.

Les grenadiers et les chasseurs de la Vieille Garde, qui suivirent la Garde nationale, parurent posséder la bienveillance du Maître, car il les traita bien mieux que les autres, quoique, assurément, les Hollandais eussent bien mérité les mêmes égards.

Les bataillons, après chaque manœuvre finie, étaient renvoyés et formés en colonne serrée, à droite et à gauche, au fond de la cour. Ils défi-

1. Si l'on considère qu'à cette époque le Portugal était en pleine guerre avec la France, ces hourras permettent de nous faire une idée de la véritable *fascination* que la personne de Napoléon exerçait sur les soldats de ses armées, fussent-ils étrangers et hostiles.

2. Colonel *Tindal*. Il avait rang de général de brigade.

lèrent ensuite tous ensemble au pas accéléré, à l'exception des bataillons de la Vieille Garde, auxquels le monarque semblait se complaire davantage et qu'il fit défiler au pas ordinaire. On ne voit pas de troupe de plus noble ni plus guerrière apparence ; on n'entend pas musique plus brillante que celle de ces régiments.

A mesure que l'infanterie quittait la cour par la porte près la galerie du Louvre, la cavalerie y entrait en passant sous l'Arc de Triomphe. Elle ne manœuvra point, à l'exception des chasseurs hollandais et portugais. Ceux-ci n'eurent pas le bonheur de paraître à leur avantage et l'Empereur, qui les jugea sur leurs premiers mouvements, les renvoya par un geste assez méprisant.

Les Hollandais [1] étaient bien et défilèrent en très bon ordre, après quelques conversions par escadron.

Toute la cavalerie de la Vieille Garde, successivement introduite, se formait par escadron au débouché de l'Arc de Triomphe. Les régiments se mettaient en bataille devant l'Empereur et défilaient immédiatement après, au pas et par escadron.

Ces trente-quatre escadrons, seize pièces d'artillerie à quatre et six chevaux, prirent du temps et quoique l'Empereur parût impatient d'en voir la clôture (car il avait plusieurs fois regardé à sa montre), il ne souffrit pas que les chevaux prissent le trot.

Malgré cette précaution très sage sur le pavé, il arriva un accident. Deux dragons furent abattus ensemble sous leurs chevaux. L'un d'eux, très maltraité, fut ramené au palais et deux généraux se détachèrent par ordre du Maître, pour le voir. Il était alors quatre heures. La parade était finie. L'Empereur rentra au château et chacun, comme il put, regagna son logis où à mon retour, je notai toutes les circonstances du rare spectacle qu'y avait tenu l'Empereur, pendant trois heures d'horloge, cloué sous mes yeux, occasion rare pour observer cet homme extraordinaire et terrible.

Il portait aujourd'hui, comme presque toujours, l'uniforme de sa Garde, deux petites épaulettes de colonel assez mesquines et la petite croix étaient ses seules marques de distinction. Un petit chapeau noir sans autre accessoire qu'une cocarde de la grandeur d'un écu, une épée fort simple, veste et culotte blanches, bottes fortes, tel était son habillement.

Un maintien aisé mais sans noblesse, des manières libres et un oubli marqué de toute bienséance caractérisaient Bonaparte [2] aujourd'hui. Je ne sais s'il prenait à tâche de paraître dur et grossier, parce qu'il commandait à ses soldats et s'il empruntait ainsi à dessein les grâces et l'énergique langage du noble métier. A moitié assis sur sa borne, où négligemment appuyé sur le coude gauche, il avait tantôt la main droite dans ses culottes,

1. Lanciers hollandais, formant brigade avec les lanciers *rouges*, eux français.
2. L'emploi de ce qualificatif affirme le peu d'affection que l'officier suisse, venu à Paris pour défendre les intérêts les plus sacrés de sa patrie menacée d'annexion, avait pour *Napoléon*.

tantôt les bras et les jambes croisés. A tout moment il prenait du tabac, portant sa prise vivement et d'un seul coup de la main droite. Sa tabatière est dans la poche gauche de l'habit et je lui en vis vider une et demie pendant la parade. Lorsqu'il eut vidé la première, il continua à l'ouvrir, à en flairer le parfum et à en considérer le médaillon, jusqu'à ce qu'on lui en eût apporté une deuxième. Ce meuble, très nécessaire à ce qu'il paraît, est un carré long à angles rompus, noir, doublé en or, dont le couvercle, qui est à charnière, est revêtu intérieurement de trois médaillons concaves, avec les portraits en or de César, d'Auguste et d'Alexandre. On n'y voyait pas de diamants.

La physionomie de l'Empereur variait selon l'impression du moment. Je l'ai vue dans les deux extrêmes. Elle annonçait aujourd'hui beaucoup de sévérité et de mépris [1]. Son impatience éclate quelquefois d'une manière peu digne de lui. En voici quelques traits.

A l'une des charges à la baïonnette qu'il fit exécuter à sa Garde, mécontent des tambours, qui, *selon lui* ne battaient pas la charge avec assez de vigueur, il s'emporta contre eux en criant : « Allons donc, tambours, plus vite : *rrum, rrum, rrum !* » et il acccompagnait cela, comme un polisson de huit ans, et des mains et de la voix.

L'infanterie légère ne défilait pas avec assez de rapidité. Il s'en fâcha et, précipitant le mouvement d'un signe de main, il cria : « Allons donc, f...tre ! »

Plusieurs fois, lorsqu'on ne remédiait pas très promptement à quelque chose qui n'allait pas à son gré, je l'ai vu jeter un regard dur et sévère sur ses maréchaux [2] placés derrière lui, et d'un ton impatient et grossier, accompagné d'un geste de main très expressif, leur dire sans désignation de personne : « Allons donc, allez ! » Aussitôt deux pour un se détachaient et couraient.

Si pendant la durée de cette très active parade, il donna des preuves multipliées d'injustice, de sévérité, d'impatience, il sut y mêler, par moments, l'expression de sentiments opposés. Il fit, par exemple, toujours un accueil gracieux aux soldats qui venaient lui présenter des placets [3]. Un seul fut rabroué, parce qu'il était sorti mal à propos de son rang. Même dans les moments qui semblaient devoir faire éclater son humeur, je le vis, à ma très grande surprise, se tourner du côté de ses généraux et leur adresser, d'un air souriant, la parole, faisant semblant de ne pas s'apercevoir d'un peu de désordre. Le bruit des tambours m'em-

1. On attribuait sa mauvaise humeur aux nouvelles d'Espagne, qui n'étaient rien moins que favorables (note de Luternan).

2. En l'espèce, Bessières et Duroc, qui ne quittaient pas Napoléon ; en outre, Davout et Oudinot de passage à Paris.

3. Ces placets, formulés par des militaires de tous grades, soit en leur faveur, soit en faveur de parents, étaient d'autant mieux accueillis que le pétitionnaire était d'un rang plus infime. Elles recevaient satisfaction au mieux et dans le moindre délai, l'un des principes de Napoléon étant de régler chaque chose au plus tôt. (Note du commentateur).

pêcha de comprendre ses paroles, mais un sourire sardonique et moqueur était sur ses lèvres...

Ce désordre, si tant il est vrai qu'on puisse l'appeler ainsi, n'était autre chose qu'une complication apparente, formée au gré de l'Empereur, qui aimait sans doute, fortifier, en l'exerçant, sa très grande habitude à confondre et à dérouler ses masses entassées les unes sur les autres.

Tel est le souvenir que je conserve d'une journée qui fut pour moi du plus grand intérêt.

Panorama de Wagram. — Comme je suis logé à l'hôtel Mirabeau, rue Napoléon [1], très près du *Panorama de Wagram*, Fischamm [2] nous y conduit May et moi.

On nous dit que cette invention vient d'Angleterre. M. Prévost, Anglais d'origine, est l'auteur de celle-ci. Nous entrons (pour 40 sols) dans l'enceinte circulaire, murée par un escalier sombre et tournant, qui descend sous le sol et remonte bientôt. La faible lueur d'une lampe guide nos pas. Au bout d'une vingtaine de marches, on se trouve, ou plutôt, on croit arriver au sommet d'un belvédère et l'on se croit, comme par enchantement, transporté au milieu de la plaine du Marchfeld.

Un beau soleil d'été éclaire la scène terrible, qui se développe ici tout autour du spectateur étonné. Placé derrière le centre de l'armée française, l'on voit devant et sous soi, à cinquante pas de distance, l'Empereur à la tête de son état-major donnant des ordres au général de Wrede. Le moment choisi est celui qui précéda immédiatement la victoire. On devine aux fumées, on croit entendre les progrès du maréchal Davout, qui a tourné la gauche des Autrichiens derrière la colline de Margrafen Neusiedel.

L'on voit arriver au galop l'artillerie de la Garde, et cette formidable batterie jouer à mesure qu'elle se forme. Quarante et quelques pièces sont déjà dans le feu. Tous les villages (celui de Rauschdorf) où sont les ambulances, excepté, brûlent ou commencent à brûler [3].

Ce spectacle vraiment magique inspire d'autant plus d'intérêt, qu'il surpasse de beaucoup ce que, par ouï-dire, l'on pourrait en attendre. L'on se croit sur les lieux et l'illusion serait complète, si par quelques arrangements faciles, on cherchait à y réunir le bruit confus du canon, de la mousqueterie et les cris plaintifs de tant de blessés que l'on voit étendus ou passer devant soi.

Les détails de cet immense tableau paraissent tous en grandeur naturelle. Tel est l'effet merveilleux de la perspective. Les tourbillons de flamme et de fumée des villages en plein incendie, le mouvement des corps de troupes et des soldats épars, les scènes pitoyables d'un champ de

1. Aujourd'hui rue de la Paix.
2. Employé de Luternan.
3. Ceux de nos lecteurs qui ont vu, à *Waterloo*, le panorama de la mémorable bataille du 18 juin 1815, se feront une idée de celui de Wagram.

bataille durant quarante-huit heures, les blessés enflammés par les obus, qui brûlent autour des cadavres et des agonisants, le spectacle des troupes engagées, où l'on croit voir du mouvement et apercevoir des brèches nouvelles chaque fois qu'on y reporte les yeux, leur désordre bien ordonné, les bouffées roulantes des fumées des canons dont on croit voir le recul, la teinte argentine et légère des fumées des feux d'infanterie, la poussière roussâtre dont tous les corps en mouvement sont environnés, tout, même les boulets qui sillonnent ce champ de carnage, et dont on croit entendre le sifflement et suivre des yeux les rapides ricochets, tout, dis-je, donne à ce tableau un caractère de vérité incroyable, dont l'illusion, bien loin de s'affaiblir en le détaillant, croît et se fortifie, au contraire, à mesure que l'on s'en occupe davantage. Ajoutez à cela une perspective admirable et qui s'étend du côté de la Hongrie à plus de vingt-cinq lieues, une fidélité scrupuleuse, dit-on, dans le dessin du paysage, un coloris naturel, un ciel d'une transparence admirable, une teinte vaporeuse qui règne et plane sur le champ de bataille sans l'obscurcir, un dessin très correct des figures, et l'on aura encore une idée bien faible de ce spectacle.

Promenade sur les Boulevards. — Mes occupations ont traîné aujourd'hui jusqu'à quatre heures. Mon compagnon, en revanche, a couru la ville dès le matin. Nous nous retrouvons à quatre heures et demie pour dîner à *Frascati*, très joli jardin sur les boulevards, fort à la mode il y a peu d'années et totalement délaissé depuis quelque temps. Nous n'y trouvons *qu'un groupe d'Anglais*, prisonniers sur parole, qui viennent sans doute ici en faveur de la solitude qu'il sont sûrs d'y trouver. Nous dînons bien et courons ensuite les boulevards, promenade toujours nouvelle et charmante, dont les détails variés ne cessent de nous intéresser. On y reviendrait cent fois, on y verrait toujours des objets nouveaux. Ce n'est qu'aujourd'hui, par exemple, que nous remarquons ces magasins d'oiseaux vivants, où depuis le serin jusqu'au cygne, la gent emplumée compte de nombreux représentants. Des faisans, des pigeons rares, et de fort belles oies d'Amérique font ménage ensemble, c'est ici que nous voyons et examinons avec complaisance les premières perdrix françaises : elles nous donnent l'avant-goût de celles que nous espérons voir bientôt en rase campagne.

Tivoli. — A huit heures, nous quittons les boulevards pour nous rendre au jardin de Tivoli (rue Saint-Lazare), où pour 6 francs une fête charmante nous attendait.

Les premiers pas que l'on fait préparent l'imagination à un « spectacle féérie ». Il fait obscur. On entend, sans la voir, une assez bonne musique. L'entrée est décorée de fleurs et de beaux orangers. Les ombres de la nuit, une faible lumière, rendent cette entrée mystérieuse : on devine à peine les objets, néanmoins, le parfum des fleurs vous indique un jardin.

Peu à peu, le théâtre s'agrandit, on a quitté la faible lumière, et on se trouve au milieu d'une société assez choisie et nombreuse, qui se pro-

mène de tous côtés dans les allées du vaste jardin, illuminé avec goût de lampions de couleurs variées. Des guirlandes de feux tiennent les arbres, décorent la verdure et la rendent brillante. Sous ces feuillages étoilés, il règne juste assez de clarté pour reconnaître son monde. Mon ami, quoique myope, voit enfin ce que depuis longtemps, disait-il, il avait cherché vainement : des jolies femmes. Mais à son grand déplaisir, il s'aperçoit aussi, en même temps, que les hommes sont grands, qu'ils sont beaux et il n'aime pas laisser croître dans son esprit ces Parisiens, dont il avait eu jusqu'ici une si petite opinion.

Nous circulons au milieu des préparatifs de tous genres, passant d'un spectacle, d'un bosquet à un autre. Nous nous arrêtons avec la foule devant le célèbre *Olivier*, escamoteur fameux, dont les tours surprenants, ainsi que ceux de ses automates, nous intriguèrent beaucoup. Nous poussons plus loin : ici, c'est un *bal*, là un *grimacier*. Dans le lointain, on entend un concert. Nous approchons, mais avant que d'y arriver, nous rencontrons mille détails nouveaux : *une grande optique*, *un grand microscope*, etc., etc.

Des couples heureux, mais fugitifs, traversent çà et là. On croit les suivre, mais bientôt les lumières plus rares et leur faible clarté en font perdre la trace ; on se trouve dans les bosquets mystérieux de Cythère et l'œil indiscret n'y doit pas pénétrer.

Nous revenons donc sur nos pas, et voyons un rassemblement très nombreux qui s'est formé autour d'un tréteau. Ce sont des danseurs de corde, dont on admire l'agilité successivement éclipsée par ceux qui les suivent.

Mademoiselle Pachy et un très joli danseur paraissent et viennent surprendre par leur adresse, leur aplomb, et leurs grâces. Jamais je n'avais encore vu dans ce genre quelque chose qui en approche. Le saut périlleux est exécuté *sur la corde*, en avant et en arrière, *sur un seul pied*. Je n'y conçois rien.

Pendant qu'on les admire, un coup de canon se fait entendre. *Un ballon de feu* se lève dans les airs avec rapidité ; il plane sur Paris : chacun le suit des yeux et fait ses conjectures sur ce qu'il va devenir. Mais avant qu'on l'ait perdu de vue, la détonation d'un artifice qui éclate près de là a détourné subitement l'attention. On se trouve tout à coup au milieu des étoiles romaines qui s'élèvent de tous côtés. Les feux augmentent, le spectacle s'agrandit : on voit la Pachy, deux étendards à la main, mesurer des yeux une corde, qui, partant de terre, s'élève et conduit au sommet d'un temple de plus de cinquante pieds de hauteur. Elle s'élance sur le rapide sentier ; à l'instant, les feux redoublent ; de tous côtés, ils jaillissent sur elle ; on la croit dans le danger le plus imminent. La courageuse Pachy monte avec intrépidité : ses étendards saluent la foule, la foule lui répond par des fanfares et des cris redoublés. La musique, les trompettes, mille coups de feux qui partent et brûlent autour d'elle rendent cette scène charmante et d'un véritable intérêt.

Au milieu des fracas de cette brillante ascension, la Pachy est arrivée au sommet de son temple. Au même instant, l'édifice, embrasé par sa

main, présente à l'œil étonné une vaste et superbe illumination. Ce moment, je ne l'oublierai jamais, est du plus grand effet. La Pachy suspendue dans les airs, au milieu des feux pétillants qui semblent devoir la dévorer, les traverse avec calme et redescend en triomphe. Ce moment fait trembler pour elle le spectateur nouveau et non prévenu. Elle arrive enfin à travers les flammes, et pendant que l'air retentit des cris de joie mille fois répétés, et au moment où l'on croit le spectacle fini, une détonation effroyable fait tourner les têtes du côté opposé. C'est un volcan qui s'est ouvert tout à coup au sommet d'une colline, et qui vomit des feux de toutes couleurs. Cette transition subite et d'un à-propos admirable produit le plus grand effet : tout à l'heure, c'étaient des feux brillants et d'une blancheur éblouissante ; ici, c'est au contraire la sombre et menaçante rougeur d'une lave brûlante. On la voit se former au milieu des éclats souterrains, pendant près d'un quart d'heure, et détruire enfin dans ses torrents le simulacre d'Herculanum.

Voilà, en abrégé, ce que nous venons de voir dans ces lieux enchanteurs. Le silence qui a succédé à ce beau tintamarre nous permet de sentir que nous avons faim et soif. Nous passons un quart d'heure au café et cherchons enfin la sortie du jardin.

Mais avant que d'arriver à l'issue, deux voix d'homme délicieuses, qui partent d'un kiosque de verdure, arrêtent nos pas. Leur chant mélodieux semble être l'adieu de l'entrepreneur de la fête. Nous l'écoutons un bon moment, et quittons enfin ces lieux, bien satisfaits de tout ce que nous venons d'y voir.

Nous conserverons longtemps, May et moi, le souvenir de cette fête agréable, dont les détails, les variations multipliées, et surtout l'à-propos de transition et des grands coups de théâtre, ne laissaient rien, absolument rien à désirer. Et tout ça pour 6 francs.

Spectacle de M. Pierre. — Un bon dîner chez M. d'Hauteville, auquel je ne peux pas faire honneur comme je l'aurais voulu, me fait aller au faubourg du Roule, à cinq heures et je termine cette journée au *spectacle de M. Pierre*, qu'on nous avait conseillé d'aller voir une fois.

Ce divertissement nouveau et singulier, du genre des ombres chinoises, représente, dans des tableaux mouvants coloriés, des scènes vivantes, des ports de mer, des villes, des orages, etc., etc. Vous voyez des eaux couvertes de bateaux, de vaisseaux, qui vont à rames et à pleines voiles. Des chasses à courre et au tir — celle du canard, entre autre, est admirable. Des ponts, des chaussées sont animés de voyageurs à pied et en carrosse, de chariots d'artillerie, de troupes de toutes armes. Tout cela va et vient dans tous les sens et sans confusion. Même le bruit du roulage est imité à s'y méprendre. Le tableau du coucher du soleil est frappant. Dans l'orage, on voit les nuages changer peu à peu de nuances et de formes, les éclairs, le tonnerre sont imités au mieux. La foudre éclate sur un vaisseau battu par la tempête et y met le feu. Des matelots se sauvent à la nage, gravissent

un écueil ; une chaloupe vient les secourir, etc., etc. Tout cela qui, au récit, ne paraît être qu'un jeu d'enfant, mérite d'être vu et l'on ne quitte pas M. Pierre sans applaudir à son spectacle et à la modestie avec laquelle il le produit. Mais je n'y retournerai plus : car, outre que cela n'est bon que pour une fois, j'en eus les yeux abîmés.

Les Tuileries. — Nous profitons aujourd'hui d'un moment favorable pour voir les appartements du château des Tuileries.

J'avais déjà vu plusieurs pièces du palais avant la revue ; mais le grand mouvement de ce jour-là avait entièrement absorbé mon attention et l'avait détournée des objets purement et simplement matériels.

Au 10 août 1792 le sang coulait dans tous ces appartements. Aujourd'hui, ils étonnent par leur richesse et leur magnificence. Nous parcourons successivement ceux de l'Empereur, de l'Impératrice, les salles du lit, du trône, des spectacles, la galerie de Diane, etc., etc.

Tout ce que les arts réunis produisent de plus somptueux et de plus galant se voit au pied de la Souveraine dans ses appartements. Dans la salle du lit est la superbe toilette dont Paris lui a fait hommage : rien n'égale le goût et la beauté de cet ouvrage-là. Elle consiste en une *psyché* d'une élégance parfaite, *une table à toilette* avec un miroir tournant, *deux vases ou bassins sur des trépieds*, un *cabriolet* et différents accessoires tels que vases, cassolettes, aiguières, etc., etc. en or et vermeil. 2 224 marcs d'argent sont affectés à cette bagatelle, pour laquelle Thomyre a fourni un mémoire de 574 000 francs.

Le lit, en velours cramoisi, frangé et brodé en or, les meubles de tous les appartements où l'or, le velours, les Gobelins, les porcelaines les plus précieuses sont étalés, forment un assemblage de richesse fatigant pour les yeux et difficile à décrire. Il règne néanmoins un caractère différent dans les appartements de l'Empereur que dans ceux de l'Impératrice. Dans les premiers, les emblèmes sont guerriers ; dans le dernier, en revanche, tout y respire le bon goût et la magnificence.

La grande galerie dite de Diane est ornée des plus riches Gobelins. On y voit aussi de grands tableaux militaires, dont les campagnes de Bonaparte ont fourni les sujets. Un des plus frappants, par son effet, est le *Bivouac d'Austerlitz*, peint par Le Jeune. [1]

Dans la *Salle des maréchaux*, je considère à mon aise, les bustes, les portraits en pied des maréchaux d'Empire morts et vivants. Autant que je peux en juger, ils sont très ressemblants.

La tournée que nous venons de faire en deux heures suffit à peine pour bien visiter l'intérieur d'un palais qui a quatre cent vingt pas de long sur quarante de large.

La Savonnerie Passy — A deux heures, nous allons à *la Manufacture de la Savonnerie* [2], où se font les tapis en laine pour l'Empereur. Cette

1. Le baron Lejeune (1775-1848) fut à la fois général et peintre de batailles.
2. Cette manufacture de tapis était installée à Chaillot, où elle demeura jusqu'en 1828. A cette époque, elle fut réunie à l'établissement des Gobelins.

manufacture travaille à l'instar des Gobelins, avec la seule différence que l'ouvrage n'est pas à l'envers et que le modèle n'est pas derrière l'ouvrier, mais droit au-dessus de lui. Tous ces tapis sont veloutés : celui auquel on travaille depuis deux ans et demi est magnifique, tant par la grandeur du dessin que par l'exécution et la vivacité des couleurs. Il coûtera 50 000 francs. Que d'argent pour une natte!

A peu de distance de l'emplacement de cette manufacture est la *grande pompe à feu* qui fournit de l'eau au quartier de Chaillot.

La vapeur d'eau fait jouer un immense piston, qui, à chaque coup, aspire douze cents bouteilles d'eau de Seine. Cette eau est élevée et conduite jusque sur une hauteur qui la met de niveau avec le quartier qu'elle doit abreuver, où elle se distribue par plusieurs canaux. Le tube dans lequel le piston joue est un immense cylindre de fer, qui pèse quatre cents quintaux. Il y en a deux afin de prévenir toute suspension en cas d'accident.

On se sert de houille pour chauffer l'eau. La force de la vapeur est incroyable : renfermée hermétiquement dans un grand vase, elle fait monter et descendre un piston, dont l'action prodigieuse augmente en raison de la grandeur de la machine. Il y en a vingt-neuf de pareilles à Paris, mais celle-ci est la plus considérable de toutes. Au surplus, ce procédé, dû aux Anglais, n'est point encore généralisé ici. Le puits de Bicêtre, les bains de la Seine marchent encore à bras d'hommes, ou par le moyen de chevaux, ce qui est plus lent et plus coûteux.

Après avoir vu la puissante machine qui donne à Paris des eaux sales et dégoûtantes, nous allons directement à l'établissement formé depuis peu, auprès de Notre-Dame, pour *la dépurer et la clarifier*.

Traversant d'abord une quantité d'entonnoirs horizontalement couchés et dans lesquels sont des éponges, cette eau trouble et jaunâtre passe ensuite par des ouvertures nombreuses, bouchées aussi avec des éponges, et coule dans de grandes caisses où il y a cinq couches de grès et de sable de grosseur et finesse différentes. Entre la deuxième et troisième couche, il y en a une de poudre de charbon. C'est en sortant de ces caisses que l'eau distillée, parfaitement pure et claire comme de l'eau de roche, coule dans de grands réservoirs, d'où soixante chevaux, entretenus par les entrepreneurs la distribuent aux abonnés. La voye coute 2 sols 1/2 à ceux qui ne sont pas abonnés, et seulement 2 à ceux qui le sont. Il ne manque que la fraîcheur à cette eau, mais on peut lui donner cette qualité à très peu de frais, vu la grande abondance de glace que l'on trouve en toute saison à Paris.

Le Passage du Saint-Bernard. — Le soir, nous allons aux *Jeux Gymniques*, boulevard Saint-Martin, spectacle subalterne qu'il est bon de voir une fois. Ce sont des pantomimes, des vaudevilles, etc. Dans l'une des pièces qu'on donne ce soir, *la Petite Guerre*, on est frappé de l'étonnante vitesse des métamorphoses de Seymour, cela semblait tenir du prodige. *Le Passage du Saint-Bernard*, par l'armée de réserve, présentait de jolies

décorations. Le déblaiement des neiges, les rondes des chiens et l'aspect du couvent étaient bien. Mais ce qui devait le plus surprendre, dans cette pièce, était la ressemblance frappante de l'acteur, qui jouait le rôle du premier Consul, avec Bonaparte lui-même : taille, grosseur, maintien, coupe de physionomie, attitudes, manières, en un mot *tout* y était au plus naturel.

L'Empereur, en ayant entendu parler, voulut un jour en juger par lui-même. Il se rendit au spectacle (sa loge conserve encore pour souvenir la décoration très simple qu'on y fit) et il en fut si satisfait qu'il envoya, le lendemain, 600 francs à l'acteur pour, dit-il, « se laver les mains qu'il avait assez sales. »

Le Cosmorama. — Ce soir nous allons au Palais-Royal, voir d'abord *le Cosmorama*, qui, sous ce nom boursouflé, ne présente au spectateur intrigué qu'une grande optique, où, pour 30 sols, nous faisons une petite promenade dans les ruines de Palmyre, dans la basilique de Saint-Pierre à Rome et dans quelques autres monuments grecs et romains.

Ce voyage dura dix minutes et nous quittâmes bientôt ces ruines fantastiques, pour rejoindre en tout bien tout honneur les ruines ambulantes du jardin, et pour faire ensuite un bout de cour à la beauté du café des Mille Colonnes, où un punch à la glace délicieux, le spectacle du monde qui se renouvelait sans cesse nous retint, au milieu d'une illumination éblouissante, jusqu'à l'heure où j'aime à me coucher.

Nous rentrâmes à pied et même assez difficilement, n'ayant pas trouvé d'abord le chemin direct de notre gîte.

L'Atelier de Thomyre. — Pour prendre une idée du luxe qui règne dans les grandes maisons de Paris, il faut aller voir quelques magasins de meubles.

Quoi que nous eussions vu celui de MM. Jacob et Desmalter, nous voulons encore aller chez *Thomyre*, parce que c'est lui qui a fourni la toilette de l'Impératrice Marie-Louise.

Ce magasin, situé rue Tête-bout[1], l'emporte sur celui de Jacob en magnificence. Il est impossible de décrire ; il faut voir ces meubles, ces pendules, cheminées, candélabres, secrétaires, tables, etc., etc., en malachite, porphyre, marbre et bronzes dorés. On ne peut se faire une idée de la beauté, du fini, de la richesse de ces ouvrages.

M. Thomyre nous fit remarquer une grande table ronde, portée par un pied de bronze à l'antique, assortie de deux urnes, de deux candélabres et d'une pendule, le tout en malachite richement décoré en bronze doré. Il avait fourni ces ouvrages à un prince souverain (qu'il ne voulut pas nommer) : ce prince s'en dégoûta d'abord et les laissa pour la valeur intrinsèque de la matière, qui était 150 000 francs : qu'on juge du prix de la façon.

1. Lire Taitbout.

Fabricateur de la magnifique toilette que Paris a donnée à Marie-Louise, M. Thomyre nous dit, qu'ayant été obligé de brusquer cet ouvrage qui proprement eût exigé des années de travail, il avait *nuit et jour* employé trois cents ouvriers pour arriver à en venir à bout en trois mois.

On ne conçoit pas, en voyant tous ces meubles, qu'il soit possible de pousser plus loin le luxe effréné, devenu ruineux, par l'instabilité du goût et l'esprit inquiet de changement qui calcule sans cesse de nouvelles formes. Le suprême bon ton entraîne *tout* sous le char de la mode : n'importe que ces princes, ces généraux, ces financiers et leur imitateur en soient écrasés. Qu'ils sont pauvres ces riches dans leur magnificence, pensais-je, en sortant de là, pour chercher chez Hardy un modeste dîner.

Montmartre. — Nous remontons en carrosse jusqu'au pied de *Montmartre ;* nous en gravissons la hauteur à pied. Arrivés au sommet, nous allons tout droit au télégraphe, d'où l'on découvre une vue superbe. C'est ici que l'on prend une idée juste de l'immensité de Paris et de la richesse de ses environs.

La plaine se présente ici dans toute son immense étendue. On découvre tout autour de soi une telle quantité d'habitations, et la distance de l'une à l'autre est si petite, que l'on croit voir non la campagne, mais les faubourgs de la ville se prolonger à l'infini et se perdre à l'horizon.

Je n'oublierai jamais ce coup d'œil, dont une indisposition ne me permit pas de jouir au gré de mes désirs. L'air était frais et on le sent au sommet d'un télégraphe. [1] Celui-ci, pendant que nous y étions, était en grande activité de correspondance avec la Hollande : chose vraiment bien ingénieuse et bien simple, que nous considérions avec beaucoup de plaisir.

Montmartre étant couvert de moulins à vent, j'allai les examiner parce que je n'en avais jamais vu.

On voit aussi sur cette colline calcaire, d'immenses plâtrières, qui fournissent tout le plâtre qui se consomme à Paris.

De ces moulins à vent, on plonge directement sur les travaux du faubourg Montmartre, où s'élèvent les nouveaux *abattages ou tueries*, qui délivreront l'intérieur de la ville d'un spectacle odieux. A droite, dans la rue des Martyrs, et à gauche, le long du cours du canal de l'Ourcq, depuis la barrière de la Villette, jusqu'à la Seine, on distingue plusieurs ouvrages entrepris, et une multitude d'ouvriers qui les poussent avec activité. Ici, c'est un nouvel égout voûté de quinze pieds de large sur neuf de haut. Là, c'est la jonction du bassin avec la rivière, qui s'opère à grands frais et c'est la même chose dans tous les quartiers de Paris. Assurément, Bonaparte doit trouver des amis dans la classe ouvrière, car le nombre de ceux auxquels il procure du pain est immense.

KARL DE LUTERNAN

1. (Chappe évidemment).

ORIENTATIONS PRÉSENTES DE LA PENSÉE CHRÉTIENNE

Qui voudrait établir une carte de la pensée catholique en France, dans le temps présent, en verrait se défaire les « régions » au moment même qu'il penserait les circonscrire et les fixer. Tout est mouvance, orientation, tendance et devenir. Il ne peut s'agir que d'indiquer les courants majeurs. C'est ici mon propos.

Rien d'étonnant à une telle effervescence. Depuis les origines de l'ère chrétienne, hors ce qui constitue la Révélation, le « dépôt de la foi » dont l'Église a la garde, et qui est immuable, la question se pose continuellement de l'adaptation aux données nouvelles que font surgir tant le progrès des sciences que l'évolution des esprits, des mœurs, de la constitution des sociétés humaines. Nous sommes là dans les vastes zones laissées par l'Église à la libre investigation de ses penseurs, où elle les presse même de travailler, quitte, s'ils errent, à les avertir et à les freiner, ce qu'elle ne fait que de loin en loin. Ainsi, à leurs propres risques et sous leur responsabilité personnelle, sans qu'y soit engagé ou compromis le magistère de l'Église, équipes de recherches ou francs-tireurs se déploient ou poussent leurs pointes dans la brousse de problèmes sans nombre.

Ceux-ci ont pris aujourd'hui une telle envergure et multiplient des incidences si tragiques, effectives ou menaçantes, que l'ensemble de la pensée humaine, et non pas seulement la pensée chrétienne, en est profondément affecté. Cela se traduit par une rupture d'équilibre, un désarroi, un désaxement. Tout passe à l'échelle planétaire, cosmique. Tout est en cause de l'essentiel de l'homme : la liberté, la personne. La moindre démarche, d'ordre politique, ou social, ou économique, se gonfle d'idéologie et ce sont des masses énormes que les idéologies font se mouvoir et s'affronter. Les perspectives ouvertes par les découvertes scientifiques, et que l'imagination colore d'optimisme ou de pessimisme, sinon d'épouvante, obligent, et non pas elles seules, à repenser la condition humaine et son destin, objet pour les uns d'une espérance exaltée, pour les autres d'un hallucinant effroi, ou d'un découragement, d'une démission, déjà érigés en systèmes par de noires philosophies. Tout cela, et je ne suggère qu'une faible partie de points d'interrogation multipliés, s'aggrave à la fois d'un caractère de soudaineté et d'imminence.

Je voudrais ici, avant de passer à un exposé purement objectif, et à

titre de sentiment tout personnel, soulever une question préalable. Il s'agit de traits qui me paraissent grever certaines tendances maîtresses de la pensée contemporaine en général et en affaiblir, là où ils sont manifestes, la portée intellectuelle. Devant la situation que je viens d'indiquer, l'attitude de la pensée est révolutionnaire ; elle se hâte, comme pour rejoindre l'événement dans sa course et, si possible, le dominer. Tant de précipitation, un élan dont la générosité ne va pas toujours de pair avec la pondération du jugement, aboutissent trop souvent à une confusion, voire à une interversion des valeurs, à une méconnaissance de leur hiérarchie essentielle. Dans ce sens, on note d'abord une rupture brutale, systématique, avec le passé. On s'éloigne de plus en plus des sources vives de notre culture traditionnelle. Comment ne pas constater aussi une certaine puérilité, une certaine ingénuité, qui est assez le propre des révolutionnaires, et les porte à croire qu'ils font en tout du nouveau, et surtout une crainte quasi-panique de paraître n'être pas « à la page », dans le courant, de faire figure de réactionnaires, d'où une élimination jalouse, inquiète, aprioristique, des pensées tenues pour traditionnelles, dont on se préoccupe moins de savoir si elles sont justes que si elles sont « dans le train ». Un conformisme assez généralisé en résulte, peu fait pour favoriser l'indépendance, l'objectivité de la recherche.

On repère aisément en tout cela un élément passionnel, partisan. Les luttes du forum se répercutent à l'excès dans les laboratoires de la pensée. La politique conditionne, bien souvent d'ailleurs à leur insu, et comme par endosmose, les travailleurs de l'intelligence. Par là-dessus, un romantisme diffus, parfois curieusement spectaculaire et délirant, un grossissement démesuré des choses, une substitution fréquente de l'absolu au relatif. Ces caractéristiques sont aggravées par la tyrannie de certains vocables, devenus tabous. Il devient difficile de lire un livre ou un article d'idées, qui ne soient criblés de ces mots-là, indéfiniment répétés : message, présence, témoignage et témoin, engagement et engagés, technique, dialectique, et j'en passe, que nous rencontrerons, d'ailleurs, chemin faisant. Sans doute, expriment-ils un état d'esprit nouveau, mais aussi, dépassant leur office de serviteurs de la pensée, ils finissent par hypothéquer et halluciner la pensée elle-même, par prendre je ne sais quelle valeur exorcisante et mystérieuse. Il y a bien du Belphégor là-dedans.

A des degrés d'ailleurs fort divers, ces divers traits marquent une bonne part de la pensée chrétienne d'aujourd'hui. Quoi d'étonnant ? Recouvrant par définition tout l'homme, elle ne s'est jamais isolée de l'ensemble de la pensée ; elle en porte les signes, variables avec les temps. C'est doublement vrai aujourd'hui qu'une de ses orientations maîtresses, une des plus salutaires aussi, est de prendre pleine conscience de la réalité concrète du monde moderne, et d'y pénétrer résolument pour la saturer de la parole évangélique. Je devais, me semble-

t-il, noter cela dès le début, pour prévenir les étonnements que telles ou telles attitudes intellectuelles pourraient faire naître, et pour ceci encore qui me paraît essentiel. Je crois, en effet, qu'il ne sera vraiment possible de formuler un jugement de valeur sur certaines orientations présentes — je ne dis pas toutes — qu'après une vaste opération de décantage — qui se fera, qui se fait déjà par le dedans et qui les purgera d'éléments adventices et transitoires.

Celà dit, je ne me préoccupe plus d'apprécier, mais « d'exposer », avec le maximum d'objectivité dont je sois capable.

***

Un peu partout s'affirme le sentiment d'une insuffisance, d'un défaut d'adaptation, d'une vision trop rétrécie du monde et de l'humain, de formules trop cristallisées, dans l'économie générale de la pensée chrétienne, telle qu'elle a prévalu jusqu'au seuil de ces dernières années. On pense que, telle quelle, elle ne recouvre plus, comme il se devrait, tout l'humain, qu'elle n'accorde pas assez l'éternel au quotidien, que son faisceau de lumière n'atteint plus l'extrême pointe de l'humanité en marche. D'où une volonté de lui faire épouser étroitement l'homme moderne, ses aspirations et difficultés propres, son destin temporel, et même sa foi en un bonheur terrestre, sa recherche d'un ordre et d'un équilibre social où seraient conjurées la misère et l'inégalité flagrante des conditions. Et du même coup, volonté de dilater la pensée chrétienne à la mesure, devenue cosmique, des problèmes humains, de ne pas la laisser à l'état d'anachronisme, de solution dépassée, vis-à-vis des découvertes scientifiques et des perspectives qu'elles ouvrent. On veut donc une pensée chrétienne, qui ne soit plus de laboratoire, mais « présente au monde », « incarnée ». Elle devra se tenir en contact avec tous les mouvements de pensée, y compris ceux qui sont étrangers ou hostiles au christianisme, ou hétérodoxes, voire athées et, loin de s'élaborer en circuit fermé, établir avec eux le dialogue.

C'est le comportement à l'égard de la tradition qui permet, me semble-t-il, une juste, encore que relative, classification, dans les orientations de la pensée chrétienne. En pointe extrême, le recours à la tradition est réduit, quand il existe, à la plus simple expression. Il s'agit ici d'un courant fortement influencé, tant par l'existence du marxisme que par la multiplication des thèses et hypothèses provoquées par le progrès scientifique.

Parmi les groupes que le premier de ces faits impressionne en profondeur, se situe, tout à fait en flèche, *Jeunesse de l'Église*, qui comporte, sous la direction d'un Dominicain, le P. Montuclard, une équipe de recherches et une revue. Le tableau qui y est tracé de la situation intérieure de l'Eglise est fort sombre. Selon le P. Montuclard, l'Église fut, à un moment de son histoire, chargée d'une mission civilisatrice ; sous sa tutelle, est née une civilisation qui lui a donné des appuis indéniables

mais qui ont fini par prendre, dans l'opinion, la manière d'être et d'agir, les institutions, une place disproportionnée. L'évangélisation est depuis longtemps paralysée, au point que l'on peut se demander si les chrétiens de naissance et de tradition, qu'abuse le régime religieux, instauré lentement par cette civilisation maintenant décadente, ne se sont pas détachés de la descendance spirituelle d'Abraham. Ils ont laissé proliférer les traditions ; celles-ci n'ont-elles pas usurpé le rôle du Saint-Esprit ? Et de se demander si un tel régime religieux nous laisse encore capables d'annoncer la libre puissance de Jésus-Christ, au nom de Dieu et sous la motion de son Esprit.

Liant l'Église à la culture, on l'a liée aussi à la puissance du pouvoir politique comme aux classes possédantes et dirigeantes, aux forces anonymes de l'argent. Et ce n'est pas là accident historique, mais plutôt conséquence inéluctable de ce qu'il faut bien appeler une perversion de l'attitude religieuse. Devenu riche par la culture, le monde chrétien est condamné à ne se plaire, à ne s'entendre, qu'avec les riches. Les pauvres, eux, demeurent inassouvis à la porte du festin.

Tel est le propos de base du P. Montuclard. Il n'est pas si nouveau. On y reconnaît le thème d'un certain romantisme religieux. Une vue si pessimiste de l'attitude chrétienne à ce point de l'histoire, entraîne à préconiser une « réforme de structure ». Le P. Montuclard n'y manque pas. Pour lui, il s'agit bien de choisir entre une Église, lourdement appuyée sur les bases de la culture et de la civilisation, et dont on voit ce qu'il pense, et une Église dont toute la puissance viendrait d'une foi vivante.

Cette « réforme de structure », où la situe-t-il ? On a aujourd'hui, nous dit-il, *découvert* les possibilités et le rayonnement extérieur de l'Église, de la doctrine du corps mystique, des liens personnels du chrétien avec le Christ, de l'unité et de la solidarité spirituelle des chrétiens, et de tous les hommes en lui, d'une sainteté possible au laïc chrétien, à la condition qu'il soit « présent au monde », c'est-à-dire à toutes les données de sa condition. Tel est, selon le P. Montuclard, le bilan de vingt années de renouveau catholique.

Le Père ne nous dit pas, remarquons le bien, que, sur ces données salvatrices, notre temps ait mis plus fortement l'accent qu'un autre, mais bien qu'il les a *découvertes* ; c'est assez dire ce que pèse ici le labeur de nombreux siècles.

Quoi encore ? Foin de la « piété d'exercices », de la « spiritualité des séparés » — les séparés étant ici les chrétiens qui se livreraient à l'ascèse, à la spiritualité, en serre close, le monde coulant en dehors d'eux ! Aujourd'hui, se sont instituées une morale des affaires, une morale civique et internationale, une spiritualité du travail. Et le P. Montuclard de convier des protestants, des incroyants, voire communistes, à répondre dans sa revue à la question : « Comment se pose le problème de l'évangélisation hors de l'Église ? » A quoi tendent des enquêtes de ce genre ?

A retrouver une manière de penser et de vivre chrétiens, c'est-à-dire un esprit et une technique spirituelle, un christianisme plus communautaire, une foi ramenée à l'essentiel, une charité plus soucieuse d'engagements que d'exercices, un « style de vie » propre à l'homme chrétien, enfin à retrouver le vrai sens du christianisme qui, bien plus qu'une doctrine, est un fait social.

Jeunesse de l'Église ne représente un mouvement ni numériquement important, ni même influent hors d'un cercle assez restreint. Mais elle souligne une tendance, à la façon intense dont un fort vent du sud accentue les lignes d'un paysage et en rapproche les plans. Radicalement séparée du marxisme par l'essentiel qui est la foi, elle utilise volontiers de nombreux éléments de sa philosophie de l'histoire, de ses conceptions économiques et sociales.

C'est aussi le cas du groupe, lui aussi inspiré par des Dominicains, *Économie et Humanisme*, avec plus de nuances sans doute, une argumentation plus soucieuse de rigueur intellectuelle, un élément passionnel moins évident. Sa revue, qui porte même dénomination, rayonne sur des équipes, que l'action préoccupe autant que la pensée, une action fondée sur une enquête continuelle et hardie de l'intelligence. Les idées maîtresses sont ici : l'économie pensée et réalisée en fonction de l'homme, de ses aspirations, de ses exigences légitimes, de ses besoins, et, d'autre part, l'organisation communautaire, où l'homme doit s'insérer. Le P. Desroches, un guide de ce groupe, en a défini une des orientations principales dans son livre récent : *Signification du Marxisme*. Ceux que déconcerterait l'acte de confiance qu'il implique en certaines données essentielles du marxisme trouveront une contrepartie vigoureuse dans la critique qu'en a faite un rédacteur des *Études*, le P. Gaston Fessard. Spécialiste éminent en la matière, le P. Fessard, tout en rendant hommage à la richesse de pensée et à la générosité apostolique dont témoigne cet ouvrage, en signale le danger, « notamment pour de jeunes chrétiens qui n'ont le contrepoids ni d'une culture théologique poussée, ni d'une action communautaire concrète ». Le P. Fessard estime que « la thèse de *Signification du Marxisme* peut se résumer et fatalement se condensera, en l'esprit de ses lecteurs, dans cette simple formule : *le communisme va dans le sens de l'histoire* ».

Les chrétiens progressistes, eux aussi, préconisent et mettent en œuvre une utilisation aussi poussée que possible des conceptions de Marx. Mais là s'arrête l'analogie, les chrétiens progressistes, et leur coryphée, l'abbé Boulier, ayant délibérément traduit cette position de l'esprit par une collaboration politique, effective et très active, avec les communistes, tout en prétendant garder sauf de toute altération le domaine de leur foi. On sait la condamnation portée contre eux par l'Église — tant à Rome qu'à Paris. Il semblerait après cela que l'affaire dût être close. Elle ne l'est pas. Peut-être diminué — j'ignore ce qu'il en est au juste — le groupe subsiste et, pour restreint qu'il soit et d'ailleurs ait toujours

été, il exerce sur nombre de jeunes intellectuels une séduction dont le Saint-Office et le Cardinal Suhard ont proclamé le caractère pernicieux.

Le groupe et la revue *Esprit* étaient — il est triste de le dire au passé — animés par la forte personnalité d'Emmanuel Mounier [1]. Celui-ci a toujours fait figure, tout autant qu'un Jean Lacroix ou un Nédoncel, de représentant du courant personnaliste, qui affirme, jusque dans le domaine de l'économique et du social, la primauté de la personne humaine. Cependant, l'influence du marxisme sur *Esprit* n'est pas niable. Il y a là, comme je l'ai fait remarquer récemment ici même [2], un étrange paradoxe. Quelles qu'en soient les causes, il est, et *Esprit* n'aura pas peu contribué, bien que Mounier s'en soit toujours défendu, à créer, à l'endroit du marxisme et des chrétiens progressistes, un préjugé favorable. Cela tient beaucoup, semble-t-il, à ce que l'équipe de la revue est formée d'esprits très divers, qu'une même tendance rassemble, non une doctrine, pas même un programme. C'est une équipe de recherches, et plutôt dans l'abstrait que dans le concret, dans la spéculation que dans les faits, ce qui rend toujours plus révolutionnaire qu'on n'avait pensé soi-même et, probablement, qu'on n'avait voulu. Les derniers numéros de la revue, très vraisemblablement sous l'action de Mounier lui-même, marquaient une évolution, à la fois vers plus de réalisme et de circonspection.

Non moins que le marxisme, l'évolutionnisme impressionne une part de la pensée chrétienne. Qui pense évolution aujourd'hui évoque immédiatement le P. Teilhard de Chardin. Il est de ces personnalités qui livrent mieux leurs traits majeurs dans leur conversation que dans leurs écrits. La parole vive, directe, sans réticence ni réserve, développe impavidement des thèses qui bouleversent les façons communes de penser, et bousculent les perspectives traditionnelles. Il vit dans le cosmique avec la même aisance allègre que nous dans notre petite part d'espace, dans notre petite tranche de quotidien. Sa puissance de séduction intellectuelle est grande, et la plus sympathique *aura* se dégage de lui. Par là s'explique une bonne part du rayonnement de sa pensée, et aussi par les brillantes envolées de son imagination. Il y a, chez ce scientifique, des parties de poète, d'artiste, à la manière du célèbre géologue Pierre Termier que les stratifications de l'époque secondaire ou tertiaire mettaient en transe.

Pour le P. Teilhard de Chardin, l'humain en est encore à la période d'enfance et tout fait pressentir qu'il évolue vers un supra-humain. Ce mouvement si lent, si morcelé jusqu'ici qu'on avait pu penser que l'humanité avait à peu près atteint son équilibre vital, mais qui vient de s'accélérer prodigieusement tend à la constitution de l'homme en un groupe exceptionnellement solidaire, à la totalisation ou, pour employer une autre expression du Père, très significative, à une « agglomération

1. M. Albert Béguin vient de succéder à M. Mounier, à la direction d'*Esprit*
2. *Revue de Paris*, mai 1950.

scientifico-sociale de l'Humanité sur elle-même ». La terre se contracte à vue d'œil ; radio et avion suppriment l'espace et le temps ; la population est en montée verticale, et en coude à coude de plus en plus étroit. Il s'agit bien là d'un phénomène de croissance, d'une évolution biologique, arrivée aujourd'hui à la phase où on ne la comprimera plus. A peine un particularisme se dresse-t-il qu'il est brisé. Tout effort est parfaitement vain qui tendrait à « résister » soit physiquement, soit spirituellement, au mouvement qui, désormais, nous entraîne. Bon gré, mal gré, nous sommes entrés dans une période de socialisation intense.

C'est ici que se pose la question maîtresse : « L'homme moderne se découvre soudainement aspiré dans un vaste tourbillon unitaire où semblent devoir s'annuler les propriétés si chèrement acquises de son moi le plus incommunicable. » En d'autres termes, que devient en tout cela la personne humaine ? C'est ici qu'apparaît l'optimisme du P. Teilhard de Chardin. Qu'il faille entrer dans le jeu, la question ne se pose même pas, puisqu'aussi bien le jeu se ferait sans nous. Mais il ne faut pas qu'il se fasse contre nous ; il s'agit donc de plonger dans l'inéluctable collectivisation planétaire, non passivement, comme une feuille morte emportée par le flot, mais ardemment et avec confiance. Par une vue qui lui est bien propre, le P. Teilhard de Chardin estime que « la totalisation, par nature, non seulement différencie, mais encore personnalise ce qu'elle unit. » A condition, ajoute-t-il aussitôt, qu'elle soit bien menée, car l'homme peut agir sur elle, et à condition que cette action s'opère non sur du simplement mécanisable (instinct), mais sur de l'unanimisable (psychisme réfléchi). Seule, une union réalisée par l'amour et dans l'amour, ce mot étant pris au sens d'affinité mutuelle interne, en rassemblant les êtres non plus superficiellement mais centre à centre, a physiquement la propriété non seulement de différencier, mais de personnaliser les éléments qu'elle organise. C'est ainsi que le processus totalisant, qui peut nous tuer, si nous n'y croyons pas, peut nous vivifier, si nous y croyons.

Un résumé aussi sommaire ne peut prétendre qu'à donner une indication sur la ligne de pensée du P. Teilhard de Chardin. Mais on voit suffisamment à quel point la conception chrétienne de l'homme, et de son destin, s'y trouve intéressée. Comment s'y peut-elle adapter ? Le P. Teilhard de Chardin n'a pas développé là-dessus ses vues, dans les études qu'il a publiées jusqu'ici. Du moins, le pouvons-nous conjecturer par la conclusion que voici d'un de ses articles : « Pour un chrétien (à condition que sa christologie reconnaisse dans la consommation collective d'une Humanité terrestre, non point un événement indifférent ou même hostile, mais une condition préalable à l'établissement final, « parousiaque », du Royaume de Dieu) pour un tel chrétien, dis-je, le succès biologique final de l'homme sur terre, est non seulement une probabilité, mais une certitude ; puisque le Christ (et en lui, virtuellement, le Monde)

est déjà ressuscité. Cette certitude, toutefois, dérivée qu'elle est d'un acte de foi « surnaturel » est d'ordre supra-phénoménal ; ce qui fait qu'en un sens, elle laisse subsister dans le croyant, à leur niveau, toutes les anxiétés de la condition humaine. » On croit discerner ici, assez curieusement, une sorte de transposition, sur le plan planétaire, de cette immanence du divin qu'une certaine philosophie chrétienne, à la fin du siècle dernier, situait sur le plan de l'homme individuel.

Si le P. Teilhard de Chardin est le plus marquant des évolutionnistes chrétiens, et le plus radical, il n'est pas seul à représenter cette tendance qu'un Lecomte de Nouy illustre de son côté, et aussi, mais avec beaucoup plus de modération, le P. de Saint-Seine, rédacteur des *Études*.

***

Jusqu'ici les valeurs traditionnelles tiennent peu de place, mais voici tout un faisceau de groupes intellectuels qui joignent, à un vif souci de modernité et d'adaptation, un propos délibéré de se relier à la tradition. Ainsi voyons-nous, d'abord, non seulement se perpétuer, mais s'amplifier, le courant issu de la pensée blondélienne. C'est en janvier dernier que s'est constituée l'association des Amis de Maurice Blondel, et elle groupe déjà près de cinq cents adhérents. Elle va publier les inédits du Maître d'Aix et rééditer l'*Action* en son célèbre texte de 1893. Par là, sont attestées la puissance et la fécondité d'une pensée, aussi hardiment progressive que sagement traditionnelle et dont les interprètes les plus autorisés sont le P. Valensin, monseigneur Muller et Paul Archambault, avec ses « *Cahiers de la Nouvelle Journée* ».

Par ailleurs, un mouvement, qu'un P. de Moncheuil, un P. Poucel avaient admirablement lancé, se développe dans le domaine des sciences religieuses proprement dites : théologie et exégèse, notamment. Le « progressisme » s'y affirme en plusieurs traits : sentiment que la théologie s'est trop cantonnée jusqu'ici dans le domaine de l'abstraction et du littéralisme, et l'exégèse dans celui d'une érudition isolée de la vie ; volonté de faire reprendre à la théologie le contact avec l'histoire, le temporel, l'homme vivant. Parce qu'elle est la science de Dieu, la théologie doit être à l'usage de l'homme, tout s'étant d'ailleurs éclairé par l'Incarnation qui est la prise en charge de l'humanité par le Fils de Dieu. Elle est faite, non pour quelques mandarins à bonnet carré, mais pour l'homme et son destin, temporel et eschatologique. Elle doit absorber les diverses spiritualités qui, des Exercices de saint Ignace à la mystique de saint Jean de la Croix ou de sainte Thérèse, se partagent les grandes familles de la chrétienté, religieuses ou laïques.

Le P. Daniélou a marqué cela dans un article remarquable des *Études* et aussi le recours à la tradition qui enrichit cette orientation nouvelle. Les thèmes de choix sont puisés dans les origines chrétiennes, aux sources de la Révélation. D'où le renouveau exubérant des études sur la Bible, sur les Pères de l'Église, sur la théologie patristique. La scolastique n'est

pas pour autant éliminée ; mais elle n'est qu'une partie de la tradition ; or, l'on veut se saisir de toute la tradition et en dégeler les parties figées. Enfin, d'innombrables problèmes se sont posés depuis l'époque scolastique, que ses Docteurs ignoraient ; la théologie ne saurait se désintéresser, sans renier sa raison d'être, des options temporelles géantes qui poignent l'homme d'aujourd'hui.

Dans le même esprit, bien des publications théologiques et exégétiques sont rendues accessibles, sans que soit diminuée, pour autant, leur valeur scientifique, à un vaste public cultivé. Ce n'est pas seulement vrai des œuvres de haute vulgarisation telles que celles, dont on sait le succès, d'un Daniel-Rops, ou encore d'un Gustave Bardy, ou d'un Pierre Courcelles, mais aussi des travaux de première main, menés par d'éminents spécialistes : un P. Feret, dominicain, un P. Daniélou, jésuite, un A. Robert. Les hommes et les textes, représentatifs des origines chrétiennes, s'ouvrent à tous. Ainsi de la collection *Génie du Christianisme*, dirigée par François Mauriac, qui après un Origène, donnera un Tertullien ; ainsi de la Collection *Sources chrétiennes*. A vrai dire, le *Jésus-Christ* du P. de Grandmaison, la collection *Verbum Salutis*, le fameux *Christus*, les ouvrages du P. Huby et du P. Sertillanges — et j'en passe... — avaient largement ouvert la voie. De même pour les éditions bibliques : leur multiplication n'a fait que s'accélérer.

On est frappé du caractère profondément et exclusivement religieux d'un tel labeur ; soustrait à l'hypothèque politique, il dégage aussi la doctrine d'une conception sociale qui l'humanise à l'excès, au détriment de la transcendance du christianisme. Son caractère constructif n'est pas moins saisissant. Il *s'oppose*, sans doute, en mettant l'accent sur certaines orientations récusées par d'autres, mais surtout il se *pose* et agit en se posant, plus qu'en s'opposant, se substituant, du même coup, par prééminence et sur-efficacité, dans la mesure même où il se saisit de la vie et couvre tout l'humain, à l'ancienne apologétique quasi-défunte, qui ne concevait de réponse aux problèmes que par rapport à l'objection.

Dans le domaine philosophique, l'existentialisme chrétien, qu'il faudrait plutôt appeler, pour le tenir à l'écart de la tyrannie déformatrice du snobisme, la philosophie chrétienne de l'existence, relève de préoccupations analogues. Kierkegaard en est le père très chrétien, dont Sartre n'est qu'un fils qui a mal tourné. On en compte à l'étranger plusieurs représentants dont Romano Guardini est le plus connu chez nous. Gabriel Marcel en est le leader français : sa philosophie est profondément religieuse ; elle comporte, comme terme d'un examen éclairant de la situation humaine, un engagement total, à la fois réfléchi, volontaire et passionné, en un ordre supérieur, qui, d'origine et de fin, est l'ordre divin. Et elle est éminemment positive.

Théologie, exégèse, philosophie... Mais, en d'autres secteurs encore, s'affirme un généreux bouillonnement de la pensée chrétienne. Le renouveau liturgique, dont il convient de faire remonter l'honneur à Dom

Guéranger et à Solesmes, déborde plus abondamment que jamais des abbayes bénédictines — Solesmes encore, et Maredsous, et la Pierre-qui-Vire — sur le peuple fidèle. De savantes études de liturgie paraissent notamment dans *Témoignages*, — revue des Bénédictins de la Pierre-qui-Vire — dans la *Maison Dieu*, revue du Mouvement de Pastorale liturgique, dans la collection *Lex orandi*...

Un fort courant est encore celui de l'Œcuménisme. Il tend au rapprochement des confessions chrétiennes, et avait connu, avant la guerre, une phase assez retentissante — encore que sans issue — avec les « conversations de Malines ». Son plus notoire pionnier chez nous, le P. Congar, a notamment développé ses vues dans son livre *Chrétiens désunis*. Rome, dont on ne saurait attendre, bien entendu, aucune concession d'ordre dogmatique, est, sous ce rapport, très circonspecte, et invite à la prudence, par des mesures appropriées, les tenants des réunions à but œcuménique. Il reste qu'elle souhaite et favorise le développement, surtout face au matérialisme athée, d'un esprit fraternel entre les diverses Églises dont Jésus, fils de Dieu, est le pôle et l'âme. La tendance universaliste, par laquelle la pensée chrétienne se dilate à la mesure d'un monde, de moins en moins compartimenté, donne à ces dialogues un ton nouveau, une réelle efficacité apostolique.

Cette même tendance, pour les mêmes raisons, est en réaction sur un christianisme trop exclusivement centré sur l'Occident, et lié, jusque dans son labeur missionnaire en Orient et Extrême-Orient, à des formules proprement occidentales. D'où toute une série d'études savantes sur les religions orientales, et sur une adaptation conséquente des méthodes d'évangélisation, jalonnée par les noms d'un Massignon ou d'un Monchanin, d'un René Guénon ou d'un Jean Hubert, par des collections comme *La Sphère et la Croix*.

***

Le temps de galop que nous venons de mener n'a pas épuisé notre course. Nous voici maintenant devant des groupes, doctrinalement axés sur l'enseignement d'un des grands Docteurs de la Tradition, saint Thomas, dont ils continuent d'attendre, aujourd'hui, comme hier, toutes les réponses essentielles.

Le P. Garrigou-Lagrange, dominicain, dont le commentaire et l'interprétation du Maître sont d'une rigoureuse fidélité, est tenu pour le représentant majeur du thomisme contemporain. L'Ordre religieux auquel il appartient assure à la pensée de Saint-Thomas un rayonnement continu. Sa réputation « d'avant-gardiste » audacieux, nullement usurpée, mais qu'il serait fort erroné d'étendre à tous les Dominicains — témoins le P. Sertillanges, ou le P. Garrigou-Lagrange lui-même — le laisse fort strict sur le point de la solidité théologique. Elle se justifie avec alacrité, par contre, en d'autres domaines, dont la politique, le social ou l'esthétique. Ce double aspect, fort sensible dans le centre dominicain de Saint-

Maximin, qui publie la *Revue Thomiste*, y a trouvé son point d'exaspération en la personne du P. Bruckberger, dont on n'a pas oublié la défunte revue : *le Cheval de Troie*. Un autre centre thomiste — Eaux Vives — a été créé par les Dominicains à Étiolles. On y a retrouvé, retour d'Amérique, Maritain.

Sa position, son autorité, son influence sont trop notoires pour qu'il soit besoin d'y insister. Sa personnalité, forte et complexe, où se décèlent de persistantes et profondes influences, notamment celle de Léon Bloy, présente, elle aussi, cet alliage d'une attitude doctrinale ferme jusqu'à l'intransigeance, et d'une large ouverture d'accueil aux formes dites « avancées » de la politique, du social, ou de l'art. Son propre est, je crois, non d'*adapter* la doctrine thomiste, qu'il veut absolument pure de toute compromission, mais d'éclairer par elle les avenues qui s'ouvrent à la curiosité de l'esprit humain. Ainsi a-t-il fait, par exemple, pour l'esthétique dans *Art et Scolastique*. A l'endroit de l'*Action Française* d'avant la condamnation, il professait une amitié intellectuelle, teintée de réserves qui, se renforçant peu à peu, aboutirent à *Primauté du Spirituel* où le « Politique d'abord » rencontrait, sur le plan philosophique, une opposition déterminée. En ces dernières années, Jacques Maritain s'est fortement infléchi dans le sens de la démocratie chrétienne. Sa position doctrinale n'en est pas moins demeurée invariable ; elle se serait même, s'il se peut, renforcée, tout en s'enrichissant encore, comme il est apparu à la Semaine des Intellectuels Catholiques de 1949, où il donna la leçon d'ouverture. Chef d'école avant la guerre, chef d'école il est demeuré, et non pas seulement par l'influence de ses écrits, mais par l'action directe de sa parole, de son enseignement familier en des cercles de fidèles, toujours élargis, et dont plusieurs, tel un Gustave Thibon, sont devenus des maîtres.

Historien de la philosophie médiévale, Étienne Gilson a été mené, par l'histoire elle-même, à un ordre personnel de pensée, dont le thomisme est le foyer. Le tour naturel de son esprit le rendait singulièrement disponible aux caractéristiques maîtresses de la doctrine d'un saint Thomas. Professeur au collège de France, comme chacun sait, lui aussi a, non seulement des élèves, mais des disciples, et les noms d'un Paul Vignaux, d'un Maurice de Gandillac, d'un P. Chenu, disent assez leur qualité. Passionné pour les problèmes de son temps, il y a accordé sa méditation, car, on ne saurait trop le souligner, le thomisme d'un Maritain, celui d'un Gilson, sont sensibles et perméables à l'actualité du monde.

Nous retrouvons une position fortement traditionnaliste dans la *Pensée Catholique*, centre de ralliement d'un bon nombre d'esprits qu'inquiètent des prospections, jugées ici plus qu'aventureuses et de nature à disloquer les contours de la vérité, à dissoudre l'authentique tradition, à énerver et diluer le dogme. Ici, on se barricade à l'intérieur du thomisme, comme en une forteresse qui n'a pas à baisser ses ponts-levis. La *Pensée Catho-*

lique est l'organe d'un antilibéralisme intégral, — je ne dis pas : intégriste, comme d'aucuns le prétendraient volontiers — dont les positions, tant politiques et sociales que philosophiques, sont d'un seul tenant.

Sur ce même terrain, un groupe de jeunes hommes — celui que rassemblent M. Jean Ousset et sa revue *Verbe* — a planté sa tente. Par la ferveur et l'ardeur de leur pensée, ils confirment la valeur d'entraînement, que garde, sur une part de la jeunesse intellectuelle, la doctrine la plus rigoureusement traditionnelle.

Si, au lieu de se concentrer à l'excès, comme on le fait trop communément, sur Paris, ce point de congestion de la France, on élargissait l'enquête à la province, on y trouverait des centres d'étude et de publications, où la position traditionnelle se propose comme le seul remède efficace à une universelle déliquescence. Ainsi du mouvement de pensée, on pourrait presque dire de l'École d'Angers, qui se développe à l'ombre des Facultés catholiques de l'Ouest et, généralement, sous l'inspiration de ses maîtres. La Revue des Cercles d'Études, fondée et dirigée par mademoiselle de La Boullaye, en est une expression remarquable. Une critique, consciencieuse et poussée, des productions contemporaines y est mise en œuvre, surtout, il est vrai, dans l'ordre de la littérature, mais nul n'ignore qu'en maints ouvrages littéraires — notamment de François Mauriac ou de Graham Greene — les problèmes de la nature, de la grâce, du péché, sont continuellement agités, qui relèvent de la pensée chrétienne en tant que telle.

Une enquête provinciale mettrait en lumière bien d'autres équipes de qualité, bien des personnalités de premier plan, pour qui la tradition n'est pas quelque profond fauteuil où l'on s'engourdit, mais un tremplin d'où l'on bondit. J'ai déjà nommé un Gustave Thibon. Comment oublier Jean Guitton, humaniste et philosophe, dont les sept volumes déjà parus (il y en aura douze) de la *Pensée moderne et le Catholicisme* se réfèrent directement à mon propos. En des hommes comme ceux-là, la province exerce sa vertu secrète. Si elle les éloigne du centre — Paris — d'où leur pensée rayonnerait davantage et ferait école, elle leur assure, en revanche, plus de recul et de sérénité.

Mais quoi! Au cœur même du tumultueux Paris, de sages esprits opèrent, avec le même calme, la discrimination entre les principes qui tiennent à la nature des choses et ne souffrent pas prescription, et des affirmations soumises aux vicissitudes des temps. J'ai nommé un monseigneur Calvet. De nombreuses pensées se nourrissent et se fortifient à la sienne. Sans doute est-il essentiellement un grand lettré, un humaniste chrétien, non un philosophe ou un théologien, mais, en rencontrant par exemple Pascal ou le Jansénisme, il les éclaire, à sa manière sobre, de traits qui en illuminent l'incidence sur les problèmes contemporains. Je ne saurais mieux caractériser la nature de son influence que par une prévalence, merveilleusement apaisante, du jugement et du bon sens.

***

Tant de labeur intellectuel, et si multiforme, se répercute bien au-delà des spécialistes, des initiés. Par les revues d'abord : Les *Études* des Pères Jésuites qui, accueillantes aux courants nouveaux, ont, par ailleurs, pris à l'encontre du marxisme, des chrétiens progressistes, de certaines thèses d'*Esprit* une attitude très ferme ; la *Vie Intellectuelle* des Pères Dominicains, qu'on pourrait situer, sur le plan du progressisme politique, bien à gauche des *Études*, et légèrement à droite de *Économie et Humanisme ; Témoignages* qui ne s'attache pas seulement aux questions liturgiques, mais aborde tous ordres de la pensée religieuse ; les *Études Carmélitaines*, surtout tournées vers la psychologie religieuse, les problèmes d'ordre contemplatif et mystique, en étroite connexion avec l'état d'âme de l'homme moderne ; *Esprit*, *Jeunesse de l'Église*, la *Pensée catholique*, dont j'ai dit les tendances respectives ; *Dieu vivant* qui retient surtout l'aspect eschatologique, l'aspect de transcendance et de sainteté du christianisme ; la *Revue thomiste*, organe des Dominicains de Saint-Maximin, pour ne citer que les plus caractéristiques. Enfin, la psychanalyse et les problèmes d'ordre biologique et médical, par rapport à la morale chrétienne, donnent large matière à des revues comme *Psyché* ou les *Cahiers Laënnec*.

Les conférences et débats, publics et privés, sont encore un précieux moyen de diffusion de la pensée. Le *Centre Catholique des Intellectuels Français* est expressément organisé pour les mettre en action. C'est un centre de travail en commun, d'échanges d'idées dont l'âme est d'introduire l'esprit communautaire dans le monde de la pensée catholique. Des équipes de recherches prospectent alternativement les terrains de la théologie, de la philosophie, du droit, de la politique. Les animateurs sont de haute qualité. Le C.C.I.F. est surtout un carrefour, ouvert, du moins en principe, à tous les courants, pour qu'ils se confrontent et s'affrontent en de franches et cordiales discussions. Les unes ont lieu en circuit fermé, entre spécialistes des questions traitées, les autres publiquement, dans la grande salle du cloître Saint-Séverin. Par ailleurs, reprenant, en l'élargissant aux scientifiques et à tous les intellectuels, l'héritage de cette Semaine des Écrivains catholiques, que mes amis et moi avions fondée dans l'entre-deux guerres, le C.C.I.F. organise annuellement une Semaine des Intellectuels catholiques, dont le succès est considérable. Assurément, ce succès même en limite inévitablement la valeur d'information. Certains « déballages » ne sont pas possibles devant un public de quinze cents à deux mille personnes qui, pour distingué qu'il soit, n'est pas pour autant initié aux complexités des problèmes traités et aux formes aventureuses qu'en peut prendre la solution en tel ou tel esprit, en telle ou telle équipe. Aussi, les points communs apparaissent-ils davantage que les divergences.

Comment la jeunesse universitaire catholique réagit-elle sur les tendances qui la sollicitent de toutes parts ? A cet égard, un des meilleurs

postes d'observation est le *Centre Richelieu*, qui, en plein quartier Latin, sous l'égide de l'abbé Charles, rassemble les étudiants catholiques de Sorbonne. Le travail qui s'y fait, dans le domaine exclusivement religieux, non seulement par une vie sacramentelle et liturgique intense, mais par des cours et conférences embrassant tous les thèmes, jusqu'aux plus névralgiques, de la pensée chrétienne, en soi et par rapport au monde moderne, un tel travail jette évidemment de vives lumières sur l'état d'esprit de ces jeunes hommes. Si, en leur élite, ils sont plus sensibles peut-être qu'ils ne furent jamais aux plus profondes exigences de la vie religieuse, un grand nombre subissent, plus ou moins consciemment, l'influence de leurs camarades marxistes de Sorbonne. Le contact, parfois établi dans un but de conquête ou d'apostolat, tourne assez facilement en flirt intellectuel, où la puissance de séduction ne vient pas d'où il se devrait. Là est le danger le plus commun. Le fameux « sens de l'histoire », interprété selon le marxisme, en impressionne beaucoup qui concluraient volontiers que le monde marche inévitablement au marxisme, qu'on en soit ou non satisfait. Le goût de révolution et d'absolu, propre à la jeunesse, y trouve son compte. Les étudiants pensent qu'il n'est au fond qu'un dialogue : celui qui est désormais instauré entre communistes et chrétiens. Ballottés entre l'attrait du marxisme et la répulsion de leur conscience chrétienne pour le matérialisme athée, certains « scientifiques » découvrent volontiers dans les conceptions biologico-sociales du P. Teilhard de Chardin une contre-partie qui les enchante.

***

Prodigieuse fermentation, en vérité, propre à la France, et que les catholiques des pays voisins, voire d'au-delà des mers, contemplent avec un étonnement inquiet. Elle traduit vitalité et richesse, mais aussi déséquilibre et tâtonnement. Elle cumule du même coup les possibilités les plus heureuses comme les plus périlleuses. Elle met en cause, non des éléments accessoires, mais des données essentielles. Sera-ce, en fin de compte, pour les sauver ou pour les perdre ?

Ceux qui veulent à tout prix que l'Église intervienne en son suprême magistère, pour débrouiller l'écheveau, désigner les voies ou dresser des barrières, ne se rendent pas compte du crédit qu'elle ouvre aux travailleurs chrétiens de l'intelligence et de l'espoir qu'elle fonde dans leurs libres recherches. « Votre labeur, leur disait le cardinal Suhard, dans sa célèbre lettre pastorale : *Essor ou déclin de l'Église*, est indépendant... Votre tâche, penseurs chrétiens, n'est pas de suivre mais de précéder. Être en retard d'une idée, cela a pu être un fait : ce n'est pas une vertu... Vous rassemblerez les conclusions de vos diverses spécialités pour vous essayer à une vision cosmique de l'univers... Votre loyauté n'aura d'égale que votre ouverture d'esprit et votre coopération effective avec tous ceux, croyants et incroyants, qui poursuivent le vrai de toute leur âme. »

L'Église n'en reste pas moins vigilante en ce qui concerne l'intégrité

de la foi. On sait les décisions prises à l'endroit des chrétiens progressistes. Les penseurs catholiques sont ainsi avertis des limites imposées à certaines tentatives de conciliation. Sur un autre plan, la lettre pastorale du cardinal Suhard : *Le Sens de Dieu* (1948) signalait des déviations dangereuses dans les courants actuels de pensée chrétienne, notamment un affadissement du dogme, une tendance à substituer le sens de l'homme au sens de Dieu, un anthropocentrisme, une tendance à éliminer le silence, le mystère, éléments essentiels de la contemplation et de la prière, à ne considérer la sainteté que comme un bel humanisme, un épanouissement de la personnalité, à condamner, pour éviter le formalisme, toute contrainte spirituelle et toute ascèse, l'amour couvrant tout et suffisant à tout. Dans *Essor et Déclin de l'Église*, le cardinal Suhard encore réprouvait du même coup le progressisme outrancier et le traditionalisme excessif.

C'est dans cette voie moyenne que se fera sans doute l'opération de décantage dont je parlais au début de cette étude. Elle se dessine déjà. Pour n'en prendre que deux exemples — que je ne choisis pas par complaisance chez les Jésuites — je citerai le P. Fessard et le P. Daniélou. Ni l'un ni l'autre ne peuvent être accusés de se figer dans des positions dépassées. On sait, quant au premier, la modernité de sa pensée philosophique. Le second a poussé en maints domaines des pointes très hardies. Or, c'est à l'argumentation du P. Fessard, appuyée sur une connaissance approfondie du marxisme, que nous devons la plus efficace offensive contre les infiltrations des thèses marxistes en zone chrétienne. Quant au P. Daniélou, si bien armé pour remplir auprès de la jeune génération le rôle que jouait dans la précédente le conseil éminent d'un P. de Grandmaison ou d'un P. Sertillanges, il me paraît de plus en plus préoccupé d'une juste mise en place des valeurs. Parlant précisément à la jeunesse des Conférences Saint-Michel, il disait en substance : les traditionalistes courent le danger d'identifier les éléments permanents de l'Histoire avec les formes momentanées. Ils sont ainsi conduits parfois à s'attacher au maintien des formes périmées et à compromettre l'essentiel, qu'ils veulent défendre. Les révolutionnaires, eux, ne sont sensibles qu'à ce qui change dans le monde. Leur position est juste en ce que la société humaine est en perpétuel changement. Mais ils soumettent tout à cette évolution et sacrifient ainsi des valeurs essentielles...

Ainsi s'ébauche, au cœur même des courants multiples qui sillonnent la pensée chrétienne, un précieux travail de distinction entre le permanent et le momentané, l'essentiel et l'accessoire, ce qui doit demeurer et ce qui passe, l'important étant de ne pas prendre la générosité, si apostolique et admirable fût-elle, pour un critère de valeur intellectuelle et de sécurité doctrinale, ni l'immobilité en tout pour une position juste et une garantie de durée. « Travaillons à bien penser », disait Pascal, et il ajoutait : « C'est le fondement de la morale ». Au sens où il entendait la morale, il y va de tout l'homme.

GAÉTAN BERNOVILLE

AU VENT DE L'HIVER

Nous n'étions qu'une vingtaine. Le buffet était appétissant. Les invités riaient aux mêmes mystérieuses plaisanteries. Erwin me fit de loin un petit signe, dit d'un air absent : « Hello, Mutsika!... » et se mêla à un groupe bavard. Puis comme la musique reprenait, il entraîna Jutsi dans une czardas effrénée. Je ne savais pas danser la czardas et Bela m'avait dit bien des fois que je ne savais pas danser. En m'efforçant de sourire, je restais debout dans un coin.

Varsanyi Kato, la maîtresse de maison, me fit un petit salut par-dessus l'épaule de son cavalier. Les danseurs se regardaient dans le grand miroir qui tenait un pan de mur, dans le reflet du lustre, dans les yeux l'un de l'autre. J'avais peur de me voir et je touchais mes joues avec incertitude, comme si mes mains eussent été à la recherche d'un visage perdu.

— Pourquoi es-tu triste, Kleine?

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Une jeune Française (nous ne la connaissons que par son surnom : Mutsika) s'est fiancée en Slovaquie avec un avocat, Bela. Celui-ci l'a envoyée en Hongrie chez sa sœur Jutsi et il doit la rejoindre à Noël (l'action se situe en 1937). Mutsika s'est donc installée à Inâmpuszta, dans le domaine d'Herbert, le mari de Jutsi. Dans cette demeure, poétique et triste, Mutsika passe de longs mois d'inquiète attente, Bela ajournant constamment la date de son arrivée et le ton de ses lettres devenant de plus en plus gris. Pourtant, Jutsi insiste beaucoup pour que Mutsika reste auprès d'elle. Dans quel dessein? C'est ce que la Française ne démêle pas d'abord, jusqu'au jour où elle comprend que Jutsi, amoureuse d'un certain Erwin, se sert d'elle comme d'un paravent et cherche à faire croire qu'Erwin ne vient à Inâmpustza que pour voir l'étrangère. Cette première découverte est bientôt suivie d'une seconde : Jutsi voudrait obtenir que son mari Herbert consente au divorce. Et elle est fort heureuse de percevoir que celui-ci commence à éprouver une certaine inclination pour la jeune Française. Au moment où reprend le récit, Herbert, sa femme et Mutsika passent une soirée chez des amis.*

Herbert me souriait avec douceur. Son regard résolu cherchait le mien. Il était vêtu de bleu marine et paraissait tout à coup beaucoup plus jeune, beaucoup plus mince. Ses pieds étaient petits dans les souliers vernis. Sa peau rêche était pâle et très bleus ses larges yeux.

— Je ne suis pas triste.

Il rit, d'un rire silencieux et narquois.

— Tu es triste. Pourquoi?

— Je suis seule...

— Je le suis aussi...

— Ce n'est pas la même chose.

— Non, dit-il avec le même rire sans gaîté. C'est pire. Viens danser...

Il m'avait pris la main : je sentis que je rougissais. Je dis très vite :

— Je ne sais pas danser...

— Moi non plus...

L'orchestre jouait l'air favori d'Erwin : *In september, in the rain...* Herbert m'enlaça et me conduisit parmi les autres.

— Pourquoi mens-tu? Tu danses très bien.

— C'est quelqu'un qui ne sait pas danser qui me le dit...

Il me serra contre lui. Je sentais son souffle contre ma tempe et parfois, quand il avait fait un pas difficile, il m'écartait de lui, me regardait dans les yeux et souriait moqueusement.

— Tu n'as jamais beaucoup dansé, n'est-ce pas?...

— Une ou deux fois avant de venir en Slovaquie. Depuis, un peu avec Bela...

— Mais tu aimes cela?...

— Oui...

Au premier soir de mon arrivée en Hongrie, Nagy Gyula m'avait invitée et j'avais refusé. J'avais emporté la chevalière bleue comme un gage. J'avais emporté la promesse de Bela. La confiance et l'espoir me donnaient alors une grande force.

— A quoi penses-tu, Kleine?...

— A rien...

— C'est toujours à rien que tu penses, n'est-ce pas?...

Son sourire était triste. Il parlait à voix très basse et parvenait sans peine à se faire comprendre dans le bruit de la musique et de la danse.

Lui, peut-être, pouvait m'éclairer sur les intentions de son beau-frère.

— Je pensais à Bela, Herbert.

— Une pensée regrettable...

— Il m'a demandé de l'attendre. Je ne mens pas. Il m'a donné sa chevalière, en me promettant de venir à Noël, de rendre publiques nos fiançailles...

Je me hâtais de tout lui dire, en grand besoin de me défendre. Il ne me regardait pas. J'avais les larmes aux yeux et le cœur défaillant. Après cette

danse, je n'aurais plus le courage de lui parler. Il était bien que quelqu'un m'écoutât enfin. Je croyais qu'il allait me rassurer et parce qu'il me tenait près de lui, j'avais un peu plus chaud.

— Pourquoi te soucier de Bela?... Il est loin de te valoir...

— Je ne suis pas juge, Herbert.

Et j'osai ajouter, les yeux levés sur lui :

— Vous ne vous dites pas : « Pourquoi me soucier de Jutsi ; elle est loin de me valoir? »

Il me fit tourner à l'angle du salon et s'arrêta, applaudissant l'orchestre qui commençait un tango.

— On a toujours tort d'aimer, Kleine...

— On a toujours tort de ne pas aimer, Herbert...

J'eus honte d'avoir parlé d'une manière personnelle et ennuyeuse. Il allait regretter de m'avoir invitée ; je m'efforçai d'être gaie :

— Parlons d'autre chose... Je deviens horrible... ou ne parlons pas... C'est si bon de danser...

Avec un rire étranglé, il appuya sa joue contre mon front.

L'orchestre jouait une valse lente. Ma tristesse s'était adoucie. Il me semblait que si quelqu'un me tenait la main, au moment du grand passage, la mort serait ainsi. J'étais détendue, contente, sans pensées. Quand je levai les yeux, je ne voyais que la ligne carrée et dure du menton d'Herbert et aussitôt, comme si je l'avais appelé, il baissait sur moi son beau regard tendre. Il ne m'effrayait plus. Je n'avais plus peur de danser mal, de faire un faux pas, de tomber, d'être ridicule. Et quand il me quitta, la danse finie, il m'avait fait beaucoup de bien.

Le temps passa. Varsanyi Kato me conduisit au buffet, me présenta à ses amis. Son mari m'invita à danser. Erwin, à son tour vint à moi. Il était tard et j'étais lasse. A l'écart des autres, je m'approchai de la grande baie vitrée et j'appuyai mon front contre la vitre. C'était une nuit étrange. Il faisait très froid. La pleine lune touchait les toits d'un bleu gris nocturne. Sous la brume lumineuse, les pavés de la cour étaient blancs. La main contre la vitre glacée, je pensai à Bela. Je vis alors, au fond de la cour une voiture attelée. Le cocher la tête penchée, immobile, n'avait pas quitté le siège.

— Que fais-tu là?...

Herbert avait posé la main sur mon épaule. Je me retournai.

— Herbert, est-ce possible?... Ce n'est pas votre voiture, là, près du mur?

Il s'approcha de la fenêtre.

— Que veux-tu que ce soit?

— Il y a cinq heures que nous sommes ici. Vous n'allez pas me dire que le pauvre Sandor attend là depuis cinq heures?...

— Ce n'est pas lui que je plains. Ce sont mes juments...

A cet instant-là, je lui souhaitai mille morts. Il m'enlaça et me ramena dans le cercle des danseurs.

— C'est mal. S'amuser pendant que votre cocher meurt de froid...

— Il a l'habitude...

Mais je l'avais touché peut-être, car il dit, en jetant un regard autour de lui :

— Après tout, j'en ai assez de cette soirée insipide. Tu as raison... Il est temps de partir...

La danse finie, il s'éloigna de moi. Je le suivis des yeux. La dignité de son port, la mesure de ses gestes le rendaient différent des autres. Il s'approcha de Jutsi. J'étais heureuse de quitter la maison des Varsanyi. Peut-être Bela m'avait-il écrit. Nous étions partis pour Dombovar avant l'arrivée de Josko. Une lettre m'attendait peut-être à Inámpuszta. Je souffrais tout à coup d'une douloureuse impatience. La main sur le bras de la blonde et rieuse Kato, suivie d'Erwin, Jutsi vint à moi.

— Vous allez rentrer à Inám. Je reste ici. Je vais chez le coiffeur demain matin. Kato insiste pour m'offrir l'hospitalité cette nuit...

— On vous a trop peu vue, dit notre hôtesse. Demandez à Herbert de rester un peu plus longtemps. Il n'est que minuit...

Je ne sus que répondre. L'idée de rentrer seule à Inámpustza avec Herbert m'effrayait.

— Qu'avez-vous ?... dit Jutsi durement.

Kato me serra le bras, posa la tête contre mon épaule avec de grands rires et dit quelques mots hongrois qui amusèrent ses amis. Herbert vint à mon secours :

— Allons, partons, puisque tu penses que le cocher a pris froid...

Ils rirent de plus belle. Varsanyi Kato m'embrassa avec affection en me demandant de revenir souvent chez elle. Jutsi et Erwin nous accompagnèrent jusqu'à la voiture. Un domestique s'empressa pour nous aider à monter et à entrer dans les sacs de fourrure. Herbert s'assit à côté de moi. J'éprouvais une certaine appréhension de ce long trajet à travers la campagne nocturne auprès de cet homme silencieux, une appréhension qui n'était pas sans douceur. Jutsi avait hâte de rentrer à l'intérieur de la maison ; elle me dit au revoir.

— Szervus, Herbert...

— Sverzus, Mutsikam... Szervus... Szervus...

Mes lèvres étaient gercées, et sourire était un peu difficile ; le rapide départ de la voiture me rejeta en arrière. Ballottée contre Herbert, je renouai mon écharpe écossaise. La voiture roula sur les pavés de la cour et les pavés de la rue ; bientôt, laissant Dombovar derrière nous, nous partîmes à travers la plaine, sous la lune haute.

— Es-tu bien, Kleine ?...

— Oui...

Herbert se pencha et avec gentillesse m'enveloppa dans la couverture doublée de peau de mouton. Son visage était paisible et ses yeux avaient la pâle pureté de la nuit. Le sourire découvrait ses dents. Le trot des chevaux éveillait un écho monotone. L'ombre de la voiture et nos ombres

mêlées passaient obscures dans la lumière. La lune était partout, roulée dans l'herbe gelée, dans la terre blanche de givre, sur la robe couleur d'écume des juments, sur les larges paupières de mon compagnon.

— Pourquoi ne parles-tu pas ?...

— Que puis-je vous dire ?...

— A certains moments, tu es très bavarde et à d'autres, très silencieuse. Pourquoi ?...

— Je ne sais pas...

— Tu ne sais pas et tu ne penses à rien, n'est-ce pas ?...

Il sourit avec attention et avec douceur. Touchée, je me penchai vers lui.

— Vous êtes bon de vous soucier de moi, Herbert...

— Petite, dit-il.

Et il se rejeta en arrière et ferma les yeux.

— Vous m'avez donné toute la couverture. Et vous, n'avez-vous pas froid ?

— Je n'ai jamais froid...

La route était longue et heureuse. Nous nous avancions dans la lumière par les champs coupés d'ombres et de clartés crues comme un visage sous une lampe. Pour la première et la dernière fois de ma vie, un moment semblable m'était donné. Le silence d'Herbert ne me pesait plus. J'avais enfin trouvé un compagnon et un ami. Parce qu'il avait pris soin de moi, mon cœur était plein de tendresse et j'aurais voulu le sauver de cette trahison dont je m'étais faite complice. Pourquoi n'était-ce pas Bela, à mes côtés ?... Si nous avions partagé l'enchantement de cette nuit, rien n'aurait pu l'éloigner de moi. J'avais un besoin douloureux de prendre la main de quelqu'un, de dire des mots d'amour.

— A quoi penses-tu, Kleine ?...

— A rien...

Il rit et me jeta un regard moqueur.

Il était deux heures du matin quand la voiture franchit les grilles et s'arrêta devant le porche éclairé. Imre descendit les marches en courant et avec un « *Kezet Ket csokolom* » assoupi, ouvrit la porte de la voiture, m'aida à me débarrasser des couvertures et à sauter sur le sol gelé. Tout engourdie, je montai lentement les marches et, au seuil de la maison, attendis mon compagnon.

— *Kezet Ket csokolom*, dit Sandor...

— *Jo estèt* [1].

Herbert s'était retourné, avait rebroussé chemin et glissé un billet dans la main du cocher. Imre, qui s'était précipité pour allumer les lampes, paraissait s'étonner de l'absence de Jutsi et la chercher encore. Il aida son maître à ôter sa pelisse.

— Cet Imre est si stupide, dit Herbert, et il le congédia...

— Je vous baise la main à tous les deux...

1. Bonsoir.

— Bonsoir, dit Herbert. Et je répétai : — Bonsoir, après lui.

Le trot des juments et le roulement de la voiture s'éloignaient dans l'allée du jardin. J'eus froid au cœur. Les domestiques logeaient dans les communs. J'étais seule avec Herbert, dans le vaste silence de cette maison et je pouvais bien crier et appeler, nul ne m'entendrait.

— Tu es fatiguée, dit Herbert.

— Un peu...

Après cette longue promenade, tu dormiras bien...

— Oui...

Je ne pouvais en dire davantage. Il prit ma main et la laissa aussitôt retomber.

— Tu as froid. Je vais regarder s'il y a du feu dans ta chambre...

— Certainement, dis-je, certainement, il y a du feu...

Il me sourit faiblement.

— Comment le sais-tu ?...

Je me sentis rougir.

— Roza n'oublie jamais de prendre soin du feu...

Nous suivions l'un près de l'autre le long couloir, plein d'odeurs humides. Dans toute la plaine, il n'y avait que le bruit de nos pas, les miens légers, inégaux, ceux d'Herbert lents et solennels. Malgré moi, j'écoutais ces pas et j'avais baissé la tête. Je m'arrêtai devant ma chambre et la main sur le bouton de la porte, j'osai lever les yeux sur le visage de mon compagnon.

— Merci, Herbert. Vous avez été très bon pour moi, ce soir.

Je ne sais s'il me comprit. Tout était obscur, angoissant. L'expression de sa bouche était à demi rêveuse, à demi amusée et son regard dans mon regard avait une splendeur pesante.

— Dors bien, Kleine.

Avec douceur, il posa ses lèvres sur ma joue.

VIII

La communication durait depuis un quart d'heure. Le récepteur contre l'oreille, une cigarette entre les doigts, Jutsi me fit signe de lui porter un cendrier. Avec de nombreux « szervus », elle posa enfin le récepteur, tourna la manivelle et revint vers moi. Elle ne souriait plus.

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi ?...

— Je pensais à Bela... Que Bela, peut-être...

— Naturellement ; non, ce n'était pas Bela... Vous semblez n'avoir que lui en tête...

— Vous lui avez écrit, n'est-ce pas ? Vous lui avez demandé si je pouvais bientôt partir pour la Slovaquie, partir le rejoindre ?...

Jutsi haussa les épaules et dit sèchement :

— Comment aurait-il déjà reçu ma lettre ?...

Je compris, une fois encore, qu'elle ne pouvait plus me supporter. Le tricot d'Herbert était enfin terminé. Avec plus de zèle que de compétence, j'ajustais les manches du pull-over. Le soleil oblique de cette fin d'après-midi déjà printanier éveillait les couleurs du jardin et le velours cramoisi des tentures. C'était le dernier jour de février. On commençait les travaux du labour. Herbert sortait plus tôt le matin et rentrait à la nuit. Il n'avait jamais fait allusion aux nouvelles lois agraires.

Jutsi posa le cendrier et s'assit en ramenant les jambes sous elle, les pieds au dehors des souliers de lézard beige. Le soleil donnait à ses cheveux bruns et au bois ciré de la table ronde la même couleur.

— Ingrid va partir avec des amis pour Budapest...

— J'irai donc lui demander plusieurs livres...

Jutsi ne répondit pas. Je sentais sur moi son regard attentif et quand je levais les yeux, elle détournait la tête. Elle alla s'asseoir devant son bureau, prit une feuille de papier, se recueillit quelques instants et se mit à écrire.

En revenant de chez Ingrid, je m'attardai un moment au jardin. Le crépuscule hésitait à tomber. Contre le ciel d'un jaune verdâtre se dessinait la ligne noire des toits de la ferme. L'air sentait le feu de bois.

Jutsi écrivait toujours. Elle me jeta un coup d'œil!

— Ingrid vous a-t-elle parlé de son départ?...

— Elle part demain par la route. Ses amis ont laissé leur voiture à Dombovar. Ingrid les accompagnera jusqu'à Budapest.

— Curieux... Je serai demain à Budapest, moi aussi. Ingrid ne cherchera pas à me rencontrer. Enfin, les livres ne vous manqueront pas... Quel plaisir pouvez-vous trouver à lire jour après jour et nuit après nuit?

Ingrid m'avait donné *l'Hassan* de Fletcher, *les Confessions d'un Mangeur d'Opium* et les trois volumes de *Pamela* de Richardson. Le poste de Budapest-II diffusait un air tzigane, ce *Sombre Dimanche* qui avait causé en Europe, une épidémie de suicides, Le couchant laissait des traits rouges dans le ciel au-dessus du grand sapin. Bientôt ce serait le printemps. Jutsi se montrait nerveuse, irritable. A mon insu, j'avais dû la blesser et perdre sa confiance. Pourquoi avait-elle dit : « Ingrid sera à Budapest en même temps que moi... »? Allions-nous traverser Budapest pour aller en Slovaquie?... A la pensée de revoir Bela, je devenais lourde et si peu sûre de mes gestes que je dus m'asseoir et feindre de lire.

Herbert entra enfin.

Il tourna le bouton de la porte, s'avança d'un pas solennel, répondit au bonsoir de sa femme par quelques mots au son ironique, s'assit et passa avec fatigue la main sur ses paupières.

— Et ce coup de téléphone de Budapest?... dit-il.

Je ne pus comprendre la réponse. Herbert étendit le bras et ferma la radio. Il y eut un rapide échange de questions.

— Bien, dit Herbert, en se levant pour prendre sur la table ronde un paquet vert de *Memphis*. Si cela vous convient...

Il alluma sa cigarette et regagna sa place. Jutsi se tourna vers moi :

— Ma sœur Ulla est de passage à Budapest. Elle m'a demandé d'aller à sa rencontre : elle n'a pas le temps de venir jusqu'ici. Il faut absolument que je lui parle...

Herbert me regardait.

Déçue que Jutsi ne fît pas allusion à mon départ, je demandai en m'efforçant de dominer ma crainte :

— Puis-je aller avec vous ?...

— Avez-vous de quoi payer votre voyage ?...

— Non...

J'avais chaud jusqu'aux yeux. Elle dit :

— Je n'ai pas d'argent à gaspiller.

Je murmurai des excuses. Ma pauvreté tout à coup me paraissait coupable.

— Je pensais que nous partirions pour la Slovaquie... C'est pour cela que je parlais de vous accompagner...

Jutsi étendit le bras et prit une cigarette dans le paquet de *darling*.

— Si tout réussit comme je l'espère, à mon retour probablement, je partirai pour la Slovaquie. La réponse de Bela décidera de votre départ... Je vous parlerai de cela quand nous serons seules...

Je caressais la reliure de toile verte d'un livre et malgré moi je regardais Jutsi, comme si je devais plus jamais la revoir.

— Et quand partez-vous ?...

— Demain matin...

Après un pénible effort pour oser cette question, je demandai :

— Et vous me laisserez seule avec votre mari ?...

Elle eut une moue méprisante :

— Pour une nuit seulement. Que voulez-vous qu'il arrive ?...

— Rien...

Elle quitta la pirosszoba. Je reconnaissais la vanité de ma peur.

— D'ailleurs, dit Jutsi, l'autre soir, déjà, au retour de Dombovar, vous êtes restée seule avec Herbert. Rien ne s'est passé, n'est-ce pas ?...

— Non, il a été bienveillant...

Bon, bienveillant et pourtant redoutable. Si sa pompe, sa majesté, la conscience qu'il avait de son importance le rendaient parfois assez ridicule, je le savais, comme moi, voué au malheur et à l'abandon. Quand je levai les yeux sur Jutsi, elle n'eut pas le temps de changer l'expression de son visage — la dureté du regard, le sarcasme de la bouche — et j'eus le sentiment qu'elle me détestait.

— Je vais préparer ma valise, dit-elle en se levant.

Aussitôt qu'elle eut refermé la porte, le regard d'Herbert chercha le mien.

— Eh bien ? dit-il.

D'un mouvement instinctif, je me levai, je balbutiai :

— Peut-être puis-je aider Jutsi...

Quand j'allai rejoindre Jutsi dans sa chambre elle était assise au bout du lit. Roza, agenouillée sur le tapis, faisait la valise, pliant les vêtements avec soin entre deux feuilles de papier de soie. La pièce paraissait beaucoup plus claire : Zoltan avait fait merveille, mais les fauteuils de style colonial, pour gais qu'ils fussent, étaient durs et peu confortables.

— Qu'y a-t-il?... demanda Jutsi.

Je voulais lui dire : « Ne me laissez pas seule avec Herbert... Ne me laissez pas seule avec Herbert... »

— Rien... Est-ce que je vous dérange?...

— Non... restez si cela vous plaît.

Je m'approchai de la fenêtre aux volets clos. Roza leva vers moi son pieux visage serré par les bords rouges du fichu et se mit à parler hongrois, avec l'indépendance d'une servante aimée.

— La comprenez-vous? dit Jutsi avec dédain.

— Non...

Et je pensais : « Ne me laissez pas seule avec Herbert... Ne me laissez pas seule avec Herbert... » Jutsi défit ses souliers d'un coup de genou impatient, prit sur la table de chevet une trousse de toilette, sortit une lime de fer et fit ses ongles.

— Roza vous dit qu'elle prendra bien soin de vous en mon absence...

— *Köszönom szépan; Roza...*

Le visage austère se détendit en de hâtifs sourires. Avant de la plier, Roza montra une blouse à Jutsi qui fit signe que oui, qu'elle la prenait dans ses bagages.

— Mais vous allez revenir après-demain, Jutsi, n'est-ce pas?

— Oui... Que pensez-vous donc?...

La grande valise était pleine; elle emportait beaucoup de choses pour une seule journée, une seule nuit.

— A quelle heure, partirez-vous demain?...

— A cinq heures. Le train quitte Dombovar à sept heures...

Roza avait mis la dernière couche de papier de soie et rabattu le couvercle de la valise. Je demandai avec timidité, dans la crainte d'un refus :

— Puis-je vous accompagner jusqu'à la gare demain matin?...

Jutsi choisissait un vernis pour ses ongles.

— A votre aise...

Elle chaussa ses souliers, s'approcha de la coiffeuse, se poudra avec soin, brossa ses cils et passa le bâton de rouge sur ses lèvres.

— Ne vous croyez pas obligée de vous lever à quatre heures du matin pour m'accompagner à la gare.

— Cela me fera plaisir...

Je voulais lui demander de ne pas me laisser seule avec Herbert. Elle tendit à Roza sa bouteille de vernis. Agenouillée devant sa maîtresse, Roza lui peignit les ongles avec adresse et avec soin.

— Je ne peux plus vivre ainsi. On offre à Erwin une situation en Italie.

Si je ne l'oblige pas à l'accepter, il se dérobera de nouveau. Cette fois-ci, je veux arriver à une solution.

Son visage n'avait pas de tendresse, ni d'âme. Je compris qu'elle réussirait, que rien ne l'empêcherait de réussir.

— Et Herbert?... Comment l'obligerez-vous à divorcer?...

— Ce n'est pas le plus difficile, dit Jutsi, en regardant ses ongles vernis.

Elle fit quelques observations à Roza, se leva, brossa sa robe de laine noire. Comme son frère, elle était toujours très soignée. Le parfum de cuir de Russie qui évoquait le souvenir de Bela me rendait faible et malade.

— Allons, dit Jutsi, en se tournant vers moi, mais sans me regarder ni paraître me voir, venez dîner, il est tard.

Il faisait nuit noire quand nous traversâmes la ferme, le lendemain matin et le froid était douloureux. Jutsi gardait le silence. Je pensais à Herbert; je savais qu'il ne fallait pas me laisser seule avec lui. Je voulais dire : « Jutsi, promettez-moi que vous reviendrez demain soir », mais je ne pouvais ouvrir la bouche et cette route éprouvante et glacée me paraissait trop courte.

A l'aube nous atteignîmes Dombovar. Le sifflet d'une locomotive se prolongea en tristes échos. Jutsi me précéda sur le quai au moment où le train entrait en gare. Elle allait me crier au revoir, s'éloigner, m'oublier...

— Jutsi, un moment... Pensez-vous qu'il soit bien de me laisser seule avec votre mari?

Elle haussa les épaules et me regarda d'un air attentif et méprisant :

— Pourquoi un homme ferait-il attention à vous?... Regardez-vous dans un miroir et vous serez rassurée...

IX

Jutsi était partie et son départ n'avait rien changé. Imre avait poussé la table dans la pirosszoba. J'avais glissé un tabouret près du poêle et, le dos contre la porcelaine, j'essayais de trouver un peu de chaleur

Il était une heure de l'après-midi. Déjà j'attendais, avec le retour de Josko, le moment du courrier. J'aurais voulu me coucher, fermer les yeux et ne plus jamais m'éveiller. Je tenais en main *les Confessions d'un Mangeur d'Opium*, mais je ne lisais pas. J'entendis un pas lourd. Je me redressai et fis semblant de lire. Herbert ouvrit la porte et s'approcha de moi.

— Bonjour, Kleine... Pourquoi as-tu si mauvaise mine?...

Le ton était ironique. Le regard d'Herbert, vert aujourd'hui dans la couleur de ses vêtements, s'était attaché à mon visage, voulait mon regard. Il s'assit près de moi avec gravité et me prit la main.

— Tu as froid... Veux-tu boire quelque chose?...

— Nous allons déjeuner. Je me sentirai mieux après...

Il ne répondit pas. Il me regardait comme personne jamais ne m'avait regardée. Je bougeai, je retirai ma main et j'allai prendre une cigarette. Ce n'était pas si long, une journée et une nuit. Le lendemain soir, Jutsi serait de retour : nous partirions bientôt ensemble pour la Slovaquie.

— Kleine...

— Herbert...

Je me retournai. Son regard prit le mien. Très vite, je baissai les paupières.

— Je te fais peur ?...

— Non...

— Alors, pourquoi t'es-tu éloignée de moi ?...

— J'avais envie d'une cigarette...

Il se mit à rire.

— Tu as oublié de l'allumer...

Lentement et sans me quitter des yeux, il vint à moi et me tendit la flamme de son briquet.

— Merci...

J'avais ce regard comme une arme devant mon visage, comme une brûlure sur mes yeux.

— Pourquoi me regarder ainsi, Herbert ?...

— Nous sommes seuls, petite. As-tu pensé que nous étions seuls ?...

— Cela ne change rien à l'affaire.

Mais le sang s'était retiré de mes joues et je sentis une fatigue extrême. Je me reculai, je m'assis à ma place habituelle et fis mine de bouger l'aiguille du poste. Herbert mit sa main sur la mienne.

— Petite...

Je levai les yeux et tombai dans le piège ; pas un instant, son regard ne m'avait quittée.

— Tu crois vraiment que cela ne signifie rien que je sois seul avec toi ?...

— Rien du tout... Et je retirai ma main.

Herbert était toujours là devant moi. Je respirais mal et j'aurais voulu crier grâce. C'était comme deux mains sur mon cœur.

— Si cela ne signifiait rien, pourquoi te serais-tu levée si tôt ce matin pour cette promenade sans agrément ?...

— Que voulez-vous dire ?...

— Ta cigarette s'est éteinte et tu avais tant envie de fumer.

Il prit son briquet et me tendit la flamme ; son visage carré et dur avait un pouvoir ironique et ses beaux yeux tournés vers les miens m'enlevaient toute liberté.

— Tu as demandé à Jutsi de ne point te laisser seule avec moi. C'est bien cela, n'est-ce pas ?...

Je dis avec force :

— Certes, c'était ridicule. Vous avez trop bon goût pour vous soucier de moi...

— Comme tu es sotte...

Il souriait avec une douceur narquoise.

— C'est ce que Jutsi m'a répondu.

— Ah! vraiment? Elle t'a répondu cela?...

Son pesant, son inexorable regard me faisait souffrir.

— Voilà Imre, dit-il, viens déjeuner. J'ai commandé un déjeuner qui te plaira. Tu vois. Moi aussi, je pense à toi...

Et il me prit les deux mains pour m'aider à me lever de mon fauteuil. Imre entrait avec l'air effaré et stupide qui lui était habituel. Herbert poussa derrière moi le fauteuil à haut dossier et s'assit à sa place. Son regard déjà me cherchait.

— Herbert?...

— Oui?...

— Ne pouvez-vous regarder autre chose?

Il rit :

— J'ai plaisir à te regarder...

— Pas de cette façon, je vous en prie...

Imre servit les croissants chauds au grain de cumin et me présenta le soufflé au fromage.

— Tu aimes cela, n'est-ce pas?.

— Oui...

— Jutsi n'aime que la viande. Nous n'avons pas les mêmes goûts. Toi et moi nous étions mieux faits pour nous entendre...

Aussitôt qu'Imre eut quitté la pièce, Herbert me prit la main. Je cherchai en vain à la retirer.

— J'aime tes mains si sûres, si bonnes. Tu as de belles mains, Kleine. Des mains sans bague, sans amour, des mains pleines d'une tendresse dont personne ne voulait...

Sa voix était douce, un peu moqueuse, son regard ne quittait pas le mien.

— Je ne peux pas manger et vous regarder, Herbert.

Il rit. Il était patient. Il avait la force et le temps pour lui. Il savait déjà où il voulait me conduire, où il me conduirait sûrement. Parce qu'Imre revenait, Herbert, lentement, retira sa main. Le geste si tranquille trahissait beaucoup d'habitude.

— J'ai eu le temps de t'observer pendant ces trois mois de silence. Tu me plais...

D'autre femmes, bien d'autres femmes lui avaient plu de cette manière, les filles de ferme et Roza aussi. Je vidai le verre de vin blanc. Imre s'empressa de le remplir. J'avais un peu plus chaud.

— J'ai commandé à Piroska une purée de marrons à la crème Chantilly, comme tu l'aimes...

— Pourquoi vous occuper ainsi de mes goûts et de moi?...

J'émiettais le pain sur la nappe. Ce regard vert m'ôtait le sang des joues. Je ne pouvais point l'éviter. J'étais fascinée comme une bête par l'hermine.

— On ne s'occupe pas assez de toi. Tu es comme moi, solitaire. Tu aimes qui ne t'aime pas, comme moi. Je voudrais bien te donner un peu de chaleur, un peu de bonheur...

Sa voix était lente et assurée. Son regard touchait mes yeux, mes lèvres, ma gorge et je sentais que je devenais de plus en plus pâle.

— Nous n'avons pas la même idée du bonheur, Herbert.

Il se pencha un peu en avant et sa main n'avait pas lâché la mienne.

— Crois-tu cela, vraiment?... Tout ce que les êtres peuvent faire, c'est se serrer les uns près des autres contre la vie. C'est ce qu'on appelle l'amour. Crois-tu que je sois moins seul que toi?...

J'avais dans la bouche le goût du cumin. « Pourquoi n'essayez-vous pas Herbert?... C'est un excellent amant... » Et comme je regardais Herbert, l'idée me vint qu'il pouvait bien avoir été marié deux fois, être le père d'une fille, qu'il était, je ne sais de quelle obscure façon, un célibataire.

— Vous avez Jutsi et vous l'aimez...

— Tu sais bien, toi, qu'elle ne m'aime plus. Tu sais bien, toi qui les connais et qui souffres de les connaître, qu'elle et les siens sont incapables d'amour...

Je ne répondis pas. Je baissai la tête pour qu'il ne vît pas mes yeux pleins de larmes. Il serra ma main et dit très bas :

— Pourquoi pleures-tu?...

— Ne m'avez-vous pas dit qu'on a toujours tort d'aimer?...

Alors, il me témoigna beaucoup de bonté. Il me parla avec douceur. Je ne savais pas très bien ce qu'il me disait...

— Tu es lasse... Je vais demander à Roza qu'elle te prépare un bain très chaud et qu'elle mette des bouillottes dans ton lit. Tu feras bien d'aller dormir un peu...

— J'ai peur de rêver...

— Je dirai à Roza de rester près de toi...

Il était capable d'une grande tendresse.

— Vous êtes bon, Herbert.

Il me tendit sa main, paume ouverte et j'y mis le bout des doigts.

— Je t'aime bien, petite...

Comment n'aurais-je pas été sensible à sa gentillesse? J'avais toujours dépendu des autres pour mon bonheur ou pour ma peine. A Roza qui se présentait, Herbert donna quelques ordres :

— Quand tu auras bu le café, tu pourras te retirer dans ta chambre. Tu es blême.

Je n'avais pas envie de dormir, mais il me semblait que dans ma chambre, sous la protection jalouse de Roza, je serais plus en sécurité que

partout ailleurs. Herbert ne me laissa pas le soin de préparer le café, ce café délicieux d'Inámpuszta.

— Ne prends pas une seconde tasse. Tu ne dormirais pas...

Le regard était toujours posé sur moi, mais sans volonté de me dominer, d'avoir raison de moi, avec une tendresse triste et hardie.

— Je dors mal. Je n'ai pas dormi une heure la nuit dernière. C'est toujours ainsi...

— Je peux te donner un cachet qui te fera dormir, si tu promets de ne pas abuser des somnifères...

— Pourquoi en abuserais-je?... Vous êtes bon pour moi..

Et je pensais : « Et bientôt, je repartirai pour la Slovaquie... »

— Je retiens ta promesse, petite.

Il m'offrit une cigarette, me donna du feu et cet homme taciturne, heureux qu'on l'écoutât, parla avec abandon.

Roza ouvrit la porte et sourit. Son sourire, depuis que Jutsi s'était éloignée, était presque complice, mais peut-être imaginais-je ces nuances. Mon compagnon se leva et m'aida à me lever.

— Viens... Roza va prendre soin de toi, mais je veux te donner ces cachets.

En silence, nous suivîmes le couloir jusqu'à la chambre d'Herbert.

— Entre...

Je lui obéis. Les deux fenêtres s'ouvraient toutes grandes sur la plaine. Le soleil ne semblait pas toucher les meubles austères de cette pièce sombre et vaste. Dans le tiroir d'un bureau de chêne, Herbert prit un tube de véronal et me donna deux pilules.

— Jutsi souffrait de pénibles insomnies, voici deux ans encore. Dieu sait pourquoi, l'image d'une femme pendue l'obsédait. Depuis ce temps-là, je garde toujours une petite provision de véronal... Allons, va dormir... J'ai beaucoup de travail. Je te verrai ce soir — et il dit, en prenant ma main et en la portant à ses lèvres — je ne viendrai pas t'ennuyer...

Il replaça les médicaments dans le tiroir de son bureau. J'avais gagné quelques heures. Le retour de Jutsi était plus proche et j'avais craint, sottement, le tête-à-tête avec Herbert.

Au dîner, ce soir-là, il se montra très loquace. Si son silence et le poids de son regard m'effrayaient, il était bien moins redoutable quand, en parlant, il portait témoignage contre lui-même

— Tu vois, disait-il, j'ai beaucoup voyagé. Un jour, tu seras comme moi, lassée du voyage. J'ai été heureux à Inámpuszta. Au début, de notre histoire, je n'aimais pas Jutsi. Elle m'aimait, je crois ; maintenant que je l'aime, elle ne se soucie plus de moi. Toi, à qui elle s'est confiée, pourrais-tu me dire ce qui l'a changée ainsi ?

Je ne pouvais trahir Jutsi et le désir qu'elle avait d'épouser Erwin, le meilleur ami de son mari.

— C'est étrange que tu ne le saches pas...

Il voyait bien que je mentais. Il haussait ses sourcils roux avec une moue de doute et allumait son cigare.

— Après tout, j'ai tort de te demander cela. Ce n'est pas très beau. Vois-tu, il m'arrive d'être jaloux. Pourquoi restes-tu silencieuse?...

— Je vous écoute...

Touchée qu'il me parlât ainsi, comme si nous étions de véritables amis, je prenais plaisir à l'entendre. Il regardait devant lui, très calme, le visage impassible en fumant son cigare.

— C'est la première fois que j'aime avec cette force, cette exigence. C'est peut-être simplement parce que j'ai perdu Jutsi, alors que je me croyais blasé. J'ai commencé très jeune à connaître les femmes, à Berlin, quand j'avais treize ans. Ma gouvernante allemande m'avait emmené dans sa famille. C'est la sœur de ma gouvernante, une jeune femme de vingt-cinq ans, qui m'a initié. Elle est venue dans ma chambre trois jours après mon arrivée. J'étais au lit. Je ne comprenais pas très bien ce qu'elle faisait...

— Non, Herbert, non, c'est impossible...

Je me cachais le visage dans les mains, je me bouchais les oreilles. Qu'avait dit Jutsi?... « A douze ans, j'avais des rendez-vous... » A quinze ans, Bela s'était fait renvoyer du collège pour son inconduite; à Berlin, Herbert, à treize ans... Je ne pouvais croire que mourût si tôt l'enfance, que ce monde n'eût pas de jeunesse.

— Et toi?... dit-il.

— Moi, rien... Rien d'autre que Bela...

— Oui, dit-il, tu es très innocente... A vingt-deux ans, c'est un peu niais...

Qu'avait-il donc à m'offrir?... Il se leva; il alla tourner le bouton du poste de radio.

— Tu perds tes belles années, petite...

Le poste diffusait des airs de jazz. Herbert vint à moi, me tendit la main, m'obligea à me lever, m'enlaça et dansa avec moi. Danser avec cet homme majestueux, dans cette grande maison vide, au cœur du silence, avait quelque chose de singulier. Je pensai à Bela et toute la facile joie de ce moment s'effaça.

— Qu'y a-t-il, Kleine?...

— Rien...

Il me serra de plus près; un peu coupable et un peu ridicule, sans trop savoir pourquoi j'étais coupable et ridicule, je voulus me dégager.

— Tu es si étrange... Tantôt presque gaie et maintenant, de nouveau, si triste...

— C'est la pensée de Bela qui me fait mal.

— Pense à moi, pour changer. Tu as été ma grande préoccupation tous ces temps-ci.

Et de nouveau ce regard, de nouveau ces approches, ce mots, cette voix qui me touchait comme dix doigts caressants.

— Je suis fatiguée. Puis-je m'asseoir ?...

Il me laissa aller. Je m'assis près du poste, je tournai le bouton et pris une cigarette.

— Pourquoi gardes-tu les yeux baissés ?...

Il s'était agenouillé à mes côtés et ses yeux lumineux étaient près des miens. Ses lèvres proches des miennes...

— Herbert, laissez-moi passer... Herbert, je vous en prie...

Ses lèvres étaient proches des miennes. Ma fatigue était grande. Ce regard m'ôtait le souffle de la bouche, le sang des joues, fatiguait mes yeux. Épuisée, je dis d'une voix aussi ferme que je le pus :

— Herbert, laissez-moi passer, je vous prie...

— Comme tu veux...

Il se redressa. Je me levai dans le silence, gênée.

— Bonsoir, Herbert. Dormez bien...

Il ne me répondit pas. J'eus peur de l'avoir fâché. Avant de refermer la porte, je regardai derrière moi. Herbert m'avait pas bougé. En longeant le couloir, je pensai : « Plus qu'un jour... Dans moins de vingt-quatre heures, Jutsi sera là... » Pourquoi Bela ne m'écrivait-il pas ? S'il m'avait dit son amour, ni la tentation, ni la peur ne m'auraient atteinte.

Debout contre le poêle encore tiède de ma chambre, j'attendis longtemps avant de me déshabiller. Les serrures n'avaient point de clefs. Fuir était impossible et personne ne viendrait me protéger ou me secourir.

Sans oser me mettre au lit j'étais à l'écoute de tous les bruits. Herbert pouvait venir par le couloir ou à travers la chambre de Jutsi. Enfin, je dis ma prière et me couchai. La maison, le couloir, les murs étaient pleins d'étranges craquements. J'essayai en vain de trouver le sommeil. Puis ce fut le matin. Je me levai tard. Je bus avec plaisir le thé qu'Imre m'apportait. Le soleil, qui mettait de tremblants miroirs sur les murs bleu pâle, éclairait la faïence du poêle. Les oiseaux chantaient. C'était le printemps et Jutsi rentrait le soir même. La nuit était derrière moi. De bonne humeur, je pris un bain et m'habillai en chantonnant. Muki sur les talons, je partis dans une longue promenade fervente tout au long du talus de chemin de fer. A trois kilomètres de la maison, le rail se divisait en deux embranchements devant les bâtiments d'une laiterie. Appuyé sur sa canne, Herbert parlait à ses hommes. Aussitôt, je rebroussai chemin et je coupai par la route du cimetière. On n'avait point renouvelé sur la tombe de la fiancée les fleurs en celluloïd blanc et Zoltan le menuisier avait pris femme. Un vol de pigeons pouvait bien tracer un sillage argenté dans le ciel, ma joie était passée. De nouveau pour tranquilliser ma peur, je pensai au retour de Jutsi. Pourquoi Bela n'écrivait-il pas ? Il allait

répondre à la lettre de Jutsi qui lui parlerait de ma venue. Il allait dire : « Le printemps est là et nous vous attendons... » Depuis un mois, je n'avais rien reçu de lui.

Quand je poussai la porte de la pirosszoba, avec une défaillance du cœur je vis qu'Herbert était déjà là à m'attendre.

— Bonjour, Herbert.

— Bonjour. As-tu bien dormi ?...

Sa question était ironique.

— Non...

— Tu as eu peur d'une souris, m'a dit Roza. Pourquoi n'es-tu pas venue me voir ?... J'aurais bien su te rassurer...

— La souris m'effrayait moins...

Il rit ; son singulier regard bleu, levé sur moi, soutenu, tentateur me prenait toutes mes forces. Je m'empressai de dire :

— Jutsi rentre ce soir...

Il leva paresseusement la main :

— *Vielleicht*...

— Comment, peut-être ?...

Je m'étais mise à trembler, d'un tremblement que je ne pouvais cacher et ne savais comment contrôler. Herbert se contenta de répéter :

— *Vielleicht*...

Mais tout au long du déjeuner, il se moqua de mes insomnies et tourna en dérision mes ignorances.

— Viens voir la ferme avec moi, veux-tu ?... Je parie que Jutsi ne te l'a jamais fait visiter.

Quand nous rentrâmes à la maison, les oiseaux regagnaient leurs nids, avec des cris rapides ; dans les communs, une lampe s'alluma. Une odeur de fumée se mêlait à l'odeur de la viande que Piroska cuisait. Après cette longue promenade, la chaleur de la pirosszoba était bienfaisante. Imre avait poussé le chariot du thé et quand je portai à Herbert une tasse, il me donna un tel regard qu'il s'en fallût de peu que le thé s'épandît sur lui. Je dis très vite, joyeusement :

— Voilà Josko !...

Ce n'était que changer de peur. La lenteur du messager m'enlevait toute patience. Josko, vida de sa sacoche des fruits et des paquets de cigarettes avant de remettre les journaux et les lettres à Herbert.

— Une lettre pour toi, dit Herbert, le bras tendu, une lettre de Bela...

L'enveloppe était blanche et épaisse, l'écriture grasse, les caractères enfantins. J'allai m'asseoir à l'écart. Mes souhaits étaient exaucés. L'enveloppe contenait une lettre pour Jutsi, sans doute la réponse que j'attendais. Je la posai sur le bureau ; apeurée, je lus la lettre qui m'était destinée.

« Ce soir, écrivait Bela, dans un anglais incertain, il y a grand bal masqué à Zilina. Je m'y rendais chaque année dans le désir d'y rencontrer

le flirt d'une saison, mais je me suis souvenu de vous et peut-être, après tout, n'est-ce plus si difficile de me passer de ce plaisir. Le soir du premier bal, à Trenčin, j'ai dansé avec l'épouse d'un ingénieur russe, mais depuis ma dernière aventure avec une maîtresse qui avait un Russe pour mari, je me méfie de cette sorte de femme. La seconde fois, je suis resté au bal de Bystrica jusqu'à six heures du matin. Je suis tout à fait dégoûté de ces bals masqués, de cette assistance vulgaire qui s'ennuie en prétendant s'amuser follement, de ces gens qui s'embrassent, qui boivent et dansent de tout leur cœur. J'ai honte de vous dire que j'étais la vedette de cette comédie laide et stupide, assis dans un cabinet particulier avec des amis, tandis que nous buvions du champagne et chantions des chansons que je n'avais jamais chantées jusque-là. Ce matin, j'ai rencontré une jeune fille très agréable et je lui ai promis de l'accompagner à ce bal d'aujourd'hui à Žilina. »

Les phrases suivantes parlaient de cette jeune fille. Le sens de chaque mot était équivoque. Il prétendait s'ennuyer et je connaissais l'expression triomphante qu'il avait au visage, quand il se trouvait dans un cercle de femmes. Il se plaignait ensuite de sa vie quotidienne, de son avenir désespéré :

« Pourquoi, écrivait-il en finissant, ne puis-je penser paisiblement à vous ? Pourquoi êtes-vous un souci de plus dans ma vie ? Vous m'aimez tant que je ne puis vous aimer ainsi. L'amour que j'ai pour vous est bien différent des autres attachements que j'ai connus jusqu'à présent. Je ne savais pas jusque-là combien tout en moi se rebellait à l'idée du mariage, combien ma philosophie de l'existence, qui veut que je vive pour le présent et rien que pour le présent, va à l'encontre de l'idée du mariage, mais c'est seulement parce que je voudrais faire plus dans la vie que d'être un petit avocat de village... »

— Mauvaises nouvelles, Kleine ?...

Mes mains tremblaient tant que je ne pouvais glisser la lettre dans l'enveloppe.

— Non...

— Alors, pourquoi es-tu triste ?

Ma gorge était si serrée que je ne pouvais répondre. Bela n'avait pas fait allusion à mon retour en Slovaquie. Il parlait de jeunes filles fort agréables, d'un flirt d'une saison, de la femme d'un ingénieur russe. Dirait-il bientôt : « J'ai appris à me méfier des Françaises qui voulaient me prendre au piège du mariage ?... »

— Ton thé va être froid, Mutsikam...

Debout devant moi, Herbert tournait la cuiller dans la tasse. Il avait dit : « Mutsikam », comme Erwin. Il ne savait pas, lui non plus, ce que le destin lui préparait.

— Bois...

Mais je ne pouvais desserrer les dents. Il déposa la tasse, se détourna,

alla s'asseoir à sa place habituelle. J'avais envie de prendre la main d'Herbert et de dire sans peur : « Soyez mon ami... Personne n'est mon ami. Personne n'a pitié de moi... » Je n'avais pas honte de cet attendrissement. Cela seul était important : avoir pitié de tous les êtres qui doivent vivre, ne pas leur faire plus de mal que Dieu ne leur en avait fait.

Je devais passer devant Herbert pour gagner la porte. Il m'arrêta, me prit les deux bras et, avec force, me tourna vers lui, me regarda :

— Ne sois pas triste. Bela ne vaut pas ta tristesse... Allons, pleure... Veux-tu un mouchoir ?

— Je ne pleurerai pas...

Il rit :

— Très bien... C'est ainsi qu'il faut parler.

Il s'était redressé. D'un brusque mouvement, il me fit tomber sur ses genoux. Je luttai, je me débattis de toutes mes forces.

— Herbert, lâchez-moi... C'est mal... Lâchez-moi, je vous en prie...

— Laisse-moi te consoler, Mutsikam... Laisse-moi t'aimer... — et il se mit à rire — Cet air de martyre te va fort bien...

— Dieu soit loué, dis-je, haletante, Jutsi revient ce soir...

Le téléphone sonna.

— Reste, veux-tu ?... dit Herbert, si c'était Bela...

Sans hâte, il s'approcha du téléphone et décrocha le récepteur. Je m'assis entre le poêle et la porte.

— *Jo estèt... Kezet csokolom*, dit Herbert.

Sa voix était ironique. La conversation dura longtemps. Je ne pensais plus à la lettre de Bela. J'essayais d'écouter, de comprendre ce qu'Herbert disait en hongrois. Il répéta : « Bonsoir, je vous baise la main... » et reposa l'appareil. Il souriait en tournant la manivelle, en revenant lentement vers moi et son lourd regard ne me quittait pas.

— J'ai le regret de t'apprendre que Jutsi ne reviendra pas. Son absence peut se prolonger quelques jours encore. Ma femme n'est pas pressée de revenir vers nous. Crois-tu donc qu'elle soit seule à Budapest...

— Comment le saurais-je ?...

— Tu te trahis toujours quand tu mens. Libre à toi de te taire...

Il paraissait offensé et furieux. Sa colère était une sorte de chantage.

— Je me demande, dit-il, en s'asseyant près du poste, la main sur le bouton de la radio, ce que Jutsi t'a dit de moi ?...

— Beaucoup de bien...

Il haussa les sourcils et me regarda. Ses gestes étaient rares.

— C'est pour cela sans doute que depuis tant de semaines elle réclame le divorce ? Écoute... Il faut peut-être que tu connaisses l'histoire de notre mariage. Amie de Selényi Margit, que je voyais souvent, Jutsi n'avait fait aucune impression sur moi. Je venais de divorcer de ma première épouse — Gizela s'ennuyait à la campagne et je n'aimais point vivre à Budapest. Nous nous étions séparés bons amis. Quand je vais à Pest,

je ne manque jamais d'aller la voir. J'ai une fille, tu le sais peut-être. Jutsi te dira que je suis le plus indifférent des pères mais elle déteste la voir ici. Je vivais donc seul à Inámpuszta ; je n'aime pas la solitude et je pensais à me réconcilier avec Gizela. Nous nous étions écrit et nous allions nous rencontrer quand, un soir, Jutsi me téléphona. En visite chez des amis, elle m'appelait de Dombovar pour m'annoncer sa venue. Comment pouvais-je refuser de la voir ? La vie à la campagne n'offre point tant de distractions. Je l'attendis longtemps. C'était un soir d'hiver et il faisait très froid. La nuit était déjà tombée quand Jutsi sauta de la voiture, pâle et le visage ému. J'étais surpris qu'une jeune fille vînt seule me rendre visite...

Herbert qui marchait de long en large s'approcha de moi, s'assit sur le bras de mon fauteuil. Il ne faisait plus attention à ma présence. Il se tenait le buste droit, le regard dans le vague.

— Jutsi me dit qu'elle m'aimait. Elle était venue de si loin pour me faire cet aveu. A Budapest, je n'avais jamais fait attention à elle. Désespérée de mon indifférence, elle osait bouleverser les usages pour me crier son amour. Ces aveux, c'est ici même qu'elle me les fit. Quand je lui dis que la nuit était tombée, qu'elle devait repartir, elle me supplia de lui permettre de rester. A mes refus, elle opposa des larmes et des supplications. Ce n'était plus une enfant. Elle avait plus de vingt-cinq ans. Je n'étais pas le premier. Je cédai à ses prières. Jutsi resta à Inámpuszta. C'était bon d'avoir près de moi cet être qui m'aimait. Un jour, elle vint me dire en pleurant qu'elle attendait un enfant, que je devais l'épouser. Je me récusai. Je connaissais de grandes difficultés. Toute ma fortune était investie dans cette propriété. Je ne pouvais prendre pour femme une fille pauvre et que je n'aimais pas. Jutsi était restée à Inámpuszta de son plein gré et jamais je ne lui avais promis le mariage. Elle me parla de son déshonneur, de sa vie ruinée et menaça de se tuer. Ses parents me dépêchèrent Ulla. Tu sais combien elle est douce et jolie. C'est la meilleure d'entre eux. Elle plaida la cause de sa sœur avec une émotion si sincère et me pria tant que je résolus d'épouser Jutsi. Je cédai enfin, mais peu désireux de me couvrir de ridicule aux yeux du monde et aux yeux de Gizela, je ne voulus me marier que si Jutsi consentait à ne pas avoir l'enfant. Après l'opération, je l'épousai. Elle fut très malade et si faible, si touchante que je me pris à l'aimer. Si je connus des jours heureux dans ma vie avec elle, elle n'eut aucune raison de se plaindre de moi. Et maintenant, trois ans après, elle a oublié tout cela et elle me jette : « Sale Juif » au visage.

Un pénible silence tomba.

— Est-ce ainsi qu'elle t'a raconté notre histoire, Mutsi ?...

— Non...

Et par souci d'être vraie, j'ajoutai :

— Jutsi ne m'a pas menti. Elle ne m'a jamais dit qu'il y ait eu une histoire...

— Eh bien! tu la connais maintenant. Il se peut que j'aurais dû la taire. Mais pourquoi l'injustice doit-elle toujours triompher? Pourquoi me laisserais-je bafouer?...

Tourné vers moi, il paraissait attendre des paroles apaisantes ou peut-être un aveu jaloux. Parce que je pensais à la jalousie, mon visage se troubla.

— On t'a fait du tort, Kleine, tu vois, on m'en a fait aussi... Viens, oublions ensemble...

— En nous faisant plus de tort l'un à l'autre?...

Il rit.

— Tu es trop lucide...

Il reprit sa place habituelle, à la droite du poste de radio et me fit un signe :

— Viens...

— Non...

— Toujours non?...

Il riait. Son regard ne me quittait pas. En refusant de le subir, je détournai la tête. Je fixai le tapis de chiraz que Jutsi s'était choisi.

— Kleine...

Je ne voulais pas répondre. Il se pencha, me souleva dans ses bras, sans effort et, en me tenant étroitement, revint s'asseoir à sa place.

Longtemps après, je me laissai glisser à genoux, je pris ses deux mains et levai les yeux sur lui. Maintenant qu'abandonnée sans merci, je ne pouvais plus être sauvée, j'osai lui dire :

— Herbert, est-ce tout à fait impossible que l'on m'aime jamais?...

Il me regarda avec un détachement surpris et amusé. Il m'avait amenée là où il voulait me voir et c'était moi qui lui avais pris les mains...

— Pourquoi cette question, petite?

— Je suis si laide...

— Qui t'a mis cette idée en tête?...

— J'ai vécu vingt-deux ans avec moi...

Il rit; il libéra sa main droite et caressa mes cheveux.

— Je pense que ce serait très facile pour moi de t'aimer...

— Vous en auriez tout de suite assez de moi...

Ma gorge était contractée. Et parce qu'Herbert avait dit qu'il aurait pu m'aimer, j'éprouvai pour lui une gratitude infinie.

— Pourquoi en aurais-je si vite assez de toi?

— Parce que je ne vous ferais pas souffrir...

Il parut ému et son regard hésita.

— Tu es bonne, tu es douce, tu es honnête. Les hommes n'aiment pas les femmes dont ils sont trop sûrs...

— Bela doit m'aimer maintenant...

— Pourquoi prends-tu les choses si tragiquement?

Je cachai mon visage dans mes mains. Je me relevai. J'allai à la fenêtre. C'était la nuit. Il me semblait que je ne voudrais plus jamais montrer ma face à la lumière. Herbert, derrière moi, appuya sa main contre mon épaule :

— Pourquoi ce désespoir?

— J'aurais voulu n'embrasser qu'un être. Il n'y a pas d'excuses. Je sais que vous reviendrez vers moi avec votre regard, vos gestes et que vous serez plus fort que mon désir le plus profond.

— Voilà Imre...

Herbert s'éloigna. Imre qui entrait, les bras chargés de bois, s'agenouilla devant le poêle et enfourna les bûches.

Ce soir-là, je quittai la pirosszoba avant Herbert. Épuisée et malade, je pris comme chaque soir un bain avant de me mettre au lit. Toute l'eau de la terre ne pouvait me laver. J'entrai dans ma chambre et me couchai. J'avais déjà éteint la lampe de chevet quand un pas lent et silencieux traversa la chambre de Jutsi et la porte s'ouvrit. J'allumai la lampe. Herbert s'approchait de mon lit. Je me redressai. Mon cœur battait à grands coups douloureux. Nous étions seuls dans cette maison et j'étais à sa merci. Le sang avait quitté mon visage. Herbert se tenait debout à mon chevet. Il avait jeté une robe de chambre bleu marine sur ses épaules. Il me regardait. Nous ne parlions pas. Pour avoir la force de soutenir son regard, j'avais appuyé la tête contre le bois du lit et mes doigts qui tremblaient s'étaient crispés au drap boutonné sur la courtepointe à la façon d'Europe centrale.

J'eus enfin la force d'ouvrir la bouche :

— Vous allez partir, Herbert, n'est-ce pas? Je vous en supplie, Herbert, partez tout de suite...

Au lieu de partir, Herbert s'assit au bord du lit et sans cesser de me regarder, se pencha vers moi. Malgré la fatigue de mes yeux et la tension nerveuse de mon corps, la peur me redressa :

— Écoutez-moi, Herbert. Vous devez au moins m'écouter. Vous n'avez pas le droit, Herbert. Je ne vous ai jamais fait de mal...

— Je ne te ferai pas de mal, Kleine. Tout au contraire, je crois que cela te ferait beaucoup de bien...

Avec un grand effort pour dominer mon angoisse, je parlai calmement :

— Herbert, si vous voulez me prendre cette nuit vous aurez raison de moi. Les serrures n'ont pas de clef et vous êtes le maître ici. Puisque vous fuir m'était impossible, vous n'auriez point de fierté de votre victoire. Je vous respecte, Herbert. Vous ne pouvez faire cette vilaine action...

Il eut un sourire ironique :

— Comme tu es intelligente, petite...

Il se leva, dit « Bonsoir » en étouffant un soupir et se détourna.

— Merci, Herbert... Oh! merci...

Il referma la porte ; parce qu'il avait renoncé à son désir, j'éprouvai pour lui une grande tendresse. Alors, je vis la chevalière au chaton bleu sur la table de chevet. Je la serrai, je la caressai entre mes doigts, le désespoir au cœur.

Je me levai tôt et décidai de confesser ma faiblesse à Bela. Quand Josko vint comme chaque matin chercher le courrier avant de partir pour Dombovar, je lui remis ma lettre. A l'heure du déjeuner, Herbert, le visage mécontent, s'approcha de moi, mais non point avec l'intention de m'embrasser.

— Réponds-moi. Tu as écrit à Bela, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Et que lui as-tu raconté ?...

— La vérité. — Et j'ajoutai avec défi — Soyez sans crainte, je ne vous ai pas accusé. J'ai pris sur moi la responsabilité entière de cette histoire...

Il eut un geste agacé :

— Tu es sotte... Tu n'as donc rien compris ?...

Il alluma une cigarette et, au téléphone, demanda qu'on le mît en ligne avec la poste à Dombovar. La communication obtenue, il répéta à plusieurs reprises : *Köszönom szépan* et revint vers moi.

— Dieu merci, j'ai pu arrêter ta lettre. Josko l'avait postée. Après le tri du courrier, le receveur la renverra ce soir. La vie ici a ses avantages...

— Mais pourquoi arrêter ma lettre ?... N'ai-je pas dit la vérité ? Je ne vous ai pas blâmé, Herbert...

— Tu es vraiment niaise... ou trop obstinée. Si Bela avait cette lettre en main — Bela et donc Jutsi — elle aurait aussitôt une arme contre moi... Elle attend cette preuve, elle l'espère pour obtenir le divorce en sa faveur...

Je ne répondis pas. Le moment de les comprendre n'était pas encore venu.

— Allons, viens déjeuner, dit Herbert.

Pendant le déjeuner Herbert, se montra distant et réservé. Je ne pouvais manger. Une fièvre me gagnait, le besoin de retrouver une paix perdue, une miraculeuse enfance, une attente pleine de fraîcheur, le temps d'avant ce voyage en Hongrie et je me prenais en flagrant délit de mensonge, occupée à inventer un passé heureux.

— Pourquoi es-tu triste ?...

— Pour rien...

***

Après huit jours de confidences et de baisers, nous en étions au même point. Les efforts de rapprochement, à travers les détours du cœur, n'aboutissaient qu'à une solitude plus profonde, plus désespérée. J'avais vécu huit jours en tête à tête avec cet homme. C'était la première fois

que je vivais en tête à tête avec quelqu'un. Herbert m'avait parlé, m'avait embrassée, m'avait tenu les mains. Son existence, pour un moment, avait été très proche de la mienne et nous n'avions pour nous lier trouvé rien d'essentiel.

— Il fait beau. Viens avec moi. Mes hommes vont essayer de dresser un cheval qui vient de nous arriver d'Amérique, un bel étalon noir...

Il m'offrit une cigarette et me regarda avec un sourire lourd :

— Tu ne peux me pardonner d'avoir arrêté cette lettre, n'est-ce pas ?

— Il n'y a rien à pardonner, Herbert.

— Tu verras. Tu me remercieras. Laisse-moi faire le café. Tu t'y prends mal.

Il alluma la lampe à alcool. Ses mains sans beauté avaient des gestes adroits. Quand il me lança un de ses lents regards, je sus que me défendre serait difficile. Je baissai la tête et j'appelai Muki.

Il faisait beau dans le jardin et sur la plaine. Débarrassée des lourds et encombrants vêtements d'hiver, je marchais avec légèreté dans le printemps. Quelque chose s'était retiré de la brune uniformité de la terre et les arbres, sous la lumière trop claire, attendaient avec une ardeur inquiète les fleurs de la saison nouvelle. Le changement des couleurs et des sons me troublait. La plaine était devenue marécage. Un oiseau chantait, un pluvier, d'une voix pleine de solitude. Herbert s'arrêtait parfois pour allumer une cigarette et regarder autour de lui, jusqu'aux confins de la plaine et du ciel, avant de poursuivre sa marche à mes côtés. Et ses yeux froids, quand il avait si longuement contemplé les labours, se posaient sur moi avec la même attention, comme si j'étais une avec la terre, sans moins d'attente, sans plus de liberté.

Au bout d'une corde, les hommes faisaient tourner le cheval américain, qui se cabrait, hennissait et se dressait sur ses pattes de derrière, en agitant sa superbe queue. Le dressage m'intéressait.

— Viens par ici...

Près des écuries, on présentait aux juments un étalon qu'elles refusaient l'une après l'autre. Je voulus continuer la promenade. Herbert rit et m'amena par delà la ferme, par delà les troupeaux d'oies engraissées, vers un champ fraîchement labouré.

— Tu verras comme c'est beau ici, au mois de mai.

Le chemin était boueux et glissant. Mon compagnon me prit le coude pour m'empêcher de tomber. Je dis d'une voix ferme :

— Je serai en Slovaquie au mois de mai.

— Tu n'as donc pas oublié Bela ?

— Non...

Il lâcha mon bras et se mit à rire doucement, en me regardant dans les yeux :

— Comme c'est gentil à toi de porter ce chemisier. On l'ouvre sans peine, n'est-ce pas ?

Humiliée jusqu'au cœur, je ne trouvai aucune réponse. En voulant me

réjouir que cette humiliation pût me donner la force qui me faisait défaut, je jurai qu'Herbert ne me toucherait plus jusqu'au retour de Jutsi.

Pendant les deux jours qui suivirent, je tins bon sous les réflexions moqueuses de mon compagnon, sous ses regards et ses gestes pleins d'attrait ; parfois il se contentait de me sourire calmement, la main tendue, paume ouverte et son charme me tentait. Pourtant, aussi humiliée par ma difficile victoire que je l'avais été par ma défaite, c'était dans l'incertitude de l'âme et la fatigue du corps que j'attendis le retour de Jutsi.

Herbert n'alla pas la chercher à la gare. Elle devait arriver aux environs de huit heures. Imre avait mis le couvert. Comme tant d'autres soirs, Herbert et moi étions assis l'un devant l'autre dans la pirosszoba. Il avait allumé un cigare et feuilletait une revue. Quand il levait les yeux sur moi, son regard n'avait plus de convoitise, ni de curiosité. Il ne me prêtait plus attention, déjà repris par Jutsi, donné à son souvenir, à l'attente du revoir.

— Tu ne parleras de rien à Jutsi, n'est-ce pas ?

— Elle s'en apercevra...

— Tu es devenue bien savante. A quoi s'en apercevrait-elle, veux-tu me le dire ?

A bout de forces, l'envie me prenait d'aller à Herbert, de me laisser tomber à genoux près de lui, de prendre sa main et de dire : « Je suis seule. Ne pouvez-vous être un peu mon ami ?... » ou simplement d'être auprès de lui et de me taire. J'avais besoin de cette tendresse qu'il savait me donner et me reprendre. Ni complice, ni adversaire, je n'avais point de valeur à ses yeux, mais bien souvent sa gentillesse m'avait émue et je lui souhaitais tout le bonheur du monde.

— Jutsi verra bien que j'ai changé, que je suis plus proche de vous que je ne l'étais.

Il me regarda avec mépris, comme s'il m'avait adjuré de n'être pas bête et sentimentale à ce point.

— N'est-ce pas naturel, après ces jours que nous avons passé en tête-à-tête ?

Je crus comprendre et j'osai demander, en soudain, en appuyant la main sans force contre le dossier d

— Vous saviez, n'est-ce pas, que Jutsi n'al

— Je n'ai rien empêché.

Il avait parlé d'un air détaché et sa bouch tourna la tête, se leva, boutonna son veston

— Voilà la voiture.

Il s'avança à la rencontre de sa femme. J J'avais posé bien en évidence sur son bur écrite et qui devait décider de mon destin. il pas dit qu'il voulait m'épouser, ne m' en gage de sa promesse ? Mais s'il ne v

aller, que pouvais-je devenir avec ce corps et cet esprit changés par huit mois de séjour parmi eux?...

— *Good evening*, dit Jutsi en entrant.

Elle mit de l'ordre dans sa coiffure, ôta son manteau de chat, vit la lettre de Bela et la prit. Enfin, elle se tourna vers moi :

— Bela vous a écrit?

— Oui...

Elle m'enveloppa d'un regard aigu.

— Vous avez encore maigri... Vous avez embelli. Que vous est-il arrivé?

— Rien...

Mes nerfs tremblaient. Je respirais mal. Je voyais cette lettre dans les mains de Jutsi et par peur d'effrayer ma chance, je voulais me refuser l'espoir.

— Avez-vous fait bon voyage?

Elle s'approcha de la table où le couvert était mis, écarta devant sa place le grand fauteuil à dossier droit, s'assit et croisa les jambes.

— Allons-nous bientôt manger?... Je meurs de faim...

Elle paraissait de mauvaise humeur. Elle mit la lettre sur la table à côté de son assiette, sans parler des dix jours écoulés, sans trouver d'excuse pour son retour toujours retardé. Je ne pouvais lui demander si Erwin avait accepté la situation qu'on lui offrait en Italie. On ne pouvait rien faire ou dire à Inámpuszta sans trahir quelqu'un.

— Voilà Imre, dit Jutsi. Venez vous asseoir. Je me demande ce que fait Herbert.

Je surveillais ses gestes avec anxiété. Elle n'avait pas ouvert la lettre et comme je m'asseyais à ma place, je l'entendis de nouveau me dire : « Pourquoi n'essayez-vous pas Herbert?... C'est un excellent amant... » Pourquoi m'avait-elle laissée seule avec Herbert? Je n'osais point regarder Jutsi. Vivre avec sécurité était à jamais impossible. Il n'y avait plus d'asile pour moi sur cette terre. Ce besoin que j'avais de revoir Bela était d'abord le besoin de lui avouer mes faiblesses et mes torts. S'il me rejetait, son refus aurait enfin une cause acceptable, mais ma punition était déjà dans mon impureté, dans la solitude plus grande encore de l'impureté.

Imre posa les plats sur la desserte et enfila ses gants blancs. Absorbée par des pensées sans gaîté, Jutsi tournait et retournait la lettre de Bela entre ses doigts. Quand elle me regardait, son visage trahissait une exaspération et une rancune à peine voilées. Coupable, je baissai le front.

Elle dit entre ses dents :

— Ah! enfin...

Herbert entrait, le menton haut, le visage dur, la démarche puissante. Quand il s'assit et regarda Imre, sans donner un ordre ou faire un signe, il montra clairement qu'il était le maître d'Inámpuszta, que Jutsi comme était seulement l'invitée.

recommençait, tout restait semblable. Le repas silencieux, le

geste très vite dégoûté d'Herbert qui reposait son couvert sur l'assiette, qui ne regardait ni sa femme ni moi, mais se tournait vers le chien ou s'appuyait contre le dossier du fauteuil, bras sur l'accoudoir. Jutsi mangeait vite et de bon appétit. Pourquoi était-elle revenue de voyage avec ce regard hostile? Pourquoi me détestait-elle? Elle refusa le dessert, décacheta la lettre de Bela, d'un geste sec et la cigarette entre les doigts, se mit à lire.

— Pourquoi ne manges-tu pas, petite? dit Herbert. Tu aimes le soufflé au citron, pourtant?...

Je lui jetai un coup d'œil; je sentais trembler mon difficile sourire.

— Je n'ai pas faim...

Et de nouveau je regardai Jutsi. Elle lut la longue lettre de Bela, la replia, la mit sous l'enveloppe, écrasa le bout de sa cigarette et en refusant les fruits, choisit une autre *darling* dans le paquet posé sur la nappe. Son visage n'avait pas changé d'expression.

— Pourquoi me regardez-vous comme cela? dit-elle sans douceur.

— Pour rien...

Je n'osais point lui parler de Bela.

— Comme vous êtes exaspérante avec vos « à rien » et vos « pour rien »!...

Herbert se pencha et lentement, à voix basse dit quelques mots hongrois. D'un mouvement furieux, Jutsi se tourna vers lui. Il leva la main et très lentement dit en allemand :

— S'il te plaît, ma chère, pas devant les domestiques...

— Ils ne seront plus mes domestiques bien longtemps...

Herbert appuya le coude sur le bras du fauteuil et sa tempe contre sa paume :

— Que veux-tu dire?...

Imre venait de sortir et c'est en hongrois que Jutsi répondit, ses yeux gris pleins de haine fixés sur le visage de son mari. Les mots rythmés, saccadés, avaient une menaçante netteté. Elle mettait le point final à de longues hésitations et prenait à cet instant-là une décision irrévocable. Herbert, qui l'écoutait sans un battement de paupière, devenait fort pâle. Jutsi paraissait attendre une réponse. En haussant les épaules, elle me prit à parti :

— Ce qu'il peut m'agacer avec son silence!...

Elle écrasa sa cigarette et serra ses bras croisés; elle était pâle, elle aussi, mais il n'y avait pas dans ce petit corps tendu, la moindre faiblesse, dans ce visage obstiné, le plus léger doute. Imre apportait le café. En allemand, penchée contre la table, Jutsi demanda :

— Comprenez-vous enfin que je veux ma liberté?...

— Oui... dit Herbert, je comprends...

Sa personne n'offrait pas de prise. Son orgueil, la conscience de sa dignité lui donnaient beaucoup de force. Il fit un geste négligent :

— Tu voudras bien, je pense, nous servir encore le café?...

Jutsi poussa un soupir d'impatience, frotta une allumette, enflamma

la mèche de la lampe à alcool. Le verre chauffé grésilla ; l'eau monta dans le tube, souleva le café. Jutsi écarta la lampe ; l'eau redescendit, puis fut chauffée à nouveau. Tous les trois, nous regardions le percolateur. Imre ôta le filtre. Jutsi emplit les trois tasses, mit du sucre dans la sienne, tourna la cuiller, but le café très chaud et se tourna vers moi. Son regard disait clairement : « A nous deux!... »

— Je partirai pour la Slovaquie lundi prochain.

Le cœur défaillant, je demandai très bas :

— Avec moi?...

— Non, dit Jutsi — et elle répéta comme pour se faire bien entendre — Seule...

J'avais beau y être préparée, je ne savais pas que le mal serait si violent, serait ainsi. Et peut-être que beaucoup de temps s'était passé quand je demandai, enfin :

— Pourquoi?... Mais pourquoi?...

Jutsi craqua une allumette, l'approcha de la cigarette qu'elle tenait entre ses lèvres.

— Est-ce que je sais?... Je regrette que vous ne puissiez lire le hongrois... Je vous donnerais la lettre de Bela...

Mes genoux, mes lèvres tremblaient et mes mains que j'essayais vainement de nouer.

— Que dit-il?... Que dit Bela dans sa lettre?

— Rien...

— Vous me reprochez de ne pas répondre, Jutsi. Que dit Bela?... Je veux savoir... J'ai le droit de savoir...

Je sentais monter la colère.

— Je ne vous cache rien, dit Jutsi dans un dernier effort pour rester calme.

— Que dit-il?

Avant de répondre, Jutsi jeta un coup d'œil à son mari.

— Bela écrit que vous devez rester ici. Il ne veut pas de vous, maintenant. Plus tard, peut-être...

Elle avait pris la lettre de Bela et la serrait dans sa main. Elle me regardait avec mépris, comme quelqu'un qui ne sait pas souffrir.

— Allons, dites-moi exactement ce qu'écrit Bela. Pourquoi ne veut-il plus me voir?

— Il ne dit pas qu'il ne veut plus vous voir, mais ses examens, la situation politique...

J'éclatai d'un mauvais rire :

— La vie d'un avocat de Slovaquie semble vraiment se passer en examens. Votre frère a vingt-huit ans, Jutsi. Dans sa dernière lettre, Bela ne parle que des bals masqués où il se rendait chaque soir. A cause de la situation politique, il ne pouvait venir à Noël, il ne pouvait venir en Hongrie, il ne pouvait tenir sa promesse.

— Croyez-vous donc que cette situation lui soit agréable? dit Jutsi en se levant.

— Croyez-vous donc qu'elle soit plaisante pour moi?

— Il est bien naturel qu'une jeune fille de votre âge ne songe qu'au mariage...

Son dédain exaspéra ma colère et mon humiliation.

— J'avais demandé à votre frère de me laisser tranquille, rien d'autre. Ma tranquillité était mon bien le plus précieux. Pourquoi m'a-t-il parlé de m'épouser? Pourquoi m'a-t-il donné sa bague et promis de venir à Noël?

Jutsi secoua les cendres de sa cigarette et je sentis que, bientôt, elle ne pourrait plus dominer une colère égale à la mienne.

— Suis-je le témoin des paroles de mon frère? N'avez-vous pas imaginé tout cela? Vous avez vingt-deux ans. Vous êtes assez grande pour savoir ce que vous avez à faire.

— Je ne serai jamais assez grande pour que le mensonge ne me trompe pas.

Les larmes m'étouffaient et ce tremblement ne voulait pas cesser. Jutsi se leva, repoussa le fauteuil, prit le paquet de *darling* et me dit avec rage :

— Pourquoi dois-je souffrir de vos déceptions?... Est-ce ma faute si Bela ne vous aime pas?...

Je me levai, moi aussi, mais je dus appuyer mes mains contre la table.

— Bela vous a donc écrit qu'il ne m'aimait pas, ou est-ce un mensonge?... Je ne sais plus où j'en suis, tout entourée de mensonges...

— Dieu! cria Jutsi — et son cri au moins était sincère — Dieu que j'en ai assez de vous!... — et la haine qui rendait ses yeux plus étroits me fit peur — C'est donc la vérité que vous voulez?... Vous ne me croirez qu'à ce prix?

— Oui, dis-je, avec hâte et avec défi, oui, c'est bien cela...

Et je m'effrayais de sentir combien je lui avais fait de mal, combien je lui avais manqué pour qu'elle me détestât à ce point, moi qui n'avais ni beauté, ni succès, ni amour.

Elle cria à travers la pirosszoba :

— Vous vous souvenez de la lettre que vous m'avez remise au soir de votre arrivée à Budapest, la lettre de Bela? Dans cette lettre, il me disait : « Fais ce que tu peux pour qu'elle cesse de m'aimer ainsi, je ne puis l'aimer comme cela. Je ne sais que faire de cet amour... Débarrasse-moi d'elle... » Si vous ne me croyez pas, Herbert vous traduira la lettre...

Elle pouvait se taire maintenant qu'il ne restait plus de place pour le doute, pour le plus frêle espoir. Tout était clair : je ne voulais pas renoncer à Bela et, avec une bague et une promesse, il s'était débarrassé de moi en m'envoyant à sa sœur. Jutsi, dès notre rencontre peut-être, avait pensé que je lui serais utile. Je l'avais été ; elle m'avait retenue quand je parlais de départ. Je protégeais déjà ses intrigues avec Erwin et elle voulait au moment choisi — en l'absence d'Ingrid, mon seul recours — me livrer

à son mari, pour obliger Herbert au divorce, un divorce en sa faveur, avec tous les avantages matériels que cela comportait.

— Va te coucher, dit Herbert, près de moi... Allons, va... Demain, tu te sentiras mieux...

Je quittai la pirosszoba. Le couloir était très long.

Je m'arrêtais à chaque pas, la tête contre le mur. Depuis tant d'années, je ne pouvais trouver le sommeil, la nuit venue. Dans la chambre d'Herbert, je pris deux tubes de véronal, puis je fis couler un bain et me lavai avec soin. J'avais préparé ma meilleure chemise de nuit. Il n'était guère plus de dix heures quand je refermai la porte de ma chambre. Je n'avais pas cessé de pleurer.

Avaler le contenu de deux tubes de véronal me prit du temps. Je bus beaucoup d'eau. Pas un instant, je ne connus le doute ou la peur. Enfin, j'allais dormir. Souvent, j'avais dit : « Si l'on pouvait m'affirmer que l'on finit tout entier à la tombe, j'en éprouverais un grand soulagement. J'ai peur de mourir et de me réveiller seule dans le noir... » Mais je ne pouvais pas être plus seule dans l'au-delà que je l'avais été sur cette terre. Je pensais : « La mort peut venir... Je suis prête... Il n'y a jamais eu que le vide autour de moi... » Je n'avais jamais été à l'aise parmi les autres, en ma propre chair. C'était presque fini, maintenant, Dieu merci, c'était presque fini. J'étais fatiguée, j'étais seule. Dans le grand tumulte de mon cœur, je perdis connaissance.

X

Une souffrance morne et sans impatience me serrait la gorge ; le cœur me faisait mal. Je marchais lentement aux côtés d'Herbert et parfois, je m'arrêtais et gémissais ou cachais mon front dans ma main. Comme une convalescente d'une longue et cruelle maladie, je m'appliquais à cette première promenade.

— Pourquoi as-tu fait cela, petite ?... Tu m'avais promis de ne jamais te servir de ces médicaments...

Il était, lui aussi, vieilli et abattu. Le regard qu'il me donnait était déçu. Il s'arrêta et, du bout de sa canne, souleva un ver rose et l'écarta de son chemin.

— Si tu n'avais pas fait cette sottise, tu pourrais rester ici...

— Comment pourrais-je rester ici sans Jutsi ?...

C'était bon de penser que j'aurais pu vivre encore à Inámpuszta. Et de nouveau, nous étions devant le cimetière.

— Tu m'as fait beaucoup de peine. J'avais confiance en toi.

J'essayai de rire. On avait laissé sur la tombe d'une jeune fille une couronne en celluloïd.

— Vous avez vu, Herbert, comment l'on traite les gens en qui l'on a confiance ?... A tout prix, on se débarrasse d'eux...

Nous nous avancions entre les acacias qui bientôt se couvriraient de

grappes blanches et roses. Le vent devenait plus chaud, les jours étaient sans fin comme les jours d'une enfance. Je ne verrais pas le printemps. Je ne connaissais de ce pays que le charme effacé de son hiver, une saison qui s'en était allée, bribe par bribe, tristement. Ainsi, il faudrait tout quitter comme j'avais quitté Bela. Et je commençais à le comprendre, à l'excuser et le temps viendrait où j'aimerais son souvenir et celui de Jutsi. Je n'étais pas capable, en vérité, d'une longue rancune. On ne peut lier quelqu'un sans se lier soi-même et c'est pour cela que Bela avait voulu se débarrasser de moi (le mot qui m'humiliait revenait toujours dans ma pensée et sur mes lèvres). Pourquoi n'étais-je pas morte ?

J'avais dormi trente-six heures ; au matin, le docteur m'avait fait de nombreuses piqûres de strychnine avant de parvenir à m'éveiller. Alors, entre le sommeil et l'éveil, j'avais vu, penché sur moi, le visage moyenâgeux de Roza : elle m'obligeait à boire du café, puis je perdais conscience. Roza, qui dormait sur un matelas jeté près de mon lit, se levait dès que je bougeais et prenait soin de moi. On avait averti les miens. Ma belle-mère, qui téléphonait deux fois par jour, m'avait envoyé le prix du voyage de retour en mandat télégraphique. Le départ était proche, la page était tournée. J'étais à bout de forces. Bientôt, de nouveau, il y aurait autour de moi la tristesse des rues, le poids des foules. Pourquoi l'amour que j'avais pour Bela avait-il gâté mon bonheur de Hongrie ?...

Herbert me prit la main.

— Quoi qu'il arrive, Kleine, maintenant, moi aussi, je devrai quitter Inámpustza. Tu comprends combien j'aimais ce coin de terre, ce pays...

— Oui, dis-je, la voix sans force, je comprends...

Ce qui existait entre nous dépassait les mots et les souvenirs de notre précaire entente, de notre superficiel attachement, c'était, comme je marchais à ses côtés dans l'après-midi finissant, la communion de deux êtres dans le fait de vivre et de souffrir. Bientôt, nous allions atteindre la ferme.

— Je veux ici te dire au revoir...

Il tourna vers moi son visage grave et les mains sur mes épaules m'attira vers lui. Il m'avait donné le goût de ses caresses et tout le temps de cette promenade, j'avais attendu ce baiser... J'allais partir, je serais seule et jamais plus, je ne pourrais vivre avec sécurité. Par haine de mon corps et peur de ses désirs, j'avais essayé d'en finir. J'aurais voulu me faire mal jusqu'au sang, jusqu'à la délivrance de cette tension, de cette attente qui était aussi douleur.

Herbert me serra longtemps contre lui et je l'embrassai avec ferveur... Quand il me relâcha, ses yeux étaient las et usés.

— Au revoir, petite fille, dit-il. Pense à moi quelquefois avec amitié...

Je répétai douloureusement :

— Avec amitié...

Il m'avait lâché les coudes et se détourna avec un soupir. Je pris sa main et je ne la portai pas à mes lèvres, car je n'avais jamais osé ce geste qu'envers Bela, mais je la caressai de ma joue ; il me laissa faire sans mot dire.

En silence, nous continuâmes la promenade. Je savais que je ne reverrais jamais Inámpuszta, la maison de Zoltan, le menuisier, la cour de la ferme, que je ne verrais plus les troupeaux d'oies au bec ouvert avalant leur cri, que je n'entendrais plus le « *Kezet csokolom* » des enfants. Puisqu'il fallait vivre, je voulais tout retenir.

— Que regardes-tu ainsi, petite?...

Je levai les yeux vers Herbert, en m'efforçant de sourire :

— Tout...

Il ne répondit pas. En silence, sans hâte, nous traversâmes la ferme. Rien n'avait changé si ce n'étaient le ciel et la saison. Les paysannes, bras croisés sur le seuil de leur maison, portaient leurs beaux atours du dimanche et leurs rires sonnaient haut. Leurs visages étaient plus clairs dans l'ombre du fichu. Puis ce furent les grilles, le calme jardin aux pins d'un vert plus vif. Un dernier rayon de soleil éclatait dans les doubles vitres de la pirosszoba. L'air avait une odeur d'encens. Un grand mal de tête m'accablait. Je ne pouvais parler. Nous avions presque atteint le porche quand j'osai me retourner vers mon compagnon.

— J'espère que vous ne quitterez pas Inám... J'espère que vous pourrez rester ici.

— Pourquoi? Tu voudrais donc revenir?... N'as-tu donc pas compris que c'était fini?... Tu as vécu avec nous les derniers jours d'une société, la fin d'une civilisation...

Je m'étais appuyée contre le mur. Je secouai la tête. Parler était difficile. J'avais besoin de me taire et de le regarder encore :

— Non... Pour vous... Pour que vous soyez heureux...

— Entre, dit-il.

En ouvrant la porte devant moi, il me frôla la main :

— Tu as la fièvre...

J'entrai et je me rejetai aussitôt en arrière. Ils étaient nombreux. C'étaient trop de regards à affronter en un seul moment. Erwin était là, près de Jutsi. Ingrid et Arpad étaient venus aussi, mais personne ne faisait attention à moi. Le visage tendu, ils écoutaient la radio. Herbert entra, s'arrêta lui aussi, écouta. Je me tins debout près du poêle, non loin de Jutsi, qui frottait de son pouce l'ongle de son annulaire. Ma tête me faisait beaucoup souffrir et tout restait vague. Les visages n'étaient plus très réels, tourmentés par ce message que je ne comprenais pas. Erwin, qui avait appuyé son menton sur ses mains nouées, ne pouvait rester immobile. Il bougea les mains, aplatit ses beaux cheveux blonds, serra ses joues brûlantes et frotta ses yeux sans cils, comme s'il venait de s'éveiller. La voix se tut. Un orchestre symphonique joua les premières mesures de *l'Héroïque*.

— Hello, Mutsi, dit Erwin en se levant, mais sans s'approcher.

Il paraissait gêné devant moi, comme s'il ne me comprenait pas, comme si je portais encore sur tous mes traits la trace d'une expérience mortelle.

— Avez-vous compris?... dit Ingrid en s'approchant. Avez-vous compris, ma chère?... C'est la guerre...

— La guerre?...

C'était un grand et terrible mot. Je répétai stupidement :

— La guerre?...

Ils furent quelques-uns à répondre, d'une même voix :

— Hier, c'était l'Anschluss. Aujourd'hui, Hitler fait son entrée à Vienne.

— On attend la réaction de la France et de l'Angleterre ; les pouvoirs occidentaux feront certainement une déclaration pour protéger la Tchécoslovaquie...

— Crise ministérielle à Paris, pour ne pas changer, dit Erwin... Ils ne bougeront pas...

A l'exception de Jutsi, ils s'étaient tous levés et ils discutaient en hongrois avec passion. Je souffrais de la tête. J'aurais voulu m'allonger dans une chambre obscure, dans le silence et souffrir à mon aise.

Herbert s'approcha de sa femme ; il ne savait pas encore qu'elle allait épouser Erwin, qu'elle allait se servir pour orner la maison d'Erwin, des meubles et des beaux tapis de Perse qu'il lui avait généreusement donnés. Il lui gardait une tendresse émouvante.

— Je sais que vous partez demain matin, me dit Ingrid. Je voulais vous dire au revoir...

J'essayai de sourire et de la remercier. Elle n'avait pas ôté ses lunettes fumées ; je préférais ne point voir l'expression de son regard.

La soirée se passa à écouter les nouvelles, à chercher les stations étrangères. On retransmit sur différentes ondes le discours de Schuschnigg : « Nous cédons à la force. Je prends congé du peuple autrichien avec une parole allemande et un vœu qui jaillit du cœur : « Dieu protège l'Autriche ». Herbert avait prié ses cousins de rester à dîner. A l'heure du repas, de nouveau, on écouta les nouvelles. Je souffrais tant de la tête que chaque voix, chaque bruit m'étaient un supplice intolérable, mais c'était le dernier soir que je passais à Inámpustza et je ne voulais pas l'abréger, en gaspiller un instant.

Que faisait Bela? On parlait de la Tchécoslovaquie autour de moi, on s'étonnait de l'indifférence de l'Occident, mais je n'étais point avec Bela. Il me restait beaucoup de temps pour penser à lui et souffrir de ma pensée. Je vivais mon dernier soir à Inámpuszta et je ne reviendrais jamais ici. Je regardais Jutsi, Herbert, Erwin avec un amour qui me gonflait le cœur, un attachement que je ne pouvais exprimer ou trahir et la pensée de les quitter me faisait mal. Parce que j'avais souffert par eux, ils m'étaient devenus aussi chers que mes parents les plus proches.

A minuit, Ingrid et Arpad nous quittèrent.

— Je vais me coucher, dit Herbert, comme tant d'autres fois. Tu es pâle à faire peur, petite. Tu pars tôt demain matin. Va donc te coucher...

Je me levai. Je ne devais plus servir de chaperon à Jutsi et à Erwin. Je n'avais plus d'utilité. D'une voix blanche, je leur dis bonsoir, comme si j'espérais encore qu'ils allaient me retenir. Erwin, de nouveau, tourna le bouton de la radio.

— Ah! bonsoir, Mutsika...

— Bonsoir, dit Jutsi.

J'hésitai encore, je les regardai l'un après l'autre, j'attendais je ne savais quoi, peut-être la force qu'ils auraient dû me donner pour que je pusse reprendre mon voyage. Lentement, je refermai la porte.

De bonne heure, le lendemain, je quittai Inámpuszta. Personne ne s'était levé pour me dire adieu...

XI

Tout au long du voyage, je gardai les yeux fermés. Le soleil, la lumière exaspéraient mon mal de tête. L'odeur du tabac me donnait la nausée. Je ne pensais à rien. Parfois un élancement de douleur m'arrachait un sanglot, le plus souvent la fièvre me maintenant dans un état comateux. Des visages traversaient mon souvenir, celui de Pista le conducteur du wagonnet ou celui du chef de gare d'Atala-Csoma, qui s'était occupé de moi avec une courtoisie et des manières de grand seigneur. Et du fond de cette torpeur douloureuse, j'appelais Bela comme s'il n'avait pas réussi à se débarrasser de moi.

Madame Selényi m'attendait à la gare de Budapest. Elle m'embrassa et se recula pour me regarder :

— Comme vous avez changé... Au téléphone, Jutsi m'avait prévenue... Mais je ne m'attendais pas à cela...

— Ce n'est rien... J'ai un peu mal à la tête...

— J'ai retenu votre place pour le train de demain matin. J'ai pensé qu'il valait mieux vous accorder une bonne nuit de repos.

Cette femme âgée ne me voulait pas de mal. Je me sentais en confiance auprès d'elle.

— Venez. Nous mettrons vos bagages à la consigne...

Elle appela un porteur. Je ne gardai qu'un nécessaire de toilette. Nous prîmes le tramway jusqu'à Lipot Korut. Madame Selényi parlait, mais je ne l'écoutais pas. La ville, les façades grises des hauts immeubles aux fenêtres miroitantes dans le soleil, les rangées de maisons, coupées de coins, ornées de lampadaires, les passants, les femmes élégantes aux visages fardés éveillaient en moi un intérêt surpris. Avec honte, je pensai à Nagy Gyula. C'était aussi pour débarrasser son frère, avant qu'elle eût conçu le projet de se servir de moi, que Jutsi m'avait jetée dans les bras du dentiste au premier jour de mon arrivée en Hongrie.

— Que dites-vous des nouvelles? Hitler est à Vienne... Les Français et les Anglais ne semblent pas réagir...

Sous la grand'porte, nous attendîmes le portier que madame Selényi avait sonné. Je serrais mes ongles dans mes paumes pour ne pas gémir, pour ne pas me plaindre.

— J'ai préparé le déjeuner... Avez-vous faim ?... Vous semblez malade.

— J'ai mal à la tête... Une tasse de thé et un cachet d'aspirine me feront grand bien...

— Entrez, dit madame Selényi. Otez votre manteau... Je vous demande une minute.

Elle ne fut pas longue à apporter dans la salle à manger le plateau du thé ; elle s'assit devant moi et me tendit une tasse.

— Prenez du sucre... Voilà le citron et le rhum... Ah! j'oubliais... Vous vouliez de l'aspirine...

Elle se leva, traversa sa chambre, entra dans le cabinet de toilette ; je l'entendis ouvrir la porte de l'armoire à pharmacie, bouger des bouteilles. Quand je fis glisser les comprimés dans ma main, elle surveilla mes gestes avec une certaine anxiété.

— Jutsi prolongeait son séjour à Budapest et je lui reprochais son absence, dit madame Selényi. Pourquoi vous a-t-elle laissée seule si longtemps avec Herbert, un homme à qui elle se refusait depuis six ou sept mois ?...

J'aurais voulu qu'elle parlât d'autre chose. J'avais en bouche le goût amer de l'aspirine qui avait fondu avant que je pusse l'avaler. La tasse entre mes lèvres, je ne répondis pas.

— C'est vrai, dit madame Selényi, pourquoi vous avoir laissée seule ?. Croyez-moi! Jutsi savait ce qu'elle faisait. Je la connais depuis toujours. Je connais toute sa famille. Son grand'père était le concierge de mes parents...

— Cela ne change rien à l'affaire...

J'avais parlé très vite, mais je comprenais maintenant pourquoi ils n'avaient pas voulu de moi qui, sans titre, ni fortune, ne flattais en rien leur vanité. Je pris dans mon sac la chevalière de Bela et la tendis à travers la table :

— Mais cela ?... Ces armes ?...

Madame Selényi regarda la pierre avec mépris et se mit à rire :

— Pourquoi gardez-vous cette bague ?... C'est un mensonge comme le reste.

Le lendemain, je quittai la bonne madame Selényi. Son mari m'accompagna à la gare. Il y avait peu de voyageurs dans le train de Vienne. A la frontière, les douaniers autrichiens examinèrent mon passeport et me le rendirent en hochant la tête.

— Vous feriez bien de vous munir d'un visa. On vous a donné un billet à travers l'Allemagne.

A Vienne, je descendis du train. La ville était pavoisée en l'honneur de Hitler, qui devait être reçu à l'hôtel de ville ce jour-là. Les jeunes filles passaient sur le Ring, au bras d'officiers et de soldats allemands.

Des chars, des motocyclettes, des voitures découvertes patrouillaient les rues. Des camelots vendaient des croix gammées, le portrait du führer et des insignes nazis. Dans chaque étalage, on avait entouré *Mein Kampf* de fleurs et de branches de sapin. Des avions passaient au-dessus de la ville ; je voyais pour la première fois des S.S. et des S.A.

Je souffrais beaucoup de la tête. J'étais lasse d'errer. Les haut-parleurs diffusaient des chants patriotiques et des musiques militaires coupés par les cris de la foule : « Heil! Sieg!... Un Reich!... Un Führer!... » Tout était étrange, irréel. J'étais une voyageuse perdue ; à chaque instant, j'avais le sentiment de m'être trompée de porte, d'ouvrir à l'infini des portes condamnées. Mes pieds ne me soutenaient plus. C'était autre chose de traverser une capitale conquise ou le calme et le silence d'Inámpuszta. Le regret d'Inámpuszta me serrait le cœur. L'envie me prenait de m'asseoir au bord du trottoir, les pieds dans le caniveau, le front entre les mains et de pleurer ma lassitude, ma solitude.

Un soldat m'arrêta en me prenant le bras.

— *Warum bist du traurig?...*

C'était l'accent d'Herbert, c'était presque sa voix.

— Où vas-tu, toute seule, par un jour comme celui-ci?...

Il était gai, lui : il avait bu.

Je libérai mon bras et, sans répondre, je fis un petit geste pour l'écarter. Le visage de l'Allemand était celui d'un mort, le nez camus, les joues creuses, les yeux vides. L'uniforme le faisait paraître plus blême encore ; il avait au calot une fleur en celluloïd blanc. Je m'éloignai très vite et peut-être m'étais-je mise à pleurer. Il cria derrière moi, avec une obstination d'ivrogne :

— Où vas-tu ainsi?...

Seule, je m'avançais parmi ces rires étrangers, ces mains nouées, ces regards vagues et sereins et je pensais : « Je ne sais pas... Je ne sais pas... »

AGNÈS CHABRIER

Les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'U.R.S.S. s'engagèrent à la Conférence de Moscou, en octobre 1943, à rétablir une Autriche libre et indépendante. Le Comité français de Libération nationale faisait sienne, le 16 novembre, cette décision exactement conforme à la politique que la France avait fait prévaloir, vingt-cinq ans plus tôt, au lendemain du premier conflit mondial, en s'opposant de toutes ses forces à l'*Anschluss*.

La même idée de ne point voir se maintenir, après sa défaite, une Allemagne puissante, dirigeait la pensée des Alliés, qui espéraient aussi que cette promesse encouragerait les Autrichiens à entrer clandestinement dans leur jeu. Le communiqué, publié le 1er novembre, à l'issue de la Conférence, avoue franchement l'intention, mais sous une forme ambiguë qui appelle quelques observations. Il y est dit que l'Autriche « porte la responsabilité à laquelle elle ne saurait échapper d'avoir participé à la guerre aux côtés de l'Allemagne hitlérienne et que, dans le règlement final, il sera tenu compte de sa propre contribution à sa libération ».

Au nom de quels principes, étrangers au droit international, l'Autriche, qui n'existait plus en tant qu'État depuis mars 1938, pouvait-elle être rendue responsable d'un événement qui s'était produit après sa disparition? Les auteurs de ce texte mal rédigé sous-entendaient-ils que la culpabilité encourue devait retomber sur le peuple entier? Ils se contredisaient alors eux-mêmes. Car de deux choses l'une. Ou les Autrichiens se sentant vraiment Allemands avaient été favorables à l'annexion, et il était ridicule de leur demander de se libérer. Ou bien, ce qui s'accorde mieux avec la vérité, ils l'avaient subie dans leur grande majorité, s'inclinant humblement devant la force, et il était impossible de les traiter à la fois en victimes et en complices.

Que se passerait-il enfin si les Autrichiens demeuraient sourds à l'appel qu'on leur adressait et ne contribuaient en rien à leur libération? Les punirait-on de leur passivité en les privant de l'indépendance? Évidemment non. La détermination prise à Moscou, qui ne prévoyait

pas la consultation des populations, était autoritaire et définitive. De toutes façons, l'État autrichien se ferait. Quel serait donc le châtiment prévu, que le comportement des citoyens pourrait plus ou moins adoucir, mais qui était affirmé inéluctable? La Conférence de Potsdam répondit à la question en dévoluant aux Alliés tous les biens allemands sis en Autriche, sans prendre la précaution élémentaire, puisqu'il s'agissait d'un pays qui, la veille encore, faisait partie intégrante du Troisième Reich, de préciser à quels biens. s'appliquait strictement une définition aussi vague. Les conséquences de cette insigne étourderie auront été, comme on le verra, incalculables.

Les Quatre Puissances, après avoir battu les armées ennemies et libéré le sol national, s'empressèrent de tenir loyalement leur promesse de rétablir une Autriche libre et indépendante. Tout sortit d'abord de leurs mains. Elles placèrent à la tête de l'État le premier président de la première République, d'une admirable longévité, et dont l'ancien titre prêtait une apparente légitimité à une désignation arbitraire. Elles firent remettre en vigueur la Constitution de 1920, décrétèrent des élections générales et choisirent les trois seuls partis qu'elles autorisaient à solliciter les suffrages de leurs compatriotes.

LE PROJET DE TRAITÉ D'ÉTAT

La situation ainsi imposée était, au début, supportée sans trop de récriminations par tous. Elle apparaissait devoir n'être que provisoire et l'on pensait qu'elle prendrait fin après la conclusion du traité de paix qui devait être dénommé Traité d'État, l'Autriche n'étant pas considérée comme Puissance ex-ennemie.

Or, bien qu'on s'emploie, depuis quatre ans, à rédiger cet instrument et que les Suppléants aient tenu déjà plus de deux cent cinquante réunions, la question peut être dite aujourd'hui au point mort. A l'opposé de ce qui s'est produit avec l'Allemagne, il existe pourtant un projet complet de Traité d'État dont l'élaboration est passée par trois phases.

De 1947 à 1949, le Conseil des Ministres des Affaires étrangères, les Suppléants et surtout la « Commission des Quatre » ont abouti à l'établissement d'un premier texte comprenant cinquante-cinq articles, dont un peu moins de la moitié faisaient l'objet de désaccord, soit partiel soit total.

La Conférence de Paris, qui eut lieu du 23 mai au 20 juin de l'année dernière, aplanit les divergences essentielles subsistant encore. Dans leur hâte d'en finir, les Puissances occidentales admirent toutes les prétentions de l'U.R.S.S. et lui firent tant de concessions, de nature fort dangereuse du reste, qu'il semblait impossible que ce traité funeste ne fût pas signé à la date fixée du 1er septembre 1949, puisque c'étaient les exigences des Russes qui en avaient empêché jusqu'ici la conclusion.

Il ne l'a pas été et ne le sera sans doute jamais. Les problèmes d'ordre secondaire qu'on avait laissé le soin de résoudre aux Suppléants demeurent toujours en suspens et, ce qui paraît incompréhensible, par la faute de l'opposition systématique du délégué soviétique, M. Zaroubine.

Pour saisir l'extrême gravité de la situation, il faut dire où l'on en est et quels sont les points litigieux, examiner les conséquences qui découleraient de l'application du Traité d'État s'il était conclu, puis s'ingénier à découvrir celles sérieuses, mais provisoirement moins alarmantes, qu'entraîne le maintien du statu quo.

Le projet, tel qu'il est sorti de cette longue suite de délibérations engagées au sein de divers organismes et sanctionnées par la Conférence de Paris, comporte trois sortes de clauses : les clauses politiques et territoriales, les clauses militaires et aériennes ; les clauses économiques et financières, dominées par la question des biens allemands.

LES CLAUSES MILITAIRES

Les clauses militaires ont été assez facilement réglées. Elles autorisent, sous certaines conditions qu'il serait de peu d'intérêt d'énumérer, la création d'une armée de terre autrichienne de cinquante trois mille hommes, y compris les effectifs de la gendarmerie et des gardes frontières et d'une aviation militaire de quatre-vingt-dix avions dont soixante dix de combat, sans aucun bombardier. Le dernier article, pour se limiter aux stipulations de ce chapitre qui valent d'être mentionnées, prévoit que l'évacuation de l'Autriche par les Forces alliées devra être effectuée quatre-vingt-dix jours au plus tard après l'entrée en vigueur du Traité d'État. L'article 27, relatif aux mesures préventives contre le réarmement de l'Allemagne hors de son territoire, est le seul qui n'ait pu recevoir une rédaction commune, bien que les Quatre soient unanimes sur le fond et ne diffèrent d'opinion que sur deux paragraphes. Le différend, on s'en doute, n'est pas là.

LES CLAUSES TERRITORIALES

Les clauses territoriales ne soulèvent plus de difficultés depuis que la Conférence de Paris a rejeté les revendications yougoslaves sur la Carinthie slovène et certaines régions de Styrie.

L' « apostasie » de Tito a grandement facilité les choses. Moscou, après avoir longtemps soutenu les demandes de Belgrade, a retourné complètement sa position pour ce motif et, peut-être pour d'autres, étrangers à l'esprit de vengeance, et a rejoint les Occidentaux qui s'étaient toujours montrés hostiles à la cession de ces territoires. L'Autriche retrouve ses frontières de 1938. Elle souscrit simplement l'engagement de garantir la protection des minorités slovène et croate de sa population.

LES CLAUSES POLITIQUES ET LE PROBLÈME DES PERSONNES DÉPLACÉES

Les clauses politiques, où l'on relève l'interdiction de l'Anschluss, la proscription des Habsbourg, l'obligation d'instaurer en Autriche un régime démocratique et d'éliminer de l'État les derniers vestiges du national-socialisme, avaient été adoptées depuis de longs mois à l'exception de quatre articles lorsque s'ouvrit la Conférence de Paris.

L'accord des Suppléants fut rapidement réalisé sur trois de ces quatre articles. Ils ne faisaient du reste qu'entériner les résolutions prises la veille par les ministres des Affaires étrangères, concernant l'indépendance, les frontières et les droits des minorités slovène et croate. Il n'en reste donc plus qu'un à discuter. Malheureusement ce fameux article 16 se trouve être celui qui entend régler à la convenance de tous — idée passant l'imagination et même le ridicule — le douloureux problème des personnes déplacées et réfugiées.

Le problème est devenu à peu près insoluble, et les Américains et les Britanniques, qui ont accumulé tant de fautes à la Conférence de Potsdam (où la France était absente), en sont solidairement responsables.

En vertu des accords qu'ils acceptèrent de signer, des millions de *Volksdeutsche*, c'est-à-dire de colons d'origine germanique établis de longue date dans tous les États de l'Est du continent et jusqu'en U.R.S.S., furent expulsés de Pologne, Hongrie et Tchécoslovaquie pour être envoyés en Allemagne. Le surpeuplement de ce pays en fit dérouter un bon nombre vers l'Autriche, où ne tardèrent pas à venir les rejoindre quelque deux cent mille de leurs congénères de Yougoslavie, Roumanie et Bulgarie, chassés de leurs villages par les nouveaux maîtres. A cette masse n'ont plus cessé de s'ajouter les ressortissants des Démocraties populaires voisines incapables de supporter le joug du régime qu'ils subissent.

Les *Volksdeutsche*, bien que répondant scrupuleusement à la définition de personnes déplacées, ne sont pas considérés comme telles par les textes internationaux qui estiment qu'ils ne sont que de passage en Autriche où ils s'incrustent néanmoins depuis des années. Le Gouvernement autrichien s'est donc vu sommer en un temps de négocier l'achèvement de leur transfert dans l'ancien Reich avec le Conseil de Contrôle allié, mais l'Allemagne étant déjà encombrée de leurs pareils, s'est refusée à les recevoir. Grande a été la déception des autorités fédérales autrichiennes dont le plus ardent désir est d'être débarrassées de tous ces apatrides, personnes déplacées ou réfugiées, qui atteignent le chiffre énorme, pour une population de sept millions d'habitants, de quatre cent cinquante mille. L'O.I.R. (Organisation Internationale des Réfugiés) s'emploie de son mieux à assurer leur rétablissement dans des terres hospitalières, mais le nombre des départs compense à peine les arrivées permanentes des individus fuyant les États satellites.

L'U.R.S.S. a sur le sujet une opinion tranchée. Elle ne reconnaît pas le terme de « réfugié » qui, selon la résolution adoptée le 12 février 1946 par l'Assemblée générale de l'O.N.U., à laquelle elle nie toute valeur, désigne « toute personne autre qu'une personne déplacée qui se trouve en dehors du pays dont elle a la nationalité ou dans lequel elle avait auparavant sa résidence habituelle et qui, par suite d'événements survenus après le début de la seconde guerre mondiale ne peut ou ne veut pas se réclamer de la protection du Gouvernement du pays dont elle avait auparavant la nationalité ».

Les Russes n'admettent qu'un examen individuel des cas des « *personnes déplacées* ». Or, comme on l'a vu, cette catégorie n'existe plus légalement en Autriche. Les Russes repoussent, en conséquence, la rédaction de la clause que proposent les Puissances occidentales, et selon laquelle l'Autriche s'engagerait à appliquer « *aux réfugiés et personnes déplacées* », les principes fixés par la résolution des Nations Unies qu'ils tournent en dérision.

L'idée profonde des Soviétiques, et qu'ils cachent à peine, est de ramener, de gré ou de force, à l'abri du « rideau de fer », cet imposant matériel humain, animé d'un esprit d'hostilité à leur égard, et à qui ils souhaiteraient, pour favoriser leur dessein, ne voir accorder aucune assistance par une organisation internationale quelconque. Aussi s'élèvent-ils contre la nature du rapatriement que les trois autres Alliés tiennent à préciser devoir être « volontaire », mot que les Russes jugent inutile, et dont ils demandent la suppression.

La lecture de la presse de l'Union soviétique et des Démocraties populaires, qui remet constamment la question des réfugiés sur le tapis, montre l'importance que Moscou y attache et les dangers qu'elle représente. Tantôt ces feuilles s'indignent que les Alliés protègent en ces hommes « d'authentiques criminels de guerre » ; tantôt elles accusent les Américains de comploter de les armer contre l'U.R.S.S.

On imagine, si l'article 16 était rédigé selon leurs vœux, quel prétexte la présence des réfugiés en ce pays fournirait aux Russes ou à leurs satellites pour exercer, au nom de la défense de la paix, un chantage atroce sur une Autriche accusée d'être complice de ces prétendus agissements. L'opération serait rendue plus facile à réaliser par les coupables abandons auxquels les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France se sont résignés à Paris, en autorisant le fonctionnement sur le territoire autrichien, après le départ des troupes d'occupation, d'administrations soviétiques.

LA QUESTION DES BIENS ALLEMANDS

Les Accords de Potsdam dévoluent aux Quatre Alliés tous les biens allemands situés en Autriche. Mais les rédacteurs de ce texte, par une fatale négligence, n'ont pas su mieux définir le terme de « biens alle-

mands » que le terme d' « Autriche orientale », inconnu des géographes, et où ils déterminent que se trouvent ceux desdits biens revenant pour sa part à l'U.R.S.S.

Depuis longtemps, les Américains, les Britanniques et les Français ont renoncé à l'exercice de ce droit acquis au titre des réparations dues par l'Allemagne. Les Orientaux, en revanche, plus attachés à l'idée antique de butin, le revendiquent âprement et s'ingénient, pour en accroître l'importance, à étendre au maximum les deux notions si mal formulées à Potsdam.

A la faveur de cette confusion, les Russes soutiennent que les mots d'Autriche orientale désignent toute la zone soviétique d'occupation et qu'ils sont donc indubitablement les légitimes possesseurs à perpétuité des régions pétrolifères et de toutes les entreprises de production publiques et privées, de tous les biens immobiliers et autres valeurs englobés dans leur zone et qui étaient, avant le 13 mars 1938, propriété du Reich et de ressortissants allemands ou qui le sont devenus depuis l'annexion, à l'exception toutefois, soulignent ces respectueux observateurs des lois, des biens qui auraient été soustraits par la force aux Autrichiens à partir de cette date. C'est feindre trop bien la naïveté que de vouloir ignorer les substitutions de propriétaires, évictions de chefs d'entreprises, augmentation de capitaux avec nouvelle majorité allemande, et autres procédés classiques qui transforment hypocritement et sans violence apparente n'importe quelle spoliation en opération légale.

Ces différents biens ont été répartis, d'après leur nature et pour la commodité de la discussion, en trois catégories :

1° Les usines, exploitations agricoles et immeubles, actuellement groupés en un énorme trust, l'U.S.I.A. (Administration des biens soviétiques en Autriche), s'arrogeant, en violation de tout droit, le privilège de l'exterritorialité, échappant de sa propre autorité à la législation autrichienne et même à l'impôt, s'adonnant à toutes les formes illicites du commerce et ne livrant certains produits au marché intérieur que contre des devises fortes ou des matières premières rares ;

2° Les installations et le matériel relatifs au trafic danubien jusqu'à Vienne ;

3° Les gisements pétrolifères.

La Conférence de Paris a statué de façon définitive sur ces trois points.

Elle a fixé à 150 millions de dollars le montant de la somme qu'en échange des biens gérés par l'U.S.I.A. et qu'elle accepte de rétrocéder à l'Autriche, l'U.R.S.S. recevra du Gouvernement de Vienne qui se trouve de la sorte avoir été volé deux fois. La première en n'étant pas payée de ce qu'on lui prenait, la seconde en payant ce qu'on lui restitue.

Les avoirs de la Compagnie de navigation danubienne (D.D.S.G.) en Bulgarie, Hongrie et Roumanie, ainsi que la totalité des avoirs de la Compagnie en Autriche orientale seront transférés à l'U.R.S.S. La

Conférence a confié seulement aux Suppléants le soin d'établir la liste des cessions à faire aux Russes qui revendiquent quarante-six objets immobiliers dans leur zone, quatre installations portuaires viennoises dont une hors de leur secteur, en contradiction formelle donc avec la thèse qu'ils défendent avec tant d'opiniâtreté, plus trente-sept bateaux qui, si l'on se conforme au droit international, ne peuvent, en ce cas particulier, être considérés comme butin de guerre. Quelles que soient les suites données à ces demandes, la décision de Paris équivaut à l'intégration presque totale de la navigation danubienne autrichienne au système danubien soviétique.

Le projet de Traité d'État fait enfin passer aux mains des Russes la majeure partie du pétrole d'un pays qui est maintenant le troisième producteur européen, après l'U.R.S.S. et la Roumanie. La totalité des gisements et les champs de gaz naturel étant situés dans le Weinviertal de Basse-Autriche et dans le Marchfeld, c'est-à-dire en zone d'occupation soviétique, et toutes les sociétés d'exploitation et de raffinage étant allemandes en 1944, à l'exception d'une compagnie anglo-américaine et d'un propriétaire canadien, les Soviétiques, dont on connaît l'astucieuse manière de raisonner, auraient parfaitement admis d'annexer, sous prétexte de réparations, la fraction la plus riche du sous-sol d'un État étranger indépendant. Sans approuver cet extravagant point de vue, les Occidentaux ne l'ont pas contesté entièrement, puisqu'ils ont accepté que soient accordés à l'U.R.S.S. 60 p. 100 de la production du pétrole brut autrichien et, pendant un délai plus court, une participation dans la prospection des terrains pétrolifères en leur octroyant 60 p. 100 encore de l'extraction des nouveaux forages.

Grâce à cette mansuétude, les Russes laisseront dans le pays un nombreux personnel « administratif et technique » qui sera libre de se livrer à d'autres activités, en même temps que l'économie autrichienne sera frustrée d'une source de revenus évaluée pour le seul pétrole exportable à un demi-milliard de dollars par an.

LES DANGERS DU TRAITÉ

Ces clauses économiques permettraient à l'U.R.S.S. d'exercer sur l'Autriche, une fois qu'elle serait abandonnée à elle-même, toutes les pressions possibles, dont ne doit pas être exclue la menace d'un putsch qui étendrait l'influence russe, par personnes interposées, jusqu'au Brenner et jusqu'à la frontière suisse. De telles pressions ne peuvent se produire tant que se maintiendront sur son territoire les forces françaises, américaines et britanniques qui demeurent, dans l'état actuel du monde, quelle que soit la faiblesse de leurs effectifs, la dernière sauvegarde de l'indépendance de l'Autriche.

Les Puissances occidentales devraient donc être les plus intéressées à retarder la mise en vigueur d'un aussi mauvais traité. Or, par un curieux paradoxe, ce sont les Russes seuls qui s'acharnent à en empê-

cher la conclusion. Nous avons vu continuellement, au cours des treize derniers mois, le délégué soviétique abuser de la procédure, ergoter sur tout, accepter du bout des lèvres les concessions pourtant sérieuses de ses collègues, sans les jamais trouver suffisantes, faire dépendre l'étude d'un article de l'adoption d'un autre, etc... Les travaux des Suppléants ont été arrêtés un moment par une grotesque histoire de pois chiches que Staline avait naguère généreusement offerts au peuple autrichien et dont il réclamait subitement le prix. Au mois d'avril, M. Zaroubine a demandé la révision de l'article 9 qui a fait l'objet d'une rédaction commune très antérieurement à la conférence de Paris. Plus récemment, il a déclaré indispensable que soit examiné avant tout le problème de Trieste, qui ne regarde en rien l'Autriche, ni les Suppléants. Ceux-ci s'étant ajournés une fois de plus, *la Pravda* y a vu une nouvelle preuve de la duplicité des Puissances occidentales.

A quels mobiles obéissent les Russes en prolongeant cette comédie? Doit-elle être simplement mise au compte de la guerre froide? Serait-ce parce qu'ils détiennent déjà tout ce qui leur sera abandonné, sauf l'indemnité de 150 millions de dollars promise en échange des usines qu'ils continuent pour le moment d'exploiter? Les difficultés de tous ordres qu'ils rencontrent dans les États satellites les poussent-elles à ne point vouloir retirer les troupes qu'ils conservent en Hongrie, Roumanie et Bulgarie, comme les obligeraient les clauses militaires du traité ? Ne cherchent-ils qu'à énerver l'opinion publique autrichienne? Aucune de ces raisons ne saurait être écartée, mais la dernière est peut-être la plus grave.

La situation où ils sont placés exaspère en effet les Autrichiens, à qui est devenu insupportable la présence sur le sol national de *toutes* les troupes d'occupations. C'est au printemps de l'année dernière que se manifesta pour la première fois ce sentiment.

Le 8 février 1949, le Conseil national instituait un impôt spécial destiné à couvrir les frais d'occupation s'élevant au dixième du budget. L'intention était évidente. Après avoir longtemps espéré que les autres Alliés imiteraient l'exemple des Américains, qui subviennent eux-mêmes, depuis octobre 1946, à l'entretien de leurs troupes et services, le Gouvernement fédéral cherchait, par une mesure d'avance impopulaire, à soulever l'esprit public contre l'occupation.

La manœuvre réussit d'autant mieux en ce pays où le problème économique commande le problème national, qu'elle coïncidait avec une franche amélioration des conditions matérielles. Le ravitaillement était redevenu normal ; la reconstruction marquait des progrès visibles ; la monnaie avait été stabilisée ; le niveau de vie s'était sensiblement élevé. Chacun se sentait ainsi moins faible et se montrait plus impatient d'échapper aux servitudes du présent.

La volonté d'être délivré de toute tutelle devait atteindre son paroxysme dès que furent connus les résultats de la Conférence de

Paris. Les deux partis au pouvoir, parce qu'on était à la veille d'élections générales, préféraient se prévaloir du succès remporté sur la question de la Carinthie que de mettre trop en lumière les côtés dangereux du traité. Le ministre des Affaires étrangères, M. Gruber, socialiste, se faisait applaudir à son retour de Paris, et le chancelier, M. Figl, populiste, dépassant les bornes des flagorneries permises, proclamait avec aplomb : « C'est le peuple lui-même qui a obligé le monde à nous rendre l'indépendance. »

Le ton a depuis beaucoup baissé, mais les partis unanimes demandent un allègement du régime d'occupation. Quant aux communistes ils réclament, en plus, le « rapatriement immédiat des réfugiés », la renonciation au plan Marshall et le non-réarmement du pays.

Le mémorandum du Gouvernement autrichien remis aux Quatre Puissances et dont M. Gruber a donné lecture au Conseil national, à la suite du dépôt de la motion communiste, ne contient évidemment aucune de ces suggestions, mais les 23 allègements qu'il sollicite aboutiraient à l'annulation pure et simple de l'Accord de Contrôle.

La déclaration des « Trois » sur l'Autriche, rédigée à Londres, le 19 mai 1950, par les ministres des Affaires étrangères des États-Unis, de France et du Royaume-Uni, en réponse au mémorandum, constitue une fin de non-recevoir amicale. La révision de l'Accord de Contrôle n'est envisageable qu'avec le concours des Russes qui, s'ils avaient à l'étudier, se livreraient infailliblement à l'obstruction qu'ils pratiquent à la réunion des Suppléants. Les trois Gouvernements n'ont donc pu, après avoir réaffirmé leur résolution de ne pas retirer leurs troupes d'Autriche avant la conclusion du Traité d'État, que promettre de procéder prochainement à la nomination de Hauts-Commissaires civils, nomination qui est aujourd'hui un fait accompli. Ils ont invité ensuite l'U.R.S.S. à prendre la même décision.

Vienne éprouvera peut-être une certaine satisfaction de ce changement qui, au fond, ne modifiera pas grand-chose. La situation se découvre donc sans issue.

D'une part, la signature du Traité mettrait à la merci des Soviétiques l'Autriche qui représente un des secteurs essentiels du continent. Encore que les deux cas ne puissent se comparer, les événements de Corée auront du moins démontré que Moscou n'a point renoncé à des conquêtes indirectes. Et cela suffirait à accentuer la méfiance qu'inspire d'avance un tête-à-tête austro-russe.

D'autre part, le maintien du statu quo, rassurant dans l'instant, ne comportera-t-il pas des risques sérieux en se prolongeant? Les Autrichiens sont découragés. Il est à craindre qu'ils en viennent peu à peu à se détourner de l'idée d'indépendance, et qu'ils soient un jour tout prêts à la sacrifier de leur propre gré...

C'est bien là, pour reprendre une formule qui fut naguère à la mode, l'autre danger autrichien.

GEORGES OUDARD

TRÉSORS DES BIBLIOTHÈQUES D'ITALIE

L'ITALIE veut bien, quinze ans après l'admirable exposition du Petit-Palais, où elle avait envoyé à Paris quelques-uns des chefs-d'œuvre de ses musées, lui confier une part des trésors de ses bibliothèques... », ainsi s'exprime M. Julien Cain, au seuil du remarquable catalogue de l'exposition ouverte (pour tout l'été) rue de Richelieu. Mais ce que l'administrateur de la Nationale omet modestement de dire — et qui doit être dit, il me semble, avant qu'il soit question de l'exposition elle-même — c'est la qualité de l'accueil fait à ces trésors italiens par la grande bibliothèque française.

Rarement exposition fut aussi bien présentée, aussi miraculeusement bien logée. Souvent lorsqu'il s'agit de tableaux, d'objets d'art, ou, comme en l'occurrence, de livres, d'enluminures et de dessins, les belles choses venues d'ailleurs apparaissent, dans les galeries publiques où elles sont momentanément « en visite », tant soit peu dépaysées. Souvenez-vous de la prodigieuse exposition d'Art Italien, aux Champs-Élysées, en 1935. Est-ce que cet incroyable foisonnement de chefs-d'œuvre ne vous faisait pas éprouver, plus ou moins consciente, la sensation de vous trouver parmi des exilés? Cette fois-ci rien de tel. Dans une galerie princière, décorée par des artistes italiens pour héberger les collections italiennes d'un Cardinal-ministre lui-même venu d'Italie, les « trésors » présentement rassemblés de tous les points de la péninsule sont « chez eux ». La Galerie Mazarine est pour quelques semaines le théâtre magique d'une double illusion : d'une part, l'illusion donnée à ces « trésors » de n'avoir pas changé de place; d'autre part, l'illusion offerte aux visiteurs d'accomplir sédentairement, dans l'espace et dans le temps, un voyage enchanté.

Nous n'allons pas décrire aux Parisiens leur Galerie Mazarine. Voici plus de vingt ans qu'on les y convie à des expositions qui sont les fêtes de l'intelligence et de la beauté. L'atmosphère vaguement pénitentiaire que l'on respire presque fatalement dans un musée s'évapore dans cette italianissime belle salle dorée, sous cette longue voûte pompeuse profusément pavoisée de peintures, de cartouches et de guirlandes, et où s'épanouissent les bouquets aériens et cristallins des lustres.

...Mais laissons le reliquaire pour les reliques. Le titre de l'exposition n'est pas trompeur : un fabuleux « trésor » nous est venu des bibliothèques, archives et cabinets d'outre-monts. Pour qualifier l'acte du Gouvernement italien, le mot générosité est faible ; il faut parler d'héroïsme. Cédant — presque follement — à une spontanéité irrésistible, les prêteurs se sont séparés en notre faveur de pièces uniques, inestimables, irremplaçables, aussi bien du point de vue de l'art, des belles-lettres et de l'histoire que du point de vue de leur valeur marchande : « Il y a ici pour plusieurs milliards de livres et dessins », disait, le jour de l'inauguration, un antiquaire qui s'y connaît.

L' « Ambrosienne » et la « Trivulcienne » de Milan, la « Laurentienne » et la « Riccardienne » de Florence, l' « Angelica », la « Casanatense » et la « Vallicelliana » de Rome, l' « Augustea » de Pérouse et l' « Estense » de Modène, la « Palatine » de Parme et la « Marcienne » de Venise, toutes ces vénérables bibliothèques aux beaux noms chargés des plus émouvants prestiges de l'humanisme ont participé à ce pacifique tournoi, auquel ont également pris part les antiques abbayes de Subiaco, de Nonantola et de Calci, les capitulaires de Padoue et de Verceil, les archives d'État ou les universités de Bologne, de Sienne, de Mantoue, de Naples, de Turin...

On croit rêver!... C'est en France que, pour la première fois, sont réunis en un même lieu l'*Homère* du IVe siècle de l' « Ambrosienne », les fascinants *Rouleaux liturgiques* de Bénévent (lesquels, jusqu'à aujourd'hui, n'étaient jamais sortis de la « Casanatense »), la grande *Bible* du XIIe siècle de Pérouse, la *Légende de Josaphat* et le *Donat* des Sforza, le *Caleffo dell'Assunta* de Sienne, le *César* mantégnesque des Borromées, l'*Aulu-Gelle* de Guglielmo Giraldi, le *Lucain* de Niccolo da Bologna, le *Columelle* de Vespasiano de Besticci, le *Properce* des rois d'Aragon, le *Tacuinum Sanitatis* de Matthias Corvin, etc., etc. ; — et, fleuron majeur de ce prodigieux florilège, voici, en personne, le grand *Virgile* de Pétrarque (orgueil de l' « Ambrosienne »), qu'il voulut avoir près de lui pour mourir et qu'il avait fait décorer par son ami Simone Martini.

Aux manuscrits enluminés (on en compte près de deux cents) succède un choix non moins sensationnel d'incunables. Subiaco a prêté l'*Origène* du XIIe siècle, qui, selon la tradition, est le manuscrit que les premiers imprimeurs de l'abbaye prirent pour modèle de leurs caractères ; l' « Angelica » a prêté le *Cicéron* qui est le premier livre (d'une décourageante perfection!) imprimé en Italie ; — et voici le premier livre imprimé en grec, le premier livre à images gravées ; voici les *Méditations sur la Vie de Jésus* imprimées à Brescia en 1495, et dont les annotations marginales sont probablement de la main de Savonarole ; voici la série complète des éditions incunables de la *Divine Comédie* (depuis l'édition princeps de Foligno, de 1472, jusqu'à celle de Venise, de 1492) ; la première édition datée du *Décaméron* ; le *Monte Santo di Dio*, qui est « le premier livre orné de gravures sur cuivre, peut-être d'après les dessins

de Botticelli ; le fameux *Songe de Poliphile* d'Alde Manuce...

Ajoutez à cela cinquante reliures exemplaires, du XIIe au XVIe siècles : reliures d'orfèvrerie sur ais de bois, reliures peintes, reliures à plaquettes, à caissons, estampées, dorées, mosaïquées. Enfin, sur les murs, entre les vitrines et les tapisseries, un ensorcelant ensemble de dessins tirés du Cabinet des Estampes de Rome et du Cabinet des Offices de Florence occupe la cimaise. Y voisinent éclectiquement Pollajuolo et André del Sarto, Pérugin et Tintoret, Carpaccio et Raphaël, Signorelli et Titien, Pontormo et Luca Cambiaso, etc... ; tandis que le plus beau dessin connu de Vinci a pour compagnon un Cahier de notes et de croquis de la main du maître, venu de la Trivulcienne « dans sa reliure de parchemin à repli et lacet de peau blanche... »

On excusera ce long recensement, cependant bien incomplet, mais qui donnera peut-être au lecteur l'idée de ce qui est ce grand « rendez-vous » de richesses. « ... Une exposition comme celle-ci — écrit dans sa préface M. Guido Arcamone, directeur général des Académies et Bibliothèques d'Italie — qui se borne à présenter un petit nombre de chefs-d'œuvre choisis parmi les plus représentatifs de chaque époque, peut ressusciter dans l'esprit du visiteur les siècles passés de l'Italie avec une puissance de suggestion plus grande que ne le ferait une exposition complète. »

La section la plus attachante de cette « mostra » est assurément celle du manuscrit enluminé. Elle offre, du Xe au XVe siècles, un impressionnant microcosme de la peinture italienne. Peu de ces petites surfaces de parchemin ou de papier coloriés qui n'aient leur correspondance sur les fresques des murs ou sur les panneaux des rétables. A tout moment, on a le sentiment que ces miniatures vous apparaissent comme de vastes compositions vues en quelque sorte par le petit bout de la lorgnette.

Pour peu que l'on ait séjourné en Italie, on accepte bientôt l'idée — assez absurde mais immédiatement séduisante — que les plus belles et les plus importantes de ces enluminures pourraient très bien être des copies ou des répliques réduites de décorations murales aujourd'hui perdues, et que, demain, l'on retrouvera peut-être sous un badigeon de chaux, dans quelque palais, dans quelque église. L'invitation à de semblables rêveries est ici encouragée par le fait que les auteurs de ces enluminures sont très souvent des anonymes, ou, si l'on sait parfois leurs noms, ceux-ci ne sont guère connus que des spécialistes. C'est donc avec la plus grande liberté que l'imagination peut se divertir à transférer du feuillet sur la muraille maintes de ces compositions. L'on ferait à coup sûr bon nombre de dupes en plaçant sous des yeux qui les ignorent telles ou telles de ces images, isolées du livre par la reproduction photographique ; et en présentant mensongèrement ces reproductions comme étant celles de fresques ou de panneaux jusqu'à ce jour inconnus.

Entre ces miniatures et les décorations murales qui leur sont contemporaines, les dissemblances ne tiennent guère qu'aux registres, aux pro-

cédés, à la technique. Une des scènes qui figurent sur l'étonnant *rouleau liturgique* de la « Bénédiction des Eaux » (qui date du xe siècle) pourrait se retrouver, identiquement conçue, sur la fresque ou la mosaïque byzantinisante d'une église chrétienne de Rome : même stylisation arbitrairement et abstraitement schématisée ; même naïf dédain de la vérité directe ; même instinct de la grandeur monumentale ; mêmes stupéfiantes abréviations de la forme et du trait.

De livre en livre et d'ère en ère, nous pourrions multiplier les exemples... Dans l'admirable *Lancelot du Lac* (l'un des rares ouvrages par lesquels les bibliothèques françaises contribuent à l'exposition), la grande illustration où une troupe compacte de mystérieux chevaliers en armures noires assiège une forteresse, ne la voyez-vous pas, aussi bien que dans le livre, occupant sur toute sa largeur le mur d'une église de Vérone, et peinte par quelque émule d'Altichieri ?... La ravissante miniature qui orne l'*Aulu-Gelle* de l'Ambrosienne, d'une ordonnance si sûre d'elle, ne pourrait-elle point, avec ses raffinements exquis de lignes et de couleurs, figurer aussi bien près des Francesco Cossa de Ferrare, au palais Schifanoja ? Et voici une *Vierge de l'Assomption* qui fait en quelque sorte écho aux plus belles œuvres des fresquistes siennois ; une *Déposition de Croix* que l'on admettrait volontiers avoir déjà vue à Florence, exécutée par quelque descendant de Giotto...

Jadis, M. Berenson avait très hardiment et très ingénieusement inventé, pour résoudre des cas malaisés, un certain « Amico di Sandro » auquel il donnait des peintures qu'il refusait à Botticelli. De presque tous les auteurs innommés de ces miniatures, on est tenté de faire des « Amis » des artistes célèbres et admirés qui, jusqu'à la grande Renaissance, travaillèrent en Italie : ici, « l'Ami de Duccio », là « l'Ami de Fra Angelico », ou « l'Ami de Fiorenzo di Lorenzo », « l'Ami de Mantegna », « l'Ami de Pisanello », etc., etc. — « Amis » forts discrets, fort secrets, qui vivent reclus, dans les retraites peu accessibles des archives, des bibliothèques, des sacristies. Pour les y aller trouver, il faut avoir « ses entrées », et du temps à soi !...

Grâces soient rendues aux organisateurs d'une exposition qui, dans sa réalité tangible, est belle comme un songe (« *Aimez ce que jamais on ne verra deux fois !* »). Remercions donc de tout cœur, d'une part l'équipe française, qui s'est évertuée ici sous l'inspiration de M. Julien Cain ; d'autre part — et surtout — l'équipe italienne qu'appela à Paris S.E. l'Ambassadeur Pietro Quaroni ; c'est-à-dire Mesdames et Messieurs les bibliothécaires Laura de Felice et Cristina Arcamone, Giovanni Muzzioli et Lorenzo Frattarolo, membres du Comité exécutif, lesquels, dans la circonstance, furent guidés et conseillés par la compétence et l'autorité de Monseigneur Galbiati, préfet de l'Ambrosienne, et du professeur Mario Salmi, président du Conseil supérieur italien des Beaux-Arts.

JEAN-LOUIS VAUDOYER
de l'Académie Française.

HENRI TROYAT

A LA RECHERCHE DU PAYS PERDU

SANS doute l'ethnologie n'est-elle pas mon fort. Pour moi, la belle carrure d'Henri Troyat, son teint coloré, son sourire charnu, c'est tout normand. Il est Russe, et il ne roule pas les « r ». Ce n'est pas à Tolstoï, épaté et velu, ni à Dostoïevski qu'on songe en le voyant, ni à Chaliapine. C'est à notre Flaubert. M. de Gobineau nous expliquerait comment, descendant par la Dvina jusqu'à la mer Blanche, passant de Carélie en Laponie et de là au pays de Hrolf que nous appelons Rollon, des Slaves ont, sous le nom de Normands, procréé un Flaubert. A moins que, par le chemin inverse, du sang normand ait été coulé dans les veines des Troyat. Mais Troyat est donc un patronyme russe? On ne sait rien... Cependant, on disserte.

Est-il d'ici, ou de là-bas, ce jeune et puissant romancier, qui vient, en moins de dix ans, de construire ce monument : *Tant que la Terre durera*? Pour le langage, aucun mélange. C'est le français le plus pur, et avec cela généreux, juteux, dynamique. Quand il avoue ses maîtres, Henri Troyat nomme Pouchkine et plus dévotement Dostoïevski. Les lecteurs français, saisis par la forme, nomment Flaubert ; et quand la description noircit, se hérisse, veut inspirer crainte ou dégoût, ils retrouvent Huysmans ; et les plus jeunes, ignorants de *Là-bas* et d'*A vau l'Eau*, disent Jean-Paul Sartre, *la Nausée*. Le vocabulaire est riche, juste ; la phrase d'une aisance de plus en plus remarquable, à mesure que les œuvres se succèdent. Il avait, dans *Faux-Jour*, *Grandeur nature*, l'accent parisien. Dans *la Fosse commune*, la brièveté, et le gras de Maupassant... Mais Henri Troyat n'est en France que depuis l'âge de huit ans ; c'est le russe qu'il a balbutié sur les genoux de sa niania. Et je pense que quand il entend la prière du petit enfant pour l'oncle Vania, l'oncle Volodia, tous les oncles, de Moussorgski, il est ému jusqu'aux larmes. Il n'a pas oublié sa langue natale. Interviewé, peu de temps après la grande guerre, il disait sa joie d'avoir pu causer avec des prisonniers russes. On lui répondait cordialement. Mais dès qu'on sut qu'il

n'était pas un Français parlant le russe, mais un Russe vivant en France, les bouches se fermèrent, les fronts se détournèrent. Les rouges ne voulaient plus du blanc. Ce jour-là, M. Troyat se sentit plus absent que jamais de sa patrie. Il brûle de la visiter un jour. Je ne crois pas que ce lui soit facile.

Russe par la nostalgie, Français par les amitiés, l'activité, par l'enfantement de son œuvre, mais en somme transplanté, il doit à ces caractères le pathétique de *Tant que la Terre...* Car c'est en 1947, à l'apparition du premier volume de sa trilogie, que nous avons découvert le slavisme de M. Troyat. Auparavant, son lieu de naissance était une précision biographique, inutile à l'intelligence de ses romans. Il était aussi intéressant de savoir qu'il avait songé à peindre, et qu'il dessinait encore à ses moments perdus ; que sa famille l'avait détourné de l'École des Beaux-Arts ; qu'il avait passé sa licence en droit ; qu'il était rédacteur à la Préfecture de la Seine. Dans les premiers romans, l'auteur disparaissait derrière les personnages qu'il avait construits, observés sans doute dans les bureaux, ou en vagabondant dans Paris. Quel rapport eût-on découvert entre cet aimable et sociable écrivain et, par exemple, son *Araigne*?

L'Araigne a eu le Goncourt en 1938. On reproche aux Dix de se tromper fréquemment, quant à l'avenir de leurs lauréats. Ils ont eu de bonnes années. Le livre avait dû plaire à Lucien Descaves. Il était un peu naturaliste, et la rue Saint-Antoine y devenait dantesque ; tout y suait le désordre, l'effroi. La nourriture même y perdait ses séductions. Croisait-on une voiture d'enfant? Elle était démantibulée. Un gosse? Il était sordide. Une vieille? Elle était en haillons. La viande sentait le fade, et les braves ménagères étaient comparées à des mouches sur une flaque de miel... Il faut dire que ces descriptions à la Durtal, à la Folantin dévoilaient, soulignaient le caractère morose, le pessimisme du protagoniste, Gérard Fonsèque. Elles n'exprimaient pas M. Troyat. Il s'y forçait seulement, un peu trop, à penser comme un malingre, un jaloux, un obsédé, un impuissant. Certes, aucune de ces épithètes ne le concerne. Gérard Fonsèque ne lui ressemblait pas plus que Grandet à Balzac, ou le pauvre Octave à Stendhal. M. Troyat s'y exerçait à la peinture de caractères, où il allait faire d'admirables progrès. Cet affreux et pitoyable Gérard avait, pour sa mère et ses trois sœurs, la passion de Goriot pour Delphine et Anastasie. La passion de Goriot le conduit au martyre, par le sacrifice de soi-même ; et la générosité de Goriot, quand le ménage d'une de ses filles bien-aimées se gâte, va jusqu'à chercher pour elle un amant délicat et ardent. La passion de Gérard, à la fois intellectuelle et refoulée, est d'abord égoïste et si elle aboutit aussi à un martyre, c'est que l'égoïsme est comme un boomerang qui peut revenir tuer celui qui le lance. Cet amour fraternel, en particulier, quand il trouble la tête, et fait frémir la sensualité pauvre, insatisfaite, irrémédiablement timide de Gérard, comment ne

l'empoisonnerait-il pas? Luce, Élisabeth, Marie-Claude qui sont normales, vont droit au mariage. Et Gérard est, pour le mariage, plein d'horreur, de dégoût. Il s'y oppose. Il critique des choix malheureux peut-être ; mais s'ils étaient bons, sa fureur serait pire. Il gravit les trois stations d'un calvaire. A la dernière, il joue son va-tout et avale je ne sais quelle drogue pour que l'ingrate Marie-Claude sache qu'il s'est suicidé, et renonce. Il mesure mal la dose, et il meurt, irréconcilié... Une sorte de rage au cœur et au cerveau possédait ce faux nietzschéen, ce pessimiste par autopersuasion. Il tirait de sa misère une loi universelle. L'existentialisme vagissait encore, à Paris, et Gérard Fonsèque, qui l'avait inventé pour lui-même, le poussait à sa conclusion, qui est l'adieu au monde.

M. Troyat avait dressé un personnage balzacien, où rien ne semblait spécifiquement russe. Lui, apparaissait, dans une génération qui aimait fixer les nacres du monde sensible, ou se réjouissait de désordres, comme un bon artisan, un portraitiste un peu laborieux mais fidèle, de stricte observance, apportant sa statue à la grande église du « moralisme » classique français, à la Molière, à la Regnard, à la Stendhal, à la Balzac. Edmond Jaloux, toujours préoccupé de littérature comparée, parlait de Meredith et de *l'Egoïste*. Il voyait clair. L'âme troublée de Gérard Fonsèque n'était aucunement slave.

Quelques années passent. L'auteur du *Vivier*, qui créait à peu près un personnage saisissant par livre, va se transformer en grand romancier. J'ai éprouvé, à voir naître et se déployer *Tant que la Terre*... l'impression que les Grecs, devant Troie, ressentirent quand Achille, sortant de sa retraite boudeuse, s'est soudain dressé à la limite du camp, pousse son terrible cri de guerre, et semble se hausser jusqu'aux cieux, égaler Arès par la taille. Le perfectionnement du style, qui est certain, n'est pas aussi frappant... Mais qu'importe? Il écrivait à une époque où ceux qui se sont créé un accent singulier foisonnent. A l'époque où, après un Giraudoux, un Morand, un Delteil, un Mauriac et un Montherland, des voix inconnues se faisaient entendre... Rien ne prouve que cette originalité ne soit point fragile. Plus tard, elle étonnera moins que notre surprise. L'accent d'un Henri Troyat, c'est vrai, n'est pas unique. On n'est unique que momentanément. Le style de Balzac paraît, aux délicats, un style de feuilletonniste ; de feuilletonniste qui ne soulèverait pas d'objections, ni pour le choix des images, ni pour la correction, cela va sans dire, ni pour le mouvement. Il colle à la pensée, il épouse le modèle. Ses vertus ne changent point la couleur de la page imprimée. Faiblesse provisoire. Peut-être lui saura-t-on gré plus tard de n'avoir pas vieilli, parce qu'il était naturel et sain. Mais, à la considérer dans sa masse, l'œuvre nouvelle, pour être d'une palette commune, pour ne pas nous offrir les grisantes métamorphoses d'un Monticelli, d'un Van Gogh, d'un Monet, pour être la palette normale de la rue Bonaparte, doit durer. C'est ici la chose peinte qu'il nous faut

considérer. Alors, nous nous éprenons d'elle. Qu'est-ce donc qui est nouveau?

Dans *Tant que la Terre*, il y a un élément symbolique, annoncé par le titre, et auquel M. Troyat attache plus de prix que nous. Il s'agit des constantes de l'humain, à travers les bouleversements de l'histoire qui se fait, à un *tempo* accéléré, depuis soixante ans. Le texte biblique d'où M. Troyat est parti, — ou qu'il a adapté après coup à l'œuvre en gestation, — est celui-ci : « *Tant que la terre durera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point de s'entresuivre.* » La traduction, je la tire d'une lettre de lui, où il a pris contre moi la défense de son troisième tome, que j'avais d'ailleurs attaqué mollement, d'une plume amicale et même respectueuse. Mais ce thème, qui n'est pas bouleversant, j'en fais, pour ma part, bon marché. Le démontrer n'est pas, à coup sûr, la tâche essentielle de M. Troyat. Il a revécu une longue période de l'histoire de la Russie. Celle où la « Sainte Russie » des icones, des popes et du Père le Tsar s'est transformée, par la dégradation de l'autocratie, puis par l'explosion quasi atomique des forces révolutionnaires, en Russie socialiste, marxiste ; où un peuple immense a violemment sauté du conformisme le plus arriéré, à l'audace la plus révolutionnaire, à la pointe avancée, à l'avant-garde la plus exposée, la plus téméraire de la vie économique, politique et sociale.

De 1885 environ jusqu'à nos jours, M. Troyat étudie ce mouvement ; non par la critique des idées, mais en suivant les remous des foules... Ce n'est pas à Tsarskoié-Sélo ni au Kremlin, auprès des têtes pensantes du parti qui se laisse vaincre et du parti qui conquiert, qu'il s'est placé. Il se borne à accompagner une famille, la famille Danoff, et une ou deux familles satellites, le long des événements. Dans ces familles mêmes, les individus comptent plus que le groupe. On est portraitiste ou on ne l'est pas. M. Troyat en créant un Michel Danoff, une Tania, la vieille mère momifiée dans les traditions de sa classe, un Akim, aussi dévoué aux Romanoff que l'a été Michel Strogoff, et en plaçant auprès d'eux ce monstrueux Kisiakoff, obscène et rusé, qui distille le malheur comme la seiche son encre, ce mol Volodia, a créé, comme Balzac, un « état civil », et une société en miniature, représentative de toute la Russie. Il s'est voulu, sans doute, et il a réussi à l'être, le Balzac de son pays ; de son pays lointain, d'où sa vie, son regard, son pouvoir d'observation et de critique sont exilés.

Comment a-t-il pu voir ce qu'il n'a pas vu, entendre ce qu'il n'a pas écouté? Voilà le mystère de *Tant que la Terre*... Voilà pourquoi je compare cet effort à celui de Marcel Proust, cherchant le temps perdu. Mais le temps de Proust n'était pas perdu ; enfoui seulement dans les bas-fonds de la mémoire ; dans ce qu'on pourrait appeler les oubliettes de l'âme, si, précisément, ce n'étaient pas des « réserves » plutôt que des

oubliettes ; et si l'inconscient ne retenait pas tout, pour que le conscient y descende faire sa provende.

Seul avec lui-même, dans ses murs de liège, Proust, par des enchaînements de souvenirs, a, de proche en proche, ressuscité jusqu'aux impressions que l'on baptise « fugitives », mais qui sont en réalité, et dans les plus subtiles nuances, prisonnières... Toute différente était la tâche de M. Troyat. Il n'a pas vu, n'étant pas encore né, le couronnement de Nicolas II, et l'effroyable écrasement de peuple qui l'endeuilla, comme fut endeuillé le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; le prélude de quatre destinées identiques. Il n'a pas vu la manifestation conduite par le pope Gapone, et ses suites sanglantes. Il n'a pas pénétré parmi les fanatiques à la façon de ce Zogouliaïeff, probablement sacrifié avec tous les trotskystes, et qui entraîne dans l'action directe un frère de Tania, Nicolas. Il n'a pas vu la révolution d'octobre non plus, puisqu'il était hors de la Russie et tout jeune ; — et pourtant, lorsqu'il fait hurler la foule autour du Palais, nous pensons que c'est ainsi qu'elle hurlait, non autrement...

Il y a deux fleuves qui mélangent leurs eaux, dans les deux premiers volumes. Qu'un romancier puisse conter comment Tania Arapof, aimée de deux hommes, Volodia et Michel, épouse le second, qui a accepté de présenter la requête, de plaider l'amour du premier, ce n'est pas pour surprendre. L'histoire du messager qui prend la place de son mandant est même usagée. Et, de même, qu'il nous dise comment, les années passant, la futile Tania se laissera attirer par l'amoureux éconduit, ou comment le mari, trop sûr de lui, Michel, s'est fait le protecteur, le mentor de Volodia, et a introduit le loup dans la bergerie, nous n'y voyons pas miracle. Le miracle est que Tania, Michel, Volodia soient à ce point russes ; russes d'Ekaterinodar, russes de Moscou, à l'époque où, pour M. Troyat, Ekaterinodar et Moscou étaient de petits ronds sur ses cartes d'écolier parisien. Alors, on n'avait déjà pas de documents historiques ; on ne se faisait pas *doctus cum libris ;* et du reste le nombre est infime des romans historiques qui aient cet accent de vérité et qu'on ne se sente pas la force de discuter.

Il manque, il manquera peut-être toujours un tome à *Tant que la Terre.* Celui qui correspondrait au *Journal des Faux-Monnayeurs,* ou au *Journal de Colère.* M. Troyat avoue qu'il a fait parler tant qu'il a pu les Russes blancs parmi lesquels il a grandi ; qu'il a été une abeille diligente, pompant les mémoires après les avoir excitées ; qu'il a fait son miel chez tous les émigrés. Mais il était doué : il était russe. Sait-il lui-même la part de sa mémoire héréditaire ? De l'instinct de la race, qui entre les possibles conduit droit vers l'authentique ? Fait-il, mieux que vaguement, la part de cet amour de la terre natale, qui inspire et qui éclaire ? Le roman que voici est plus qu'une évocation du proche passé, d'une exactitude exceptionnellement probable : il est un phéno-

mène psychologique, où la mémoire, le sentiment, les chromosomes, la nostalgie, la douleur, entrent comme éléments.

Au sortir de ces volumes mastodontes, ce n'est pas la partie romanesque, qui demeure en relief. Ce sont les fresques d'histoire, d'abord. Ces « choses vues » comme disait Hugo, qui n'ont pas été vues par l'écrivain. Ces foules avançant, puis dispersées ; douces et barbares ; amoureuses de leurs maîtres séculaires, et tout à coup bouleversées de haine et décidées à tous les meurtres. Ce sont les fermentations clandestines, les colloques secrets, les classes sociales, les unes aveuglées par l'habitude, la jouissance, des privilèges qu'on imagine inébranlables, les autres éclairées par la haine et par la misère. L'art unanimiste a été exercé par M. Troyat avec autant de vigueur, plus de vigueur et de décision peut-être que par les créateurs de l'unanimisme ; un Jules Romains, par exemple, qui, dans *Les Hommes de bonne Volonté* a, en somme, étudié les âmes singulières plus profondément que les masses.

Et puis, ce sont les caractères. Ah ! Ni Tania ni Volodia, dont les aventures érotiques auraient pu être dévidées par Bourget ou Marcel Prévost, ne sont des êtres de Paris. L'historien de Pouchkine et de Dostoïesvki ne se promène plus dans la rue Saint-Antoine, ou dans la cervelle d'un intellectuel parisien, gorgée des poisons de Nietzsche, ivre des éthers de Bergson. Il est retourné dans son pays. Il a retrouvé les âmes slaves, leurs réactions imprévisibles aux enfants de Descartes, leurs associations d'idées dont les contacts et l'engrenage ne sont pas les mêmes qu'en nous. Ce n'est pas seulement le goût de s'humilier, les complexes d'infériorité délectables, la passion de l'aveu, qu'après tout une familiarité assidue avec *l'Idiot* et *les Frères Kamarazov* permettrait à des habiles de singer. Toutes les nuances, sans doute, s'y retrouvent. Il n'y a plus, comme dans les essais de jeunesse, de Flaubert ni de Maupassant. Plus de collines herbeuses, de paysans économes, de bourgeois dévorés d'inquiétude sur le sort de leurs biens. Plus de Normandie, ni de ruelles parisiennes : c'est la steppe, où le vent tourne ; c'est un mysticisme exotique, inaccessible à la raison française ; c'est dans les pires adversités, dans le maëlstrom des catastrophes, ce fatalisme, ces résignations, ces espérances opiniâtres et à la fois vaporeuses, cette mobilité de nuages, que nous contemplons avec une espèce d'effroi.

Le « répertoire » des personnages qui passent ou s'installent dans les trois volumes sera dressé, quelque jour, par un jeune érudit en mal de doctorat. Il sera, comme nous, obsédé par Kisiakoff, le plus russe de tous. La grande réussite de M. Troyat ! Sans doute, les monstres ont-ils toujours été plus faciles à peindre et plus intéressants que les anges. Dostoïevski est un des seuls romanciers qui aient peint des saints hideux. Kisiakoff est tout mauvais. Traversera-t-il le temps, comme Judas, Sade, Grandet, Stavroguine, Panurge dont il a les ruses et le cynisme, l'Ogre ou Ugolin ? Je ne prophétise point. C'est une énorme bête, et

c'est un philosophe. Il est obscène et subtil. Il avale les événements, il mâche et crache les illusions, il bave sur la vertu, il se roule sur son fumier et crie que cela sent la rose. Il est gigantesque, comme trousseur de filles, et rivaliserait avec Raspoutine. Quand la vieillesse et les excès l'auront fait eunuque, ce sera un eunuque délirant, pas moins terrible. Il gâte tout autour de lui ; il empeste l'air à la façon de ces champignons indécents et puants qui donnent l'odeur du bouc à toute une forêt. Il se régale à pourrir la jeunesse, quand cela sert ses rancunes. Volodia, pour qui il a une tendresse suspecte, est sa première victime. Il l'enveloppe dans ses fils d'araigne, il engraisse sa paresse, il excite ses chagrins ; il l'endoctrine savamment d'une philosophie de désespoir ; il le conduit à un suicide qui ne fait de Volodia qu'un borgne, et il lui paye un œil de verre de cinq cents roubles, que Volodia déposera une nuit, tout froid, dans la paume d'une prostituée ; et elle hurlera comme il faut. Il l'utilise à la fabrication de tracts révolutionnaires, — dont lui-même, pour le double jeu, apporte des exemplaires à la police du tsar ; et quand Volodia est fusillé à sa place, Kisiakoff s'effondre dans la douleur, ou du moins se rase la barbe en signe de deuil... Quand nous le reverrons, dans le troisième volume, émigré dans Paris, ruiné de tous les roubles ignoblement gagnés, Kisiakoff nous émerveillera encore. Il parade à la porte d'un caveau russe pour fêtards, s'incruste chez une fille riche, dont il gère habilement et fructueusement la fortune, et dont il garnit le lit du fils aîné des Danoff, ne pouvant plus faire tout lui-même. Il fabrique un petit « Bel-Ami », une petite gouape, de ce garçon bien né... C'est le fruit d'une vengeance retardée. Quand la fille est morte, le garçon tombé dans l'ordure, Kisiakoff, bien renté, s'en irait vers une vieillesse douillette, s'il ne se faisait assassiner par un jeune voyou. Un de ses vices le tue... L'amoncellement d'horreurs qu'est Kisiakoff prendrait aisément l'aspect d'une caricature. Nous haussérions les épaules... Mais non. Il reste logique dans l'illogisme ; il a la constance de l'ignoble. Il a les bottes bien fixées dans la boue. Il est « éno-orme ».

Qui espérait, de l'auteur de *l'Araigne*, ce Moloch ? Kisiakoff est un démon grimaçant, rieur, hoquetant, débraillé et vautré... Un des mammouths du roman. Les autres paraissent petits auprès de lui. Mais ils vivent aussi.

L'élargissement du talent, de la vision de M. Troyat rendra peut-être injustes les lecteurs du troisième volume. Il en aura de la peine. Il plaidera — j'ai un texte autographe — qu'il lui fallait suivre dans l'exil Michel, Tania, leurs enfants ; les accompagner à Paris où le petit groupe des émigrés blancs passe, assez vite, des grands espoirs de retour à l'acceptation d'un dépatriement sans fin... Cela est vrai. M. Troyat a raison contre les objecteurs. Mais pourquoi le mystère de sa lucidité, pour la Russie de 1917, pourquoi la sorcellerie d'Asmodée, qui l'introduisait dans les maisons de Moscou, au triomphe de Lénine,

ne se sont-ils pas prolongés? Il parle maintenant d'événements que nous avons vus, de l'assassinat du président Doumer, de nos scandales, de l'enlèvement du général Koutiepoff... Ces anecdotes, bouleversantes en leur nouveauté, se réduisent dans l'éloignement. L'intérêt psychologique n'est pas moindre. Il est très curieux de suivre l'affaissement des volontés, chez les blancs; curieux et certes, émouvant, de voir comment Michel devient un petit commerçant, Tania une ménagère attentive, Akim un ouvrier en frivolités; et aussi, de voir mourir quelques-uns, du mal du pays, de leurs rêves qui s'évanouissent. Plus encore, d'assister à la métamorphose de l'enfant Boris, qui se francise peu à peu, ne connaît d'amour que pour des filles de France, et finit par être un soldat de chez nous. Si je me mets à la place de M. Troyat, je suis forcé de lui donner raison. Il est « dans son sujet »... *Etrangers sur la Terre* vaut, par l'analyse et le talent, *Tant que la Terre* et *le Sac et la Cendre*. Mais le prodige est fini. M. Troyat n'est plus en quête de son pays perdu. Nous ne nous demandons plus comment il a pu peindre ses héros et leurs entours : d'autres, d'ici, auraient pu les prendre pour modèle. Nous ne pensons plus à des magies à demi proustiennes. Les amours contrariées de Boris et d'Odile forment un roman à la française, un peu douceâtre à qui vient de se brûler aux alcools des adultères, des idylles sauvages, en Russie révolutionnaire. Il était fatal que la conclusion fût moins excitante que l'exposition et le centre du drame. Nous avons des exigences ridicules. Nous aurions souhaité que M. Troyat, toujours visionnaire, nous contât les combats des héritiers de Lénine, la fuite de Trotsky; que sais-je? L'invasion de l'Ukraine et la bataille de Stalingrad. Nous attendions l'impossible, parce qu'il nous semblait que l'impossible n'existait pas pour lui.

Que va-t-il faire à présent? Où cherchera-t-il son inspiration et ses modèles? Akim chevauchant dans le Caucase, ou surveillant à la jumelle les assaillants japonais, c'est fini. Akim est mort. Les mouvements de foule irritée ne se conçoivent plus guère. *Ubi servitudinem faciunt pacem appellant*, dirait-on, contrefaisant Tacite. La vieille Russie est morte. M. Troyat a été le peintre audacieux, halluciné, de sa longue et effroyable agonie. Il faudrait qu'il eût conservé les secrets d'Asmodée. Il s'en irait là-bas, invisible, dispensé de passeport; il écouterait ce qui se dit dans les isbas; il s'assiérait dans un coin du cabinet du Père des Peuples. Il verrait la Place Rouge en ses journées de joie officielle... Mais il ne peut pas. Je le répète, avec sollicitude et une ride au front : que va-t-il faire?

ROBERT KEMP

LE SENS DE LA DIRECTION CHEZ LES OISEAUX

Les déplacements d'oiseaux provoquent depuis toujours la curiosité des hommes [1] : on ne peut manquer de remarquer la disparition et le retour de nos Hirondelles, de nos Martinets, de nos Cigognes, ainsi que les passages d'oiseaux d'eau, que le froid amène le long des rivières et étangs, ou sur les rivages maritimes, en route vers des cieux plus cléments. Nul n'ignore de nos jours la cause de ces disparitions soudaines : l'oiseau, être doué de facilités de déplacement exceptionnelles, les utilise pour se soustraire aux influences de la mauvaise saison. Quittant les contrées rendues inhospitalières par le froid, il se transporte au loin pour prendre ses quartiers d'hiver dans des régions plus propices ; mais il revient dès que les conditions le permettent. C'est ce qu'on appelle migrations.

Ces données aujourd'hui classiques sont cependant d'acquisition assez récente, bien que certains auteurs anciens les aient déjà pressenties. On a cru pendant longtemps que l'oiseau hivernait, comme certains mammifères, la Marmotte par exemple, et revenait à la vie dès le retour de la bonne saison. D'illustres savants, Linné et Cuvier entre autres, étaient partisans de telles théories, en particulier en ce qui concerne le Martinet et l'Hirondelle, qui d'après eux passaient la saison froide sous l'eau des marais. Ce n'est guère qu'à partir de la fin du

1. Nous rappellerons que si les migrations des oiseaux sont les plus spectaculaires de toutes celles que l'on observe chez les animaux, elles ne sont cependant pas les seules. D'autres animaux se livrent à des déplacements périodiques : on connaît des insectes effectuant des voyages importants, tels certains papillons ou les Criquets dits « migrateurs ». Les migrations de poissons, dont la plus connue est celle de l'Anguille, s'observent pour beaucoup d'espèces, tels les Harengs ou les Saumons. Parmi les mammifères, nous citerons les Chauves-souris, les Caribous des forêts canadiennes, les Lemmings (petits rongeurs scandinaves) ainsi que les Baleines, qui remontent annuellement des mers australes vers les régions plus chaudes, à la période de reproduction, et y reviennent celle-ci terminée.

On observe donc assez fréquemment des phénomènes migratoires chez les animaux. Disons cependant que si l'on peut leur appliquer le terme de « migrations », elles ne sont cependant pas toutes comparables les unes aux autres ; chacune est dictée par des causes vraisemblablement bien distinctes et non superposables. Ajoutons que leur déterminisme est aussi peu connu que celui des migrations des oiseaux.

XVIIIe siècle que des opinions plus sensées se firent jour ; des observations plus rigoureuses permirent de mettre clairement le phénomène migratoire en évidence. La certitude fut obtenue par de vastes campagnes de baguage, qui aujourd'hui encore obtiennent sans cesse des résultats permettant de donner des réponses de plus en plus précises à quelques-uns des mille problèmes qui restent encore malheureusement en suspens. (On sait que le baguage consiste à fixer un anneau métallique à la patte de l'oiseau, cette bague portant un numéro qui permet de le repérer lors d'une reprise éventuelle.)

Les migrations aviennes posent un grand nombre de questions : causes de ces déplacements, manière de voler, hauteur et heures de vol, vitesse, routes de migration et lieux d'hivernage... Le problème le plus intéressant peut-être est cependant le sens de l'orientation de ces migrateurs ailés : l'Hirondelle revient à son nid accroché sous le toit de la grange ; la populaire Cigogne d'Alsace, regagne le sien, au sommet d'un toit pour la plus grande joie de la population du village, et ceci après un voyage d'une longueur considérable. On peut se demander comment fait l'oiseau pour se retrouver dans le vaste monde, poursuivre sa route à travers terres et mers, au cours d'un voyage à l'échelle de continents, pour finalement aboutir aux endroits précis d'où il était parti des mois auparavant.

L'homme a tiré parti depuis longtemps des dons d'orientation de l'oiseau : les Pigeons, bons voiliers au vol soutenu et facile, doués à l'état sauvage de facultés d'orientation très grandes, ont fourni par sélection des races particulièrement intéressantes à ce sujet. Utilisés dans un but sportif par de nombreux amateurs, ils ont rendu d'innombrables services au cours de la guerre 1914-18, à une époque où la T.S.F. n'était pas encore d'usage courant. Les Pigeons sont encore employés à ces fins de nos jours, mais leur importance a beaucoup diminué du fait du développement de la radio.

*
* *

En ce qui concerne les migrations d'hiver, il est des oiseaux paraissant peu frileux qui se contentent d'effectuer des déplacements relativement courts. Les Corneilles mantelées, nichant en Scandinavie, se replient vers le Sud-Ouest et passent l'hiver en France ; les Corbeaux freux d'Europe septentrionale et centrale viennent à la même saison grossir les rangs de nos freux indigènes, qui se limitent, eux, à quelques déplacements locaux.

D'autres, plus exigeants quant aux conditions climatiques, se retirent dans les pays méditerranéens : tels, par exemple, l'Alouette lulu ou le Bruant ortolan.

La majeure partie des migrateurs de nos régions vont cependant beaucoup plus loin : les oiseaux d'eau, Canards, Bécasseaux et nombre

de Limicoles vont chercher abri sur les étendues d'eau d'Afrique tropicale, depuis la Sénégambie jusqu'en Afrique orientale. Certains poussent même jusqu'en Afrique australe.

Cette dernière partie du globe constitue, en règle générale, une région d'hivernage pour un très grand nombre d'oiseaux de notre faune : c'est, en particulier, le cas pour les Hirondelles et Martinets, qui vont hiverner en Afrique australe, ce qui représente des raids impressionnants. Beaucoup d'autres insectivores, tels que Fauvettes ou Gobe-mouches, suivent les mêmes voies. Un voyageur qui parcourrait l'Afrique orientale pendant l'hiver boréal y rencontrerait un grand nombre de nos oiseaux, ceux mêmes que nous voyons l'été dans nos jardins ou bosquets.

Nos oiseaux ne sont d'ailleurs pas les seuls à émigrer : l'Asie et l'Amérique sont le théâtre de déplacements de même envergure. Le Pluvier brun d'Amérique se transporte du Canada aux plaines de l'Argentine, ce qui représente une distance de 13 000 kilomètres environ. Le Pluvier doré d'Amérique fait, lui, un vol sans escale qui paraît démesuré : parti de l'Alaska, il traverse le Pacifique pour se rendre aux Hawaï, ce qui représente un vol de 4 000 kilomètres sans escale.

Des exemples de cet ordre pourraient être multipliés. On ne peut évidemment que s'étonner de la facilité de l'oiseau à parcourir pareilles distances. Mais quoi qu'il en soit, le problème le plus important reste celui de l'orientation. Quel est le « compas » merveilleux qui conduit d'instinct la jeune Hirondelle vers son hivernage sud-africain, et lui fait retrouver au printemps suivant son nid, perdu au milieu de centaines de villages qui se ressemblent.

***

A côté de ces voyages naturels et périodiques des oiseaux, d'autres ont été provoqués par l'homme ; nous avons rappelé tout à l'heure le parti qu'on a tiré des facultés d'orientation du Pigeon voyageur.

De nombreux amateurs se sont groupés depuis longtemps en Sociétés colombophiles. Les oiseaux, de race soigneusement sélectionnée en vue de développer leurs facultés d'orientation, lâchés à de grandes distances de leur pigeonnier, y reviennent dans un temps relativement court, ce qui donne lieu parfois à des concours. Des Pigeons, lâchés de grand matin au-delà de 600 kilomètres de leur colombier, y sont rentrés avant le coucher du soleil ; on a d'ailleurs observé des vols de retour comportant des trajets plus longs encore, 1 000 kilomètres et même davantage. Le Pigeon revient dans un temps plus ou moins court, non seulement suivant la distance, mais aussi selon les circonstances atmosphériques. Il est, en particulier, intéressant de noter l'influence des zones orageuses qui, comme on le sait, s'accompagnent de perturbations électro-magnétiques. Il est bien connu des

colombophiles que leurs sujets ne rentrent pas aussi vite et qu'on enregistre des disparitions quand les oiseaux sont obligés de traverser des régions orageuses.

On a également beaucoup parlé des perturbations occasionnées par les ondes de T.S.F. Il est indéniable que les Pigeons voyageurs ressentent les effets de ces ondes électro-magnétiques, du moins dans certaines conditions. On a constaté qu'ils paraissaient désorientés si on les lâchait près d'un poste émetteur, ou encore si un émetteur interposait un barrage électro-magnétique sur le chemin qu'ils doivent emprunter pour regagner leur colombier. Mais l'état actuel de nos connaissances ne nous permet pas de tirer de ces observations des conclusions satisfaisantes. Il y a trop de contradictions entre les différents expérimentateurs, et les expériences semblent avoir comporté un trop petit nombre de sujets pour avoir une réelle signification. De nouvelles expériences s'imposent.

Toutes les données que nous fournissent les observations sur les Pigeons voyageurs, pour intéressantes qu'elles soient, ne doivent cependant pas nous faire oublier qu'il s'agit d'oiseaux domestiques, sélectionnés d'une manière toute artificielle. Il faut, en conséquence, être assez prudent lorsqu'on étudie les expériences dont ils sont l'objet et leur préférer l'observation des oiseaux sauvages. Pour ces derniers, les expériences de dépaysement, de *homing* comme disent les Anglo-saxons ont été principalement entreprises en Amérique du Nord et en Allemagne, dans ce dernier pays en particulier par l'ornithologiste W. Rüppell sur des oiseaux très divers : Sternes, Pétrels, Goélands, Cigognes, Hirondelles, Martinets, Corneilles mantelées, etc...

Au courant de l'hiver 1935-36, cet auteur mit sur pied une série d'expériences sur des Mouettes rieuses et des Foulques. Il transporta des Mouettes, qui avaient pris leurs quartiers d'hiver à Berlin, jusqu'au lac de Lucerne, c'est-à-dire à plus de 700 kilomètres au Sud-Ouest, et les lâcha après les avoir marquées pour repérage. On constata qu'une partie de ces oiseaux revint à Berlin, tandis qu'une autre se répandait sur les autres lacs suisses ; un oiseau, d'esprit plus audacieux, fut même retrouvé à Barcelone ! L'oiseau le plus rapide avait mis quatorze jours pour rentrer dans la capitale allemande. Des foulques prises en Suisse (lac des Quatre-Cantons) et transportées à Berlin, revinrent elles aussi à leur lieu d'hivernage. Il semble donc que ces oiseaux sont attirés par les endroits où ils ont coutume de passer la mauvaise saison, même quand on les transporte à de grandes distances.

Ne se contentant pas de ces résultats, Rüppell entreprit des expériences de dépaysement avec des Étourneaux et des Hirondelles, qui revinrent à leurs lieux de nidification, après avoir été transportés à des distances souvent considérables. Pris aux environs de Hambourg, certains d'entre eux furent relâchés parfois à plus de 700 kilomètres, à Londres notamment. On constata qu'il revenaient à leur nids, du moins

la plupart d'entre eux, dans un délai d'une semaine. Il semble que les plus longues distances parcourues en un seul jour soit de l'ordre de 400 kilomètres. Mais les conditions atmosphériques influent très largement sur ces vitesses journalières : 400 kilomètres par jour représentent la plus grande distance parcourue par très beau temps ; mais celle-ci s'abaisse souvent à moins de 120 kilomètres par jour quand la situation météorologique est mauvaise.

On a obtenu des retours d'oiseaux transportés à des distances encore plus considérables. Rüppell constata le retour d'Hirondelles prises à Berlin, qui transportées à Madrid et Athènes, revinrent à leur point de départ, situé à plus de 1 800 kilomètres, après une dizaine de jours environ. Des Pies grièches berlinoises lâchées à Marseille, soit à 1 200 kilomètres environ de leur pays d'origine, y revinrent en treize jours.

Par contre, il est des oiseaux qui ne semblent pas revenir dans leur patrie d'origine. C'est ainsi que des expériences entreprises avec des Éperviers, dont on connaît cependant la puissance de vol, ne donnèrent lieu à aucun retour, quelle que fût la distance à laquelle on les avait transportés.

Signalons enfin une expérience riche en enseignement, que Rüppell réalisa avec des Corneilles mantelées, qui doivent comme on sait leur nom à leur plumage noir, largement contrasté de gris, qui nichent en Europe orientale et septentrionale et viennent passer l'hiver dans nos pays. Tous les ans, l'automne venu, elles émigrent vers l'Europe occidentale avec une direction de vol Nord-Est-Sud-Ouest. Rüppell prit au moment de la migration de retour, au printemps, un grand nombre de Corneilles mantelées lors de leur passage dans la région de Rossitten (Prusse orientale) ; les oiseaux capturés nichaient normalement dans les pays baltes et hivernaient dans le Nord-Est de l'Allemagne. Il les transporta à Francfort-sur-le-Mein, soit à près de 1 000 kilomètres à l'ouest de la localité de capture, après les avoir baguées et avoir coloré leur plumage, afin de faciliter leur reconnaissance. Il constata alors que la plupart de ces oiseaux émigraient non point dans les territoires où ils auraient dû normalement se rendre, mais dans les pays scandinaves. L'automne suivant, les Corneilles repartaient dans la direction Sud-Ouest et prenaient leurs quartiers d'hiver en Allemagne occidentale. Cette expérience nous révèle un fait très intéressant, à savoir que la direction générale du vol migratoire semble constante : déplacées à 1 000 kilomètres vers l'Ouest, les Corneilles mantelées maintiennent leur direction de vol, qui paraît immuable.

***

Toutes les observations que nous venons de rapporter brièvement, qu'elles concernent des phénomènes migratoires naturels ou des expériences artificielles, ne permettent pas de douter (si un doute avait pu

subsister à ce sujet) qu'il existe un sens de l'orientation précis chez les oiseaux. Si ces animaux n'avaient pas un tel sens de la direction, comment expliquer des retours de près de 2 000 kilomètres après dépaysement provoqué? C'est ce fait scientifiquement établi que se sont ingéniés à expliquer les ornithologistes, édifiant péniblement d'innombrables théories. Quelques-unes d'entre elles font intervenir la vision comme guide principal de l'oiseau. L'acuité visuelle de ce dernier est en effet des plus grandes ; en outre, son champ d'observation se trouve considérablement augmenté du fait de l'altitude à laquelle il vole. Chaque individu a ainsi une connaissance parfaite d'une zone étendue autour de son nid. Certains auteurs pensent qu'aussitôt lâchés, les oiseaux se mettent à décrire une spirale, dont les orbes de diamètre, de plus en plus grand, leur permettraient d'embrasser un très vaste espace autour du point de lâcher, jusqu'à rencontrer des points connus.

On réalise tout de suite l'impossibilité d'expliquer ainsi des retours après des déplacements de plus de 1 000 kilomètres. Ces explications visuelles ne pourraient être valables que pour des voyages de courte distance : au cours de ces déplacements limités, il est probable en effet, que l'oiseau, dont on connaît les qualités d'observation et la mémoire visuelle très développée, se sert de ces dons pour retrouver son nid. L'Hirondelle, de retour dans sa patrie, ne tarde pas à trouver son nid grâce à cette mémoire visuelle. Mais encore faut-il qu'elle atteigne ladite « patrie » ce qu'elle ne saurait faire sans le secours d'un sens différent de la vision.

Les autres théories mettent en jeu des phénomènes magnétiques. On sait que la terre est le siège d'un champ magnétique relativement intense, et qu'on peut déceler à la surface de notre planète une série de lignes de force convergeant vers les « pôles magnétiques ». Ce seraient d'après ces dernières que se dirigerait l'oiseau, qui posséderait un organe sensitif lui permettant de s'orienter comme à l'aide d'une boussole. Quelques-unes parmi les hypothèses « magnétiques » remontent à quelques dizaines d'années déjà ; elles reposent sur certains faits d'observation, en particulier le « brouillage » des Pigeons voyageurs par émetteurs d'onde de T.S.F., ainsi que sur des expériences portant sur le comportement d'un oiseau dépaysé, sur la tête duquel a été placé un aimant créant autour de l'animal un champ magnétique artificiel, brouillant le champ terrestre naturel. Ces expériences n'ont malheureusement jamais mené à des conclusions rigoureuses.

Nous signalerons enfin la dernière en date des hypothèses, celle que vient de formuler le professeur H. L. Yeagley, du collège de Pensylvanie (U.S.A.). Elle suppose que l'oiseau est capable d'enregistrer à la fois la latitude par rapport aux pôles terrestres (latitude terrestre) et par rapport aux pôles magnétiques (latitude magnétique). Comme ces deux genres de pôles sont bien distincts (on sait que le pôle magné-

tique se trouve dans le nord du Canada), il serait capable par recoupement de ces deux systèmes de coordonnées, d'avoir une idée précise de l'endroit où il se trouve et de la direction qu'il doit donner à son vol pour regagner sa patrie.

Idée intéressante sans doute... mais qui remplace la question initiale par d'autres questions tout aussi difficiles à résoudre. En fait, on n'a jamais, jusqu'à ce jour, mis en évidence la sensibilité d'un animal quelconque au champ magnétique terrestre. Sa vitesse de déplacement est du reste trop faible pour qu'il puisse induire un courant important en traversant le champ terrestre.

L'énigme reste entière. On a clairement mis en évidence l'extraordinaire sens de l'orientation que possède l'oiseau, mais toutes les explications qu'on a tenté de donner à cette mystérieuse faculté ne sont que des hypothèses assez hasardeuses. Et il faut convenir que c'est là un des problèmes les plus troublants parmi tous ceux que nous propose l'observation de la nature.

JEAN DORST,
Sous-directeur au Muséum.

LA PARTHÉNOGÉNÈSE ANIMALE

Le nouveau livre de J. Rostand est consacré à la parthénogénèse animale (du grec *parthenos :* vierge) ou reproduction au moyen de l'ovule non fécondé ; c'est en quelque sorte une déformation, une déviation de la reproduction sexuée.

L'existence de la parthénogénèse naturelle démontrée depuis deux siècles s'observe chez quelques animaux (notamment Abeille, Puceron, Phylloxera...). Mais parallèlement à cette parthénogénèse spontanée, l'Homme est arrivé à déterminer par des facteurs physico-chimiques (anesthésiques, eau distillée, sérum sanguin, solutions hypotoniques, piqûres, chocs thermiques par le froid ou la chaleur) une parthénogénèse artificielle ; ces facteurs, en activant l'ovule, remplacent l'action fécondante du gamète mâle. Primitivement obtenue chez les Invertébrés, la parthénogénèse expérimentale fut étendue en 1910 aux Grenouilles et Crapauds et, en 1939, au Lapin. Et la parthénogénèse humaine ? Aucune raison de douter qu'un jour elle ne soit réalisée. Quand ? La science n'a mis que trente ans pour passer de la Grenouille au Lapin et l'écart entre ces deux espèces est assurément, au point de vue zoologique, beaucoup moindre que celui qui sépare le Lapin de l'Homme.

Bien que technique, cet ouvrage est d'une lecture facile et agréable, comme tous les livres de l'auteur. Dans ces pages, ni le philosophe, ni le naturaliste ne transparaît ; l'expérimentateur tient la place dominante. En effet, J. Rostand s'intéresse depuis longtemps aux problèmes posés par la sexualité et principalement à la gynogénèse (du grec *gunê :* femelle), sorte de parthénogénèse spéciale équivalente à la parthénogénèse traumatique. Dans son petit laboratoire de Ville-d'Avray, J. Rostand a obtenu de jeunes Grenouilles et de jeunes Crapauds gynogénétiques ; les premières provenaient d'œufs de grenouille verte activés par des spermatozoïdes de Grenouille rousse et refroidis pendant plusieurs heures à 0° ; les seconds sont issus d'œufs de Crapaud activés par des spermatozoïdes soumis aux ultra-violets et refroidis pendant plusieurs heures (dans les deux cas, les spermatozoïdes sont morts mais agissent encore mécaniquement).

A. T.

PHILIPPE HÉRIAT

PHILIPPE HÉRIAT est dolent depuis plusieurs mois. Je le retrouve, avenue de Villiers, sur un lit de repos. Sa stature démesurée s'enfouit dans les plis d'une robe de chambre qui abriterait toute la nichée de l'Académie Goncourt.

C'est Gulliver convalescent. Au théâtre, assis dans son fauteuil, il vaut deux critiques dont le second serait juché sur les épaules du premier. Ici je pourrais longer son corps pendant des heures, me semble-t-il, avant d'en trouver la fin.

Il est, par sa taille, un chevalier de chanson de geste, un bon ogre de contes de fées, un orme changé en homme, un diplodocus déguisé en chambellan.

Je remonte le Mississipi de soie verte de sa robe de chambre, semée de pois blancs, comme d'autant d'îles. A la source je découvre sa tête splendide, un peu pâlie. Chacun de ses éléments semble appartenir à une statue colossale, qui servirait de phare et paraîtrait naturelle dans sa baie océane, mais dont le nez, transporté à terre, serait de la hauteur du collège et l'oreille de la largeur de la gare.

La voix et les façons les plus urbaines émanent de ces immensités, comme des sons harmonieux s'exhalaient de la statue de Memnon au lever du soleil.

Georges Payelle, premier président de la Cour des Comptes et père de Raymond-Gérard Payelle, dit Philippe Hériat, était à la fois un des premiers personnages de la République et un non-conformiste. Toute la vie de Philippe Hériat obéit à cette source.

Ses parents habitaient avenue du Coq, dans le quartier Saint-Lazare. Ils respectaient le système d'éducation à double révolution utilisé dans la bourgeoisie d'alors : mettre leur fils dans un bon collège, et, parallèlement, en pension chez un bon professeur qui assure la propreté de la conscience et des cahiers.

— Je suivis les cours du lycée Lakanal avec Joxe et Kessel. Quant à

la dame qui nous gardait en pension, elle était assez belle, avec un côté 1885. Une natte en cimier, un teint vif en dessous. J'étais un élève un peu ahuri, engourdi.

Philippe Hériat s'englua dans des débats de croissance. Pendant que son corps s'allongeait et que ses os et cartilages s'étiraient, il béait aux matières du programme. Son esprit se creusait de vacuoles où ne s'insinuait que le cours de Morale. Il versifiait de l'aube au soir, dans l'adoration d'Albert Samain.

Il traversa avec ahurissement la Sorbonne, et déboucha dans l'artillerie lourde, à la fin de la guerre de 1914.

Sorti de la trajectoire des obus, ce Gilles monumental décida qu'il fallait vivre. Sa famille bourgeoise exigeait des concours. Mais quels? Le seul que Philippe Hériat eût consenti à passer était celui du scandale : le concours du Conservatoire, que, d'ailleurs, il ne passa point.

C'était le temps où le « Je veux me faire comédien » provoquait l'apoplexie des familles.

— Nous nous prétendions incompris. Les systèmes d'éducation étaient alors incroyables d'étroitesse et d'obscurantisme. Les jeunes bourgeois recevaient cinquante centimes par semaine de leur père et mère.

Philippe Hériat s'indigne que l'on ait attribué à Gide la libération de la jeunesse.

— C'est une idée très récente. Des snobinettes de dix-sept ans déclarent maintenant à la piscine du Racing : « Ah! moi, ma chère, Gide m'a libérée de ma famille! » Mais notre génération à nous s'était libérée depuis longtemps, toute seule.

Les jeunes contemporains de Philippe Hériat ne parlaient jamais des maîtres qu'on leur attribue maintenant : Gide, Péguy.

— J'ai eu pour la première fois un livre de Gide entre les mains largement après la guerre de 1914.

Son père faisait figure de « tête brûlée » de la Cour des Comptes. Il avait signé le manifeste de Zola pour la révision du procès Dreyfus. Il avait tenu les cordons du poêle de Victor Hugo. Il fréquentait des écrivains.

— Une génération d'écrivains qui a exercé une mauvaise influence sur nous qui avons maintenant cinquante ans. Haraucourt, Catulle Mendés, Leconte de Lisle, Hérédia. L'Olympe des Lettres, j'ai cru que c'étaient ces gens-là. Que n'aurais-je pas donné pour une apparition fugitive d'Edmond Rostand? A quinze ans, si l'on m'avait dit que votre jury des « douze meilleurs romans du demi-siècle » ne couronnerait pas Paul Bourget!...

En 1914, quand on envoya des correspondants de guerre aux armées, ce furent Haraucourt, Marcel Prévost, Edmond Rostand. Ils reçurent d'ailleurs des hottes d'injures des combattants pour s'être écriés : « Ici,

à l'arrière, nous traînons dans le marasme, mais là-bas, dans la boue, comme ils sont joyeux, les petits poilus de France! »

Lucien Guitry déconseilla à Philippe Hériat le métier d'acteur à cause de sa taille d'un mètre quatre-vingt-huit.

— On ne pourra pas vous faire apporter un pli à madame Simone en scène.

Les comédiens obéissaient alors au canon latin : stature miniature et bouquet de nerfs. Gérard Philipe, ce long fil de fièvre et Jacques-Henri Duval, cet échalas, n'auraient pas pu figurer alors sur les planches. Le cinéma américain qui montre des colosses serrant dans leurs bras des femmes-poupées, nous a habitués à voir les comédiens dépasser les frontières de la taille moyenne.

Un décret du destin semblait marquer Philippe Hériat pour la condition d'acteur.

Il débuta chez Gaumont comme « assistant régisseur «. En ce temps-là, cet acolyte de la messe cinématographique s'occupait à la fois des costumes, des décors et du « *script* ».

Un jour un acteur manqua en extérieur, dans *l'Homme du Large*, tiré d'un *Drame au Bord de la Mer* de Balzac. Un mauvais garçon. On pensa à Philippe Hériat, qui fit merveille.

On le rabattait sans cesse vers les rôles à gonflements de joues et à roulements de prunelles. Méphisto avec son bonnet à plume fatale. Le rôdeur couleur de boue de caniveau. Le vieil ivrogne aux mandibules bredouillantes.

Il fut Tristan Lhermite dans *le Miracle des Loups*. Dans le *Napoléon* de Gance, il joua Salicetti, ce Corse retors, dévoué à Bonaparte, mais qui l'avait fait enfermer d'abord au fort de Toulon.

Dans *la Vie merveilleuse de Jeanne d'Arc*, il fut Gilles de Rai sous une armure qui lui broya les omoplates.

— J'entrais avec facilité dans un certain mauvais goût de l'époque, dit-il avec son humilité stupéfaite.

Un jour Édouard Bourdet dit à Charles Boyer qu'il cherchait, pour *le Sexe faible*, une vieille comtesse russe et « *une espèce de grand type qui aurait l'air un peu bourgeois : tout à fait votre ami Philippe Hériat* ».

— Pour la première je vous conseille Marguerite Moreno, répondit Charles Boyer. Pour le second pourquoi ne prendriez-vous pas Philippe Hériat lui-même?

Philippe Hériat entra dans cette pièce pour deux ans et demi et huit cents représentations. Elle lui assura le vivre et le couvert et, paradoxalement, le décrocha de sa carrière de comédien.

Assuré de gagner sa vie le soir, il écrivit dans la journée son premier roman, *l'Innocent*. Jusqu'à l'extrême limite tout le monde douta de ses dons d'écrivain. On ne vit jamais un tel acharnement à barrer une vocation, non par malveillance, mais par aveuglement paisible.

Le metteur en scène Lherbier avec lequel il travaillait lui répéta cent fois : « *Une seule carrière s'ouvre à vous : celle d'acteur.* »

— Quand le roman a été tapé à la machine, mes parents l'ont gardé trois semaines sur leur table sans l'ouvrir.

Seuls deux amis le soutenaient dans les affres de sa parturition. Une comédienne, Germaine Michel, qui jouait « *les fortes soubrettes* » et un champion d'Europe d'aviron qui, plus tard, se reconnut dans le personnage de *l'Innocent* et lui tint rigueur de ce portrait.

Le livre, édité par Denoël, eut le Prix Renaudot en 1931. Malgré cette victoire, chaque fois que Denoël publia un roman de Philippe Hériat, il s'obstina à lui répéter : « *Vous devriez reprendre votre métier de comédien.* »

Cet entêtement à vouloir barbouiller les joues d'Hériat de fond de teint se poursuivit au-delà de ses premiers succès littéraires. En 1937 il s'en alla à Hollywood comme *technical adviser*, ou conseiller historico-littéraire d'un film sur Marie Walewska. Il accumula une documentation prodigieuse. Il s'enrichit de connaissances inouïes sur la vie quotidienne de l'Empereur et se présenta au producteur aussi entrelardé de fiches qu'un chartiste. Quand ce satrape le vit s'encadrer dans la porte de son bureau avec son torse bombé, sa taille, sa démarche :

— Voulez-vous jouer Duroc? dit-il.

Et encore en 1947, dans sa pièce *l'Immaculée*, on voulait lui faire jouer le professeur!

C'est qu'il ne s'agissait pas simplement d'utiliser un buste taillé pour le brandebourg ou une arcade sourcilière creusée pour lancer le regard par-dessus la rampe. On hésitait à admettre qu'un comédien pût écrire. Autour du simulateur flottaient les derniers relents de soufre des excommunications. Que « *l'hupokritos* » des Grecs, que celui qui entasse successivement mille âmes dans sa peau eût le droit d'exprimer une pensée unique par écrit, paraphée de son nom, fixée dans l'aspect sacré de la typographie, cela paraissait impossible.

Maintenant on a levé cet interdit. Les comédiens se ruent vers l'imprimé avec la frénésie des affranchis tout frais. Ils se pavoisent de leurs manuscrits comme de lettres de noblesse. Odette Joyeux, Jean Tissier, René Lefèvre, Silvia Montfort, Maurice Chevalier.

Maintenant la bourgeoisie admet que ses héritiers montent sur les planches. De même les grands seigneurs jouaient la comédie avec Marie-Antoinette en attendant la guillotine. Des fils, filles, neveux, nièces de ministres, de conservateurs de musées, de directeurs de journaux, d'industriels, piaffent devant le jury du Conservatoire et attendent d'aller se faire applaudir ou siffler par des crémiers qui en ont acheté le droit en entrant.

S'avançant de son pas de majordome, Philippe Hériat fut un des premiers à franchir la brèche ouverte dans le mur des conventions sociales. Aussi considère-t-il avec un sourire le surnom « *d'embourgeoisé consen-*

tant » dont le gratifie Charles Blanchard dans le Dictionnaire des Contemporains de Jean Galtier-Boissière.

Ce qui a pu faire illusion, c'est que les couronnes littéraires se sont accumulées sur sa tête en une tiare. Prix Renaudot (1931). Prix Goncourt (1939). Prix du Roman de l'Académie française (1947).

Dans cette pyramide de récompenses on a cru discerner le reflet d'un conformisme béat. C'est jouer sur les mots. La béatitude n'est-elle pas l'état légitime du romancier qui a obtenu un prix ? Quant au conformisme il peut s'étaler aussi bien à l'extérieur de l'univers des prix qu'à l'intérieur, et il est des refus plus académiques que certaines acceptations.

— On ne m'a jamais vu à un jeudi de Gallimard. On ne m'a jamais vu en salonnard ni en baiseur de mains de vieilles dames. On s'imagine que si l'on n'est pas toute la journée à Saint-Germain-des-Prés, à moitié saoul, on est embourgeoisé. On peut habiter le 17e, aimer ses livres et ses souvenirs de famille et garder l'esprit libre.

Le problème de l'Académie française éclaire le destin de Philippe Hériat. Son caractère de haut civilisé, sa culture, son urbanité de grande classe semblaient correspondre à l'image que l'on se fait souvent de la Coupole. Or il est entré à l'Académie Goncourt, où certains voient une assemblée de casseurs d'assiettes et de bohèmes émerillonnés.

Comment a mûri ce paradoxe ?

— J'ai rencontré chez mon tailleur deux ou trois académiciens du quai Conti. Ils m'ont dit des choses aimables. Comme j'avais eu le Prix du Roman de l'Académie française sans visites, des âmes charitables en ont conclu que, peut-être... Après mon élection à l'Académie Goncourt, un académicien français a dit à un de ses amis : « *Ah ! pourquoi a-t-il fait cela ? Il a été trop pressé !* » Pressé par quoi ? Les deux aréopages n'ont aucun rapport. L'Académie française est une société. L'Académie Goncourt est une société littéraire... Pressé d'atteindre quoi ? Les honneurs ? L'Académie Goncourt ne représente pas « *les honneurs* ».

Il me fait un tableau idyllique de l'Académie des assiettes : « *Le seul groupe littéraire en France dont les membres se réjouissent mutuellement de leurs succès* ».

— Quand Salacrou remporte une victoire au théâtre, nous sommes tous ravis. Ça fait du bien à la firme. Gérard Bauër, qui n'a pas écrit de pièces ou de films, s'est réjoui de voir que l'on mettait « *de l'Académie Goncourt* » après le nom de certains d'entre nous sur les affiches de cinéma ou de théâtre.

***

Pour nos arrière-petits-neveux, friands peut-être de nos mœurs littéraires, du fond de quels abîmes ou de quels Edens, voici comment on élisait un académicien Goncourt en 1949, à Paris.

— Vous savez que mes futurs confrères ne me connaissaient pas. Parmi eux je ne connaissais guère que Colette que j'avais rencontrée

grâce à Moreno. Je n'osais jamais la déranger plus d'une fois par an. Je connaissais Dorgelès parce qu'il m'avait donné le Prix Goncourt. J'avais vu Billy pour la première fois au procès Guitry. Je serrais de temps en temps la main de Carco. Je n'avais jamais vu Alexandre Arnoux.

Un jour Gérard Bauër me demanda : « Voulez-vous venir me voir à mon bureau du *Figaro?* » Là, il me dit : « Un journal belge me demande un critique dramatique. Cela vous plairait-il? La seconde chose est plus délicate : est-ce que cela vous intéresserait de venir vous asseoir avec nous chez Drouant? Oui? Eh! bien, silence! N'en parlons plus! »

Quelque temps après, un écho dans le journal annonça que j'avais des chances à l'Académie Goncourt. Je fus navré de ce bruit. Gérard Bauër me téléphona : « J'ai vu cet écho. Il ne faut pas vous en émouvoir. La chose suit son cours. » Je voulais aller rendre ma visite annuelle à Colette. Par discrétion, je m'abstins.

Dorgelès me téléphona deux fois. La première pour me dire : « Venez dîner à la maison, le 22, avec Gérard Bauër. Je vous dis le 22 parce que je ne me pose pas beaucoup de questions sur ce qui se passera le 6. » J'allais assez souvent au studio où l'on tournait *le Secret de Mayerling* dont j'avais fait les dialogues. Trois jours après, Dorgelès me téléphona : « Lundi, pouvez-vous vous dispenser d'aller au studio pour qu'on puisse vous téléphoner chez vous vers midi? »

Le 6 janvier 1949, à une heure moins le quart, Dorgelès me téléphona enfin : « *On vous attend!* »

***

Philippe Hériat aussi a connu les scenarii qui restent sur les bras, le roman qui agonise *(Miroirs)*, les pièces de théâtre injouées.

Par un choc en retour, le théâtre s'est vengé de sa désertion.

Philippe Hériat fit une pièce d'après *l'Innocent*. On la lui refusa. Seize directeurs repoussèrent son adaptation de *Belle de Jour* de Kessel. Il écrivit *la Nuit Blanche* pour Victor Boucher. Celui-ci mourut quand la pièce fut terminée.

La première de ses pièces qui eut la force de se hisser sur ces planches que son auteur avait si souvent foulées fut *l'Immaculée*. Une anticipation. La parthénogénèse. Comment une femme peut avoir un enfant sans intervention masculine.

La chiquenaude initiale fut une phrase du biologiste Jean Rostand. Les biologistes prirent *l'Immaculée* au sérieux, tandis que la plupart des critiques littéraires en contestèrent la valeur biologique.

Par contraste avec cette comédie médicale, nickelée comme une salle d'opérations et qui nous annonce un monde de robots femelles, Philippe Hériat achève sur son lit de convalescent une pièce qu'il baptise lui-même « romantique » : *les Noces de Deuil*.

Il refuse courtoisement de me la raconter. Superstition des auteurs dramatiques. Une pièce ne doit apparaître aux yeux que sur la scène,

tout armée, derrière le bouclier de lampes de la rampe. Là seulement elle doit se révéler et se battre en guerrière.

— Mais oui, c'est une pièce romantique. J'ai cinquante ans. A mon âge je ne devrais pas me lancer dans une histoire pareille. Tant pis! Mais oui, c'est une pièce d'amour, où il n'est question que d'amour. Une pièce à contre-courant de l'époque.

Peu à peu il se réchauffe à son propre feu et s'allume d'une ardeur et d'un sérieux subits.

— Une pièce bon jeu bon argent, avec des sentiments violents, des gens qui y croient, un auteur qui y a cru. Je suis sûr que le quart, le tiers, la moitié, les trois quarts des critiques vont se moquer de moi.

C'est que Philippe Hériat connaît l'envers et l'endroit du théâtre, le front de lumière de la scène, les loges grasses de fards, le trou noir de la salle où les critiques dardent leurs aiguillons. Il a été lui-même critique, à *la Bataille*, pour faire contrepoids à son expérience d'acteur et juger les pièces autrement qu'en fonction du « *beau rôle* ». Avec la noblesse de toutes ses démarches il a d'ailleurs quitté ses fonctions de critique dès qu'il fut passé au camp des auteurs.

Maintenant le voilà livré au délire de la création. Au sens propre. Au fort de sa fièvre, à la clinique, il appelait ses personnages : Agathe, Isabelle, Ulrich... Il appelait même madame Jamois. L'infirmière disait : « Il y a là-dedans une personne avec qui il est moins intime. Il ne l'appelle pas par son prénom. »

Madame Jamois s'intéresse à la pièce pour le Théâtre Montparnasse. Philippe Hériat craignait de perdre son tour.

En achevant de se rétablir il noue des projets, fil à fil, avec sa prudence grave.

— On m'a demandé *Belle de Jour*, mais je ne veux la faire jouer qu'après *les Noces de Deuil*. J'avertirai le public que la pièce est ancienne, comme Roussin annonçant que *Bobosse* date de plusieurs années.

Il pousse le scrupule jusqu'à remettre au net, dix-neuf ans après, son premier roman *l'Innocent*, qu'il trouve mal écrit. C'est pour lui un devoir de propreté, comme de se laver les mains.

— Ensuite, si *les Noces de Deuil* marchent, je ferai soit une pièce, soit un roman, *Duel*. Un sujet difficile!

Il soupire. Il n'est pas de ces monstres qui se ruent dans la barbarie de l'inspiration et recueillent tous les mugissements qu'ils dégorgent. Il mesure ses forces avec une humilité qui est la forme majeure de la politesse. Sur son lit de repos qui est en même temps son lit d'examen de conscience, il se considère et se juge. Et c'est une très noble confession d'écrivain, sans forfanterie, ni battement de coulpe. Sans remords visqueux et sans masochisme. Un regard serein jeté de haut et de loin sur cette créature si souvent déchirée de susceptibilité et soulevée de superbe qu'est l'homme de lettres.

— Je regrette de n'avoir pas produit davantage. De n'avoir pas pu travailler plus vite. Il y a eu les difficultés de la vie, une seconde guerre... Je regrette de n'avoir pas plus de talent. Je sais qui j'aurais voulu ne pas être. Je ne peux pas dire qui j'aurais voulu être. Je ne me reproche pas de ne pas être assez brillant. Je sais que cela me manque. Mais c'est un manque qui ne me manque pas. Je me reproche plutôt de ne pas aller assez loin. Dans les romans de Mauriac, de Green, il y a des ouvertures vertigineuses. Je regrette de ne pas avoir au moins de petites lucarnes.

Il se reprend, regarde au loin, jusqu'à l'extrémité de sa vie, où il dut lutter à la recherche de lui-même plus cruellement qu'on ne l'imagine pour un dauphin de dynastie bourgeoise.

— Ce qui me sort des mains a une allure compassée. Sinon froide, du moins digne. Je suis plus sensible que ça. C'est pourquoi le théâtre me séduit. Je me permets beaucoup plus sous le masque d'un personnage de théâtre que sous celui d'un personnage de roman.

« *Rêveuse bourgeoisie* », disait Drieu La Rochelle. Philippe Hériat, couché, me semble guérir des blessures reçues dans ces batailles de la libération, où il se révolta contre sa classe, non avec les injures du rebelle, mais avec la courtoisie de la tradition. Avec le lent arrachement d'un esprit lucide qui refuse son héritage pour conquérir une autre dignité.

PAUL GUTH

PARMI LES LIVRES

ANATOLE FRANCE CRITIQUE

Les quatre volumes de *la Vie Littéraire* ont été composés avec les articles de critique que France avait publiés dans *le Temps* de 1887 à 1893. Sur les deux cents feuilletons inutilisés, un certain nombre se déversa dans *le Jardin d'Epicure*, *l'Etui de Nacre*, etc. Restait encore, enfouie dans les colonnes du journal, une série importante d'où l'on vient d'extraire un nouveau volume de *la Vie littéraire* (5e série : Calmann-Lévy).

Cette critique de France, dont on peut prendre maintenant une vue presque complète, est nonchalante comme un fleuve de plaine. Elle avance en méandres avec sa cargaison d'anecdotes, de réflexions et de souvenirs. Plutôt qu'à des articles on pense aux aimables conversations que tenaient jadis de savants et vénérables érudits dans ces librairies dites « à chaises », où l'humanisme fleurissait parmi les Elzévirs. La librairie du père France, quai Malaquais, passe pour avoir été le dernier (en date) de ces établissements privilégiés. France, lui, est probablement le dernier critique à chaises. Je l'ai entendu chez des libraires de Tours prononcer des discours qu'il eût suffi de transcrire pour posséder l'embryon d'un sixième tome de *la Vie littéraire*. J'allais dire, cédant à l'ambiance francienne, que les abeilles de Touraine (à défaut de l'Hymette) venaient bourdonner autour de ses lèvres bienveillantes. Mais en réalité je ne le trouvais pas bienveillant. Il aimait l'humanité, non les hommes. Cette nuance explique à la fois certains chapitres de sa vie et qu'on puisse trouver dans ses écrits tant d'onction et de douceur.

Dans ses études critiques mêmes — et il y a là de quoi surprendre les personnes qui ont des relations avec des critiques — régnait un climat de mansuétude. La forme sans doute y avait au moins autant de part que le fond. Mais on sentait aussi que cet esprit délicat ne se durcissait pas dans l'effort. C'est qu'il ne faisait pas d'effort : les notes fiévreuses qu'on rassemble pour ne rien omettre des divers aspects d'un livre, les

réflexions tendues qui doivent vous mener toujours plus avant dans la connaissance d'un homme ou d'une œuvre : cela, sa sagesse personnelle lui conseillait de s'en détourner.

Dès 1870 il publiait dans *le Bibliophile français* le statut de ses flâneries. On venait de lui confier la rédaction d'un bulletin de livres, qui devait paraître dans ce périodique et il avertissait ses lecteurs qu'il ne fallait s'attendre à y trouver que des *impressions et idées exprimées à l'aventure et sans lien esthétique.* « Mes articles, précisait-il, ne pourront être que *dégagés de tout système et de toute théorie* ». Et dès cette époque il commençait d'essaimer dans ses études les principes de son catéchisme impressionniste, dont il devait par la suite glisser les dernières leçons dans *la Vie littéraire* : « *Il n'y a pas de critique objective. La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-même... Nous ne posséderons jamais pour étudier les œuvres d'art que le sentiment et la raison, c'est-à-dire les instruments les moins précis qui soient au monde... La critique est comme la philosophie et l'histoire une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux et tout roman, à le bien prendre, est une autobiographie.* »

Ces propositions raisonnables arrachèrent un jour à Ferdinand Brunetière un cri d'impatience. Un long cri puisqu'il couvre trente pages [1]. M. Brunetière refusait énergiquement d'être « *enfermé dans sa personne comme dans une prison perpétuelle* ».

Et certes si j'avais été M. Brunetière, cette idée m'aurait aussi déplu. Ah! disait en substance M. Brunetière, que je suis las de ces paradoxes (ceux de France, de Lemaître et de Paul Desjardins — tous trois critiques impressionnistes). Comment peut-on nier qu'il y ait des valeurs universelles? Et, pour accabler ses ennemis, il commençait d'énumérer ces valeurs-or : Racine — ce qui ne le compromettait guère — Voltaire, ce qui ne l'aurait pas compromis davantage, s'il n'avait tenu à préciser immédiatement qu'il s'agissait du Voltaire d'*Alzire* et de *Tancrède*. Nous n'irons pas plus loin. Dès la seconde ligne de son catalogue, Brunetière faisait un de ces faux-pas dont il était coutumier et recommençait à la page suivante à manier doucement la bourde en affirmant que *la Parisienne* de Becque n'était qu'une *promesse*. Ces fantaisies ne l'empêchaient pas de proclamer que « *lorsqu'un critique s'est rendu compte à lui-même de la vraie nature de ses impressions* » il lui devient aisé d'exercer son ministère. « *Expliquer, classer, juger... que voit-on là*, concluait-il avec une émouvante candeur, *qui ne soit objectif?* »

Continuant ses attaques aventureuses, Brunetière reprochait au trio impressionniste de juger les œuvres littéraires. Juger! A ses yeux puisqu'ils ne travaillaient pas comme lui dans l' « objectif », ils n'en avaient pas le droit. Et s'en prenant particulièrement à M. France, il flétrissait son absence de sérieux. Ayant à rendre compte de *l'Histoire du Peuple*

1. *La Critique Impressionniste* dans *Essais sur la Littérature Contemporaine* (Calmann-Lévy).

d'Israël, M. France au lieu de méditations « objectives », n'avait-il pas proposé à ses lecteurs le récit de ses souvenirs d'enfance. Voilà bien le subjectivisme! On offre à M. France un ouvrage solide et il décrit une arche de Noé peinte en rouge qu'il admirait jadis sur sa Bible. « *Procédé commode*, écrivait Brunetière ; *grâce à son arche de Noé, M. France n'a même pas eu besoin de lire* l'Histoire du Peuple d'Israël. »

Ces propositions à la hussarde révèlent de la confusion d'esprit. L'impossibilité de sortir de soi n'interdit pas de juger. France juge, certes — et souvent — mais il sait que son jugement n'a de valeur *absolue* que dans son propre univers. Il sait aussi que dans l'ordre du relatif, son opinion a plus de poids que celles de la plupart de ses lecteurs, car il a de la culture et du goût. Et il sait enfin que la valeur de ce jugement variera dans l'avenir, car la culture et le goût qui l'ont inspiré sont appelés à changer avec les générations. Tout cela n'est guère contestable. Dans toute cette affaire, France avait pour lui la raison. Un critique est un personnage qui se presse contre les œuvres d'autrui pour extraire de lui-même sa propre confession. Il ne cesse de s'occuper des autres, mais c'est finalement pour livrer son cœur et déplier son cerveau. Les critiques qui croient juger dans l'absolu et pour l'éternité, les critiques qui travaillent dans l'assurance, le dogmatisme et la majesté se font de dangereuses illusions. Dangereuses pour autrui, car il y a en eux de la graine de fanatique. Mais, comme disait France (en parlant de poètes qu'il n'aimait pas), « *il serait de mauvais goût de leur reprocher d'être malades* ».

Brunetière avait tort aussi quand il accusait France de ne jamais expliquer ses jugements. J'ouvre au hasard *la Vie littéraire* et j'y trouve dès la première page un éloge *motivé* de la littérature du moyen âge. Seulement les « raisons » entre les mains de France n'avaient pas cet appareil pesant et redoutable qui permettait à Brunetière de les reconnaître pour telles. Quant à ses « classements » il est bien vrai qu'ils ne s'étalaient pas non plus dans l'ordonnance chère au directeur de *la Revue des Deux Mondes* et qu'il fallait plutôt les chercher dans ses propositions incidentes, ses allusions, voire ses silences.

Ces éclairages de biais n'étaient pas familiers à Brunetière, ou peut-être se mettait-il des œillères pour mieux libérer ses passions. Il vaut la peine de se reporter à cet article sur *l'Histoire du Peuple d'Israël* qui suscitait son indignation. Si France fait un crochet du côté de son arche, ce n'est pas, comme Brunetière feint de le croire, pour amuser le tapis et dissimuler son ignorance, mais pour dégager les contrastes qui lui paraissent les plus significatifs. Vu à travers les images de sa Bible enfantine, le monde de l'Ancien Testament lui avait paru doux et paisible. Depuis lors les années avaient passé ; il avait lu le texte de la Bible, il venait de lire (quoi qu'en pensât Brunetière) l'ouvrage de Renan et il devait reconnaître que cet univers idyllique de l'Ancien Testament, l'univers de la petite arche rouge, n'avait existé que dans son imagination. Cet Iahvé qu'adorait David était bien différent du personnage

bienveillant à la rassurante barbe blanche qui paraissait sur les images de la vieille Bible, c'était un dieu féroce, *d'esprit borné et se plaisant aux supplices immérités*. Plus savantes étaient les exégèses dont son activité était l'objet, plus clairement il apparaissait qu'Iahvé était un fauteur de guerre, un organisateur de massacres.

Cette conclusion sans doute déplaisait à Brunetière. Il préférait faire croire que M. France jouait avec de petits bateaux. Cela était plus aisé que de le contredire. Encore qu'il eût, Brunetière, un argument tout prêt pour écarter les idées qui lui déplaisaient. « *Toutes les fois*, a-t-il écrit, *qu'une doctrine aboutira par voie de conséquence logique à mettre en question les principes sur lesquels la société repose, elle sera fausse, n'en faites pas de doute.* » Affirmation qui nous porte à penser que Brunetière est devenu aujourd'hui la lecture préférée des dirigeants du Kremlin, car c'est en s'inspirant d'une proposition de cette veine qu'ils combattent aujourd'hui, dans l'affaire Mitchourine-Lyssenko, la liberté de la science et la liberté de l'esprit.

Quant à la critique impressionniste, objet de tant de fureurs, non seulement il n'y avait rien en son principe qui interdît à ses tenants de formuler des jugements, mais elle ne les empêchait pas davantage d'édifier des théories. La relativité ne conduit pas au désordre. Mais elle n'attribue aux systèmes qu'une valeur de commodité, comme aux degrés de latitude et de longitude qui sont utiles et irréels. « *Les théories bien faites*, écrivait France, *sont également bonnes, en ce sens que ce sont des étagères indispensables pour ranger les faits dans des compartiments.* » S'il s'est abstenu quant à lui de cet exercice, ce n'est pas par l'effet d'une prévention dogmatique, mais pour la même raison qui le déterminait à laisser ses portraits littéraires à l'état d'esquisses. Raison glandulaire : le grand travailleur qu'était France était aussi un grand paresseux. Il n'aimait à méditer que selon sa fantaisie et ne pouvait suivre que sa propre pente. Lorsque, par exemple, il se limite, dans une étude sur Mérimée, à démontrer que l'auteur de *Carmen* était un homme sensible, ce n'était pas qu'il crût la question si simple. Et pour éclairer le Mérimée curieux ou l'érudit ou l'amateur de passions sauvages les intuitions ne lui manquaient pas, dont se trouvait démuni l'esprit carré d'un Brunetière. Mais il eût fallu, ce jour-là, pour confirmer ses souvenirs ou ses presciences pousser des lectures qui ne le tentaient pas, car il venait d'acheter un dessin de Proudhon et préférait l'observer à loisir. Aussi les tentations de flânerie étant fréquentes avait-il préféré déclarer une fois pour toutes que, en critique, il n'avait d'autre ambition *que d'amuser un moment les âmes délicates et curieuses.*

On ne peut donc s'étonner que *la Vie littéraire* n'ait ni la gravité, ni le poids des essais universitaires. C'est une promenade dans un jardin, un jardin situé hors du temps, où par le jeu des réminiscences, présent et passé se confondent. Flânerie dans la démarche comme dans les propos, mais parfois dans l'air léger passe un de ces *traits lumineux*, dont

France parle justement à propos de Proust, qui vont percer les plus secrètes pensées.

Bien entendu, comme il l'avait prévu, le goût de France n'est plus dans tous les domaines le nôtre. On aimerait qu'il eût loué davantage Balzac et Stendhal. Et certains lui reprochent de n'avoir pas vénéré Rousseau. Qu'y faire? C'était un classique. Et il ne prétendait pas aimer ce qu'il n'aimait pas. Il ne faut pas cependant être dupe de certains de ses articles. Si parfois, pris d'impatience, il se démasquait et tirait soudain à boulets rouges sur Georges Ohnet, il se faisait souvent à lui-même de petits paris de politesse qu'il tenait avec virtuosité. S'il s'employait à montrer que Gyp « *aidait à la culture et l'amendement de la personne morale* », c'était avec un sourire qui situait nettement cet ingénieux exercice. Sa courtoisie se démentait rarement, mais elle n'abusait jamais, — et tout le monde discernait clairement les cas où sous sa plume le mot *aimable* avait pris le sens de *stupide*. Il avait trouvé l'art de rester sincère sans devenir blessant.

Pourtant, au lendemain de sa querelle avec Brunetière, vers 1890, commencent de se glisser dans ses articles d'une aménité si fleurie, quelques filets d'amertume. C'est le début du « grand virage » qu'a si bien éclairé Charles Braibant. Sous l'influence de certains événements publics et privés, France que l'intolérance de Brunetière avait déjà irrité, va se rallier au socialisme. Et non seulement ses convictions nouvelles donneront parfois à son ton de l'âpreté, mais elles inclineront aussi ses jugements littéraires. C'est ainsi qu'après avoir dénoncé en Zola « *un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés* », on le voit graduellement passer à son égard de l'indulgence à l'admiration.

Dans quelle direction France pensait d'abord que ce « virage » pourrait le mener, c'est ce qu'on perçoit assez bien en relisant *la Vie littéraire* et *le Jardin d'Epicure* nés de la même série d'articles. Pour France, vers 1890, « *les temps de la violence ne sont plus* ». Il n'y a plus de guerres, ni de tyrans, ni aucun de ces démagogues qui, comme Robespierre « *ce fou lucide... se laissent emporter dans un torrent de sang* ». *Il est doux de vivre, facile de penser*. On n'a pas à redouter de bouleversements profonds pour l'humanité. Aussi puisque la maison n'est pas encore tout à fait en ordre, peut-on entreprendre de réduire graduellement ce qu'il subsiste d'erreurs ou d'abus. France, pénétré de la philosophie du XVIIIe siècle, croit au progrès. Il n'aime pas les révolutions. Mais une évolution sage est nécessaire. Il fait confiance au jeune socialisme pour la réaliser sans drame. Il a l'optimisme généreux et confiant des jeunes normaliens qu'a dépeints Jules Romains dans les premiers tomes des *Hommes de Bonne Volonté* — et il entre dans l'arène avec la mansuétude de Jérôme Coignard. Mais on s'échauffe vite dans les luttes et France va être entraîné bien vite beaucoup plus loin qu'il ne l'avait pensé. Bien moins loin pourtant qu'on ne l'a dit.

FRANCE ET LA POLITIQUE

Sur la pensée politique de France les documents ne manquent pas. On vient d'entreprendre la publication de ses discours et articles politiques (*Trente ans de Vie sociale*. Textes présentés par Claude Aveline. Emile Paul). De nombreux amis ont fait paraître des entretiens de la Béchellerie ou de la Villa Saïd qui permettent de compléter et nuancer les grandes études qu'avaient écrites naguère Carias, Charles Braibant et Suffel. Bref on nous offre tous les matériaux souhaitables, y compris un gros bouquin, *le Livre du Centenaire* (Calmann-Lévy), qui contient tous les discours prononcés au moment des cérémonies franciennes de 1944 — et mériterait d'être intitulé *France revendiqué par les Partis*. Il ne reste plus que la conclusion à tirer — et cela n'est pas si aisé qu'on le croit.

Les faits, on les connaît. Élevé dans une ambiance monarchiste et d'abord dévoué aux partis dits de l'ordre, ou tout au moins sympathisant avec eux, France à partir de 1890 s'est tourné de plus en plus nettement vers la gauche. Du socialisme, il a même paru glisser au communisme, sans s'affilier toutefois à ce parti, mais manifestant publiquement la sympathie qu'il lui inspirait. En 1919, France qui considère la guerre comme « *l'œuvre des hommes d'argent* », accuse les gouvernements bourgeois de « *ne pas désarmer l'Allemagne pour pouvoir conserver les industries de guerre* » (idée vraiment étrange). A Stockholm il déclare que Lénine « *travaille au progrès de l'humanité* ». En 1922, réclamant la liberté d'André Marty, il écrit : « *Il est beau qu'un soldat désobéisse à des ordres criminels.* » Bref il paraît s'engager si avant qu'aux cérémonies de 1944 Léon Cogniot, parlant au nom du P.C., peut remarquer avec ironie : « *La réaction ne cesse de se torturer l'esprit pour arriver à comprendre comment France avait pu en arriver là...* »

Oui, le sens de cette évolution semble clair. Et pourtant... En 1893, alors qu'il a déjà tendu la main aux partis de gauche, France publie *les Opinions de Coignard*, ouvrage antirévolutionnaire. En 1912, *les Dieux ont soif* condamne les hommes de la Révolution. En 1916, *Sur la Voie glorieuse* révèle un France patriote. « Soit, disent les « rouges », mais nous avons pour nous son dernier soupir et tous les soupirs de ses dernières années et cela seul importe. D'ailleurs, lisez les textes politiques réunis par Aveline, là vous trouverez la vraie pensée de France — et vous constaterez qu'en réalité depuis trente ans le bon maître était avec nous. Tout le reste est littérature. »

Prenons donc ces textes et puisqu'il s'agit non du passé dont les communistes ne se soucient pas, mais du présent qu'ils entendent justifier en invoquant Anatole France, constatons qu'il y a dans ces fameux écrits tout ce qu'il faut pour condamner la politique communiste d'aujourd'hui. S'adressant aux Russes précisément, France leur dit : « *Nous vous avons appris à ne point vous incliner devant la Raison d'Etat.* » Il n'admet pas qu'on condamne un homme pour des motifs politiques. Il

réclame des tribunaux où les droits de l'accusé soient respectés, affirme qu'il faut être « *insensé pour croire qu'en frappant ceux qui pensent et qui savent, on frappe la science et la pensée.* » Il ne cesse de proclamer la nécessité de la tolérance. Il se déclare contre la peine de mort, contre les tortures physiques. Du droit de grève (proscrit en U.R.S.S.) il écrit qu'il représente *une garantie nécessaire de tous les droits de l'homme.* Il plaide la cause des anarchistes — que depuis lors les communistes ont massacrés en Espagne. Pour défendre les Finlandais ou les Arméniens il écrit des articles qui, mot par mot, ligne par ligne, paragraphe par paragraphe, représenteraient aujourd'hui la condamnation la plus formelle de la politique soviétique en Roumanie, Pologne, etc. Et bien entendu, en toute circonstance et en tout lieu, il n'est personne qui se montre plus acharné que lui lorsqu'il s'agit de défendre la liberté d'opinion.

Que faut-il en conclure? Que France, écœuré par la sottise dont ont fait preuve certains hommes de droite à la fin du siècle dernier — et par la suite — a décidé, trente ans avant sa fin, qu'il ne pourrait plus jamais défendre « *ces gens-là* ». S'étant rallié au socialisme des *Hommes de Bonne Volonté*, il s'est laissé entraîner de plus en plus souvent dans des manifestations publiques (signant souvent des pétitions sans même savoir ce dont il s'agissait) sans voir clairement que la tyrannie, vieille arme des réactionnaires, était en train de passer en d'autres mains. Du communisme naissant il n'a su que peu de choses — et ce qu'il a su lui a inspiré une grande défiance. Mais fidèle à la ligne choisie, il lui manifeste publiquement une approbation à laquelle ses propos privés apportent de singuliers démentis.

Ceux qui ont connu Anatole France non seulement reconnaissent le son de sa voix dans les Souvenirs de Marcel Le Goff (*Anatole France à la Béchellerie*. Albin Michel), mais retrouvent des propos qu'ils ont entendus. Or que lit-on dans cet ouvrage, qui ne doit évidemment pas être le livre de chevet de M. Cogniot? En 1917, France dit à son ami : « *Le régime tsariste est mort. C'est bien. Seulement la Russie est impropre à tout autre régime que la tyrannie. Les efforts actuels pour lui donner un gouvernement démocratique ne réussiront pas. La Russie ne connaît que le gouvernement du knout...* » En 1922, à propos du militant Rappoport, il confie : « *Il faut se méfier des réformateurs. Quand on se mêle d'améliorer la condition des hommes, cela devient rapidement atroce. J'ai écrit cela quelque part.* » (Allusion à Jérôme Coignard : « *Quand on veut rendre les hommes bons et sages, libres, modérés, généreux, on est fatalement amené à vouloir les tuer tous.* ») En 1923 : « *Les bolchevistes ont fait la Révolution pour avoir la paix. Maintenant ils préparent une armée formidable pour faire la guerre*[1]. *Bientôt, ils réclameront Constantinople.* » En 1923 encore

1. Que dirait aujourd'hui M. Bergeret? Une étude publiée par *United Nation World* en juin 1950 donne pour l'armée russe les chiffres suivants : plus de 100 000 tanks de 1re classe; 170 divisions d'infanterie, 35 de chars, 60 d'artillerie; armée de paix : 5 millions d'hommes; réserves : 25 millions.

il juge la Révolution [française] avec sévérité : « *Voulez-vous savoir le fond de ma pensée : les révolutionnaires, les grands ancêtres sont puérils ou odieux... Je ne pardonne pas à la Révolution le tribunal révolutionnaire... La Révolution est l'œuvre de gens tarés.* » Et à propos de l'avenir de l'humanité : « *L'avenir, mais, mon pauvre ami, il n'y a pas d'avenir, il n'y a rien...* » Le vrai problème psychologique n'est donc pas celui que, d'après M. Cogniot, se pose la « réaction » : « *Comment France a-t-il pu en arriver là ?* » (aux portes du communisme), mais : « *Comment France a-t-il pu défendre les révolutionnaires, alors qu'il les méprisait ?* » et « *Pourquoi était-il rouge sur les estrades et blanc, ou tout au moins rose, dans cette ravissante singerie de la Béchellerie dont il aimait à vous faire admirer les gracieux panneaux ?* » La réponse pour moi est claire : il est indéniable que France, sans renier ses goûts personnels pour une certaine vie de luxe, a été et sans réticence socialiste. Parce qu'il ne pensait pas que le révolutionnaire socialiste pût devenir le massacreur du type Évariste Gamelin qu'il n'a jamais cessé de haïr.

Mais pour le bolchevisme, c'est une autre affaire. Sur ce qui se passait à Moscou, il n'a eu que de vagues lumières et si par principe il a répandu quelques éloges, en public, dans une atmosphère de distribution de prix, le peu qu'il savait suffisait en réalité à l'alerter. Dans le privé il faisait donc des réserves. Si nettes que, plus jeune, elles n'auraient pas tardé à le conduire à une rupture. Et probablement à un éclat. On n'imagine pas très bien en effet Jérôme Coignard approuvant l'univers concentrationnaire. Évoquant le moment où il écrivait *les Dieux ont soif*, France dit un jour à Gérard Bauër : « *J'étais tous les matins du côté de ceux qu'on allait guillotiner.* » Ce qu'il a écrit jusqu'au dernier jour prouve que sur ce point il n'a jamais changé. France était pour ceux qui souffrent contre ceux qui oppriment. Il n'y a pas besoin d'en dire davantage pour deviner comment il jugerait la Russie d'aujourd'hui.

ROMANS

Dans *l'Affaire Bernan* (Gallimard), le second volume de sa nouvelle série, Kessel brasse avec l'entrain de la bonne santé les milieux les plus divers. Étienne Bernan, le camarade de guerre du jeune avocat Richard Dalleau, a tué sa mère qu'il haïssait de longue date. Cette mère avait été la maîtresse d'un jeune homme qu'Étienne aimait, d'où sentiments de jalousie et de honte qui, à la suite d'affreuses blessures reçues pendant la guerre, n'ont fait que s'exaspérer. Étienne demande à Richard de le défendre devant le jury. Pendant qu'il étudie l'affaire, Richard est engagé dans des aventures compliquées avec des hommes politiques, des actrices dévergondées, des marquis maquereaux, des ministres combinards, une maffia corse et des représentants de la plus basse pègre. Violences, scandales, chantages, amours, Kessel touche toutes les cordes de la lyre romanesque et fait ressurgir avec bonne humeur l'atmosphère des *Mystères de Paris*. On lit le livre d'un trait comme un bon feuilleton.

Mais c'est souvent mieux que cela. Quand il évoque les remords d'Étienne à qui les derniers mots de sa mère mourante ont restitué son amour filial — idée profonde, le ton sur lequel une seule phrase est prononcée pouvant être une révélation — Kessel peint « vrai » et nous touche. Plus généralement on le voit aisément sincère dans la peinture des beaux sentiments, au premier rang desquels il place la camaraderie de guerre (souvenirs de *l'Equipage*). Il y a en lui du terre-neuve et du paladin. Quand il décrit des mauvais garçons au contraire, ses dialogues peuvent encore sonner juste, mais le récit n'a plus d'épaisseur et ne leur fournit plus de terreau. Très vite alors l'auteur commence à « fabriquer ». Le style est inégal : phrases amples d'un bon mouvement, bien ajustées sur l'idée et soudain des passages négligés. Toutes réserves qui peuvent fondre au feu de cette belle vitalité. Ce qui m'a pourtant paru difficile à accepter, c'est la plaidoirie finale de Richard Dalleau, « démontrant » que si Étienne a tué sa mère, c'est pour attirer l'attention du public sur les horreurs de la guerre. Les jurés d'ailleurs ne paraissent pas mettre en doute la valeur de cette argumentation ; ils acquittent le parricide, terminant ainsi cette étrange affaire Bernan où les personnages les plus tarés, entraînés dans cette puissante marée de vie, prennent volontiers un aspect sportif assez rassurant.

— *Les Gamins du Roi de Sicile* (Robert Laffont) révèlent les dons de romancier du jeune écrivain qu'est René Masson. L'enlèvement du petit Cric Stein (14 ans) qu'une bande de gamins du quartier du Temple séquestre pour faire chanter la famille nous vaut d'abord cent pages excellentes, où dans une lumière légère, l'auteur peint à traits incisifs l'ingénieuse férocité des petits dévoyés. Par la suite la crédibilité du récit s'atténue et l'on sent que l'auteur lutte assez péniblement avec les données du problème qu'il a posé. Néanmoins, ce livre mérite d'être lu. Il est vif, intelligent, plein de promesses.

— Roger Nimier (26 ans) mériterait un long article. Il vient de publier deux romans de qualité : *Perfide* et *les Epées* (Gallimard) et un essai : *le Grand d'Espagne* (La Table ronde). Nimier a une vive intelligence. C'est un indépendant absolu, constamment en garde contre les idées reçues. Il repense l'Histoire en toute liberté, ce qui est rare. Il a de l'esprit, ou plutôt un humour incisif : « *Les Girondins ne seront rien d'autre que des gastronomes aux idées larges... Quant aux paysans la Révolution leur fut payée par l'octroi d'une liberté qu'ils désiraient depuis longtemps : celle de chasser... M. Sartre et ses pareils se plaignaient de Hitler auprès de la conscience universelle... Ils ne veulent pas faire de peine à Staline* [1]. » On voit que R. Nimier craint d'être dupe, ce qu'on ne peut lui reprocher. Il a d'ailleurs de l'assurance comme son ennemi Sartre, mais elle n'irrite pas, car il est doué d'un sens comique aigu, qui le sert heureusement dans la satire pour laquelle il a de l'inclination. On

1. Remarque devenue fausse, depuis qu'elle a été écrite.

s'amusera dans *Perfide*, de ce petit schéma d'article écrit par un communiste : « *Le traître Pétain, le traître de Gaulle et le traître Hitler ont une réunion secrète.* » D'ailleurs tout ce roman où l'on accable ministres et partis est d'une assez grande drôlerie. Vers la page 103, vous trouverez des pastiches de surréalistes excellents avec mots-idoles en italiques comme chez M. Julien Gracq — et plaidoyer en faveur de Georges Ohnet, ce grand surréaliste méconnu. Une séance à la Chambre, avec choix d'invectives d'une stupidité raffinée, est aussi très bien venue. Il est clair que pour R. Nimier, l'Assemblée nationale est l'endroit où l'on a rassemblé les gens les plus bêtes et les plus mal informés de France — opinion à laquelle la lecture de l'*Officiel* n'apporte pas toujours un démenti écrasant.

Bien entendu, M. Nimier est parfois jeune avec agressivité, c'est dire que la génération à laquelle il ne comprend à peu près rien, c'est celle qui l'a précédé. Sur Proust, il dit des niaiseries, mais il a écrit de belles pages sur Bernanos. Quand il a étudié une question, ses conclusions prouvent une maturité exceptionnelle ; quand il ne l'a pas étudiée, le culot supplée. Mais il réussit à être toujours original. Dans ses romans mêmes inégalités : des scènes excellentes chavirent tout à coup dans de l'Ubu troisième zone. Que vous dire des sujets ? *Perfide* évoque des aventures de lycéens dessalés : l'un est chef de bande ; l'autre (14 ans et demi), l'amant de la présidente du Conseil — ceci éclaire, je pense, sur la liberté de l'invention. Quant aux *Epées*, c'est l'histoire d'un jeune garçon qui pendant la Mondiale II s'engage dans la milice pour tuer Darnand, mais devient un milicien bon teint. A la libération, il passe dans l'armée d'Alsace et gagne son brevet de patriote, après quoi il retourne auprès de sa sœur dont il est amoureux et qu'il finit par tuer. Tout ceci, qui paraît scandaleux, reflète surtout l'audace intellectuelle, l'esprit de révolte, le goût de surprendre et le prurit des frondeurs. Style serré, dur, métallique, excellent. S'il se resserre sur la vie, Nimier sera peut-être un grand essayiste.

— Audiberti nous offre dans *Cent Jours* (Gallimard) une de ces ratatouilles niçoises dont ce fils du maître maçon d'Antibes a la spécialité : tableaux napoléoniens, souvenirs de Fargue, images de Picasso, portraits d'écrivains et de dingos, réminiscences amoureuses et grandes méditations cosmiques à la Miller. D'ailleurs il écrit parfois comme Miller ou son ami, Blaise Cendrars. Curieux homme, cet Audiberti, plein de talent, avec des trouvailles de style étonnantes : « *Les baisers de leurs mains font frire l'applaudissement* » (un peu cherché sans doute), triste, gai, farceur, flâneur et dégoûté. Je reprends ses livres : *Monorail, le Victorieux, les Médecins ne sont pas plombiers, Talent.* Cela ne se tient jamais tout à fait, cela s'effiloche au vent. Il y a trop de mots, trop d'idées, trop d'élans, trop de chaleur. Une vraie bouilloire. Il lui manque on ne sait quel équilibre, souhaitable même dans le désordre. Sa verbomanie l'entraîne. Il en arrive à dire des stupidités. Une seconde après il fait paraître

une sorte de génie. Entre tous ses livres, les *Cent Jours* sont un des plus plaisants. Je vous le recommande : ce contempteur de la littérature prouve une fois de plus qu'il est un véritable écrivain, généreux, impulsif, exaspérant, aimable. Avec cela s'agitant au fond de son inconscient un ouvrier manuel, désespéré de voir un Audiberti sans rabot, sans truelle — outils sages, nécessaires, qui le calmeraient, l'apaiseraient, comme d'autres l'amour.

— Deux romans historiques venus d'Amérique : de Howard Fast, *Mes Glorieux Frères*, le roman de la résistance d'Israël (Hachette) que connaissent déjà les lecteurs de la *Revue de Paris* et de Thomas Costain, *l'Argentier du Roi* (Hachette), une construction à la Dumas père, attrayante et pittoresque, édifiée autour de Jacques Cœur. Étrange destin que celui de ce commerçant de génie, grand patriote qui finança de ses deniers les ultimes batailles de Charles VII contre les Anglais — et comme tous les grands serviteurs de ce mystérieux monarque, faillit mourir en prison. On accusa Jacques Cœur d'avoir empoisonné Agnès Sorel. Costain nous le montre au contraire faisant appuyer sa politique par la favorite, puis après la mort de celle-ci, s'efforçant de la remplacer par une créature à lui. En somme Cœur en arrive ici à jouer le rôle de la marquise de Pompadour : il fournit des femmes au roi. Tout cela : batailles, intrigues, amours, procès, est d'ailleurs conté avec adresse, dans un esprit quelque peu cinéma. Cet *Argentier* a connu un immense succès aux U.S. où l'on se passionne maintenant pour l'ancienne France comme nous pour la Florence des Médicis.

ROMANS - TÉMOIGNAGES

Les Pavés de l'Enfer de Dominique Ponchardier (Gallimard), c'est un peu le livre de San Michele de la Résistance, mais il paraît que tout y est vrai. On y lit les histoires les plus héroïques, les plus rocambolesques, les plus abjectes aussi qu'on puisse imaginer. Le tout noyé dans un vaste bain de sang. Ponchardier qui fut brave gaîment se compare lui-même à un *voyageur de commerce qui trafiquerait de l'assassinat*. Rapide, intelligent, décidé, sachant tout des S.R. et en parlant avec une pertinence qui ravira les spécialistes, Ponchardier a pour la bonne cause accumulé des aventures dignes de d'Artagnan, de Sherlock Holmes et du bourreau de Béthune. L'audace de ses exploits fait rêver (la destruction du dépôt de locomotives, l'évasion de Nantes, la rixe de Montmartre, etc...). Un vrai maître du catch, de la course et de la dynamite. Autour de lui du reste les dirigeants du groupe « Sosies » font presque aussi bien. Mais à ce jeu tous ces néo-mousquetaires perdent totalement le respect de la vie humaine. Au moment de la libération, quand les F.T.P. se déchaînent, un certain Pierrot tue les prisonniers par douzaines... et Ponchardier qui ne l'approuve pas, commente : « *Il était plus vif que méchant*

dans le fond. » Sans doute y a-t-il là un grain d'ironie, mais un grain seulement.

— *Pleure ô mon Pays bien-aimé*, d'Alan Patton (Albin Michel) a déjà bouleversé les pays anglo-saxons. Ce roman décrit avec une grande exactitude, paraît-il, un des nombreux drames que fait naître en Afrique du Sud la misère des noirs. Chassés par l'érosion qui dévaste leurs terres (voir l'article de P. Rousseau dans la *Revue de Paris* de mars 1950), maints Cafres, Zoulous et Bantous, ne pouvant plus vivre dans leurs tribus, refluent vers la ville où ils forment un prolétariat riche en desperados. Patton décrit le calvaire d'un pasteur noir dont presque toute la famille, happée par Johannesburg, fournit un lamentable contingent d'assassins et de prostituées. Comme peinture de mœurs, ce livre présente un grand intérêt, comme roman il est faible et fait fâcheusement songer au *Roman d'un brave homme* d'Edmond About.

— *Le Journal d'Anne Frank* (Calmann-Lévy) est un documentaire pur ; exactement comme le titre l'indique : un journal. Que commence à tenir à treize ans la petite Anne dont les parents s'enferment avec elle dans l'arrière-bâtiment d'une maison d'Amsterdam. Cette famille est juive. Si la Gestapo les découvre, c'est la mort pour tous. Il ne faut donc jamais sortir ni mettre le nez à la fenêtre. C'est la prison volontaire, choisie pour éviter l'autre qui eût été pire. Pendant deux ans, Anne note les angoisses de sa famille. Mais aussi tous les détails de la vie menée par ces cloîtrés. En dépit des menaces et des privations, le petit groupe travaille, philosophe, espère. L'amour, il va de soi, revendique ses droits et la petite Anne elle-même s'éprend pendant quelques semaines d'un de ses jeunes compagnons. Tout cela est noté avec une lucidité et une simplicité bouleversantes. A la dernière page on lit cette note de l'éditeur : « *Le* 4 *août* 1944 *la Feldpolizei fit une descente dans l'annexe. Tous les habitants furent envoyés dans des camps de concentration. En mars* 1945 *Anne mourut dans l'un d'entre eux, deux mois avant la libération...* » Pauvre petite Marie Bashkirtseff du noir XXe siècle, qui avait, comme l'autre, rêvé jardins et tendresse!

SAGESSES

Au temps où M. France n'avait pas encore découvert en lui le camarade Anatole, il écrivait : « *Loin de me réjouir quand je vois s'en aller quelque vieille erreur, je songe à l'erreur nouvelle qui viendra la remplacer et je me demande avec inquiétude si elle ne sera pas plus incommode ou dangereuse que l'autre.* » Edmée de La Rochefoucauld, en composant son nouveau recueil d'observations sur nos idées et nos passions (*Vus d'un Autre Monde*. Gallimard), ne s'est pas placée sur cette crête mouvante du présent où les actes révolus et les actes possibles se confrontent. Elle a restitué toute l'agitation humaine au passé et parlé de nos sentiments et de nos habitudes comme s'ils appartenaient à des êtres disparus.

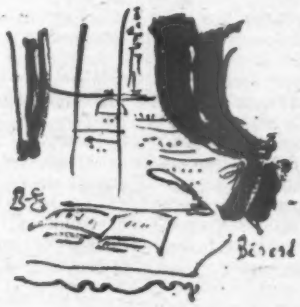
« *L'homme était soumis à l'exécution d'un petit nombre d'actes : manger, dormir, aimer, mourir...* » Ce triomphe permanent de l'imparfait donne à la conduite humaine un vernis de stupidité plus éclatant encore que celui dont le premier France se plaisait à la revêtir. Ce n'est peut-être pas l'effet qu'elle avait d'abord cherché, car sa préface nous avertit qu'elle veut seulement prendre du recul. Mais il faut le constater, comme elle a été conduite à le faire, le recul ne nous est pas favorable.

Et pourtant la philosophie d'Edmée de La Rochefoucauld n'est pas délibérément pessimiste. Si elle recense avec une inflexible clairvoyance les inconséquences humaines, la « *tristesse du raisonnement* » et l'insanité des entreprises où nous pousse l'ennui, ce n'est pas pour recommander la culture de l'angoisse. Elle regrette au contraire que ces humains « du passé » n'aient pas accordé plus d'attention à la volonté qu'à l'analyse, et que, plutôt que de chérir leurs désespoirs, ils n'aient pas cherché à « *s'utiliser au mieux* ». C'est une stoïcienne d'esprit constructif, pour qui la *fin* de la vie est non pas l'*équilibre*, mais le *génie*.

Mais on a peu d'occasions d'observer les surhommes et c'est en méditant sur les tristesses, les espoirs et les travaux des habitants des coteaux modérés qu'elle a élaboré ces « remarques » qui, avec une profonde intelligence de moraliste, révèlent un goût naturel pour l'abstraction, et une rêveuse sagesse.

Paul Chaponnière, dans *C'est la Vie* (La Baconnière), inclinerait plutôt du côté de l'épicurisme. Les humanistes qui chérissent le souvenir du vieillard de Vérone découvriront avec plaisir dans l'excellent critique du *Journal de Genève* un de ses descendants. En décantant ces pages souriantes, on retrouverait, avec la gentillesse intimiste du sonnet de Plantin, les conseils oubliés : « Jouissons de la nature, respectons le repos autant que le travail, ne désespérons pas de l'au-delà et relisons Horace. » La parfaite modestie de l'auteur ajoute au charme de son petit livre où se reflète la douceur des paysages virgiliens qui bordent le Léman.

MARCEL THIÉBAUT



★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LA VIE DES ANIMAUX

par Léon Bertin

(Tome II. *Librairie Larousse*, Paris, 1950).

Voici que se complète, par un second tome bien digne du premier, le grand Traité de Zoologie populaire que vient de composer M. Léon Bertin, pour l'instruction et la joie de tous les curieux de la nature. Après les Invertébrés, après les Poissons et les Batraciens, ce sont les Reptiles, les Oiseaux et les Mammifères qui nous sont aujourd'hui présentés, et sans doute ce nouveau volume, consacré aux formes supérieures du règne animal, apparaîtra-t-il aux lecteurs profanes plus captivant encore que le précédent, car il traite d'une foule de bêtes dont le nom et l'aspect sont familiers à tous, et dont certaines mêmes, comme le cheval, le chien et le chat, sont mêlées à notre vie.

M. Bertin, qui est un naturaliste de classe, possède aussi les meilleures qualités du vulgarisateur ; il sait constamment mettre son vaste savoir à la portée de chacun, il s'entend à simplifier les faits sans les déformer, il connaît l'art d'éviter l'aridité technique, sans tomber dans la facilité de mauvais aloi. Son style, alerte et varié, s'agrémente souvent de pittoresque, voire d'humour, et se rehausse d'une érudition peu commune. A côté d'une description d'animal, d'une précision biologique, d'une indication de mœurs, on a la surprise de trouver une évocation historique, une anecdote savoureuse, un mot spirituel, une glose étymologique, et jusqu'à des vers bien choisis. Tous les poètes animaliers figurent dans cette encyclopédie, depuis Aristophane jusqu'à Edmond Rostand en passant par Clément Marot et La Fontaine.

La lecture de ce beau livre, qui n'instruit pas moins par ses magnifiques images que par son texte substantiel, contribuera à dissiper bien des préjugés, à rectifier bien des erreurs. On y apprendra notamment que les serpents n'aiment pas le lait et sont bien incapables de sucer le pis des vaches, que le boa constricteur n'est nullement dangereux pour l'homme et que « *la crainte manifestée à son égard par les populations indigènes ne repose sur aucun fait* », que les aigles, presque jamais, n'enlèvent des enfants... En revanche, les sceptiques apprendront de M. Bertin que le grand « Serpent de mer » n'est peut-être pas une pure invention de journalistes en mal de copie, et que des spécialistes autorisés inclinent à admettre l'existence de grands animaux inconnus : poissons ou calmars gigantesques, monstrueux reptiles survivants d'un âge disparu...

Je n'adresserai à M. Bertin qu'une très légère critique. Pourquoi, dans son dernier chapitre sur l'Évolution des êtres vivants, dit-il que les agronomes et zootechniciens russes — Lyssenko et Mitchourine — « *sont parvenus à réaliser, par simple action du milieu, des races et variétés nouvelles d'animaux et de plantes* » ? Il me semble que c'est là dépasser un tant soit peu la prudence scientifique. Le grand débat récemment soulevé par la biologie soviétique est loin d'être clos, et le moins qu'on puisse dire, en tout état de cause, c'est que les mitchouriniens ont lancé plus d'affirmations tranchantes qu'ils n'ont fourni de preuves expérimentales.

JEAN ROSTAND

□ □

L'ŒUVRE DE BALZAC

publiée par Albert Béguin

(Formes et reflets - Club français du Livre)

M. Albert Béguin a entrepris, avec le concours de MM. Marcel Bouteron et Henri Evans, la publication de l'œuvre de Balzac en seize volumes, selon l'ordre chronologique des événements. Cette innovation surprendra nombre de balzaciens fervents, puisqu'elle ne respecte pas l'ordre primitivement établi par l'auteur de *la Comédie Humaine*, ordre qui constitue ce que M. Albert Béguin n'a peut-être pas tort d'appeler un « plan empirique » et une « solution de fortune ». Aussi bien, la liberté prise ici avec Balzac ne nuit-elle en rien au texte : ce déroulement à travers le XIXe siècle facilite, au contraire, la lecture de l'œuvre immense en fixant des points de repère historiques autour desquels se développent avec aisance les thèmes romanesques.

Le premier volume, seul paru, correspond à la fin de l'Empire et à la Restauration et mène le lecteur de *Louis Lambert* au *Colonel Chabert* en passant par *la Maison du Chat qui pelote*. Son excellente présentation artistique est due à M. Jacques Darche, auteur de la rigoureuse reliure réalisée en pleine peau. Imprimé sur papier bible, le volume est illustré de gravures du temps, c'est-à-dire que Daumier, Bertall, Johannot et Nanteuil ont leur place dans cette édition monumentale tout à fait réussie.

YVAN CHRIST

LE MAROC AU PINCEAU

par Jules Borély (*Denoël*, 1950)

C'est le livre d'un peintre et d'un poète. Il est fait de tableaux, d'abord, ou plus exactement d'esquisses. Peu de traits, mais à la façon japonaise, très évocateurs. Puis, des scènes. Les gens y vivent familièrement. Ils sont pris au vif, mais avec une discrétion courtoise. Car ce livre est courtois. Les épithètes de douceur, d'aménité, y apparaissent à chaque page. Ce qui est aimable, qui charme, qui est fin, délicat, subtil, la nuance, la grâce, interviennent presque partout pour infléchir la phrase et la rendre en effet souple, attirante. Elle glisse, hésite, caresse. Ici le poète fournit au peintre une parole habile et inclinée à la tendresse. Personnellement c'est ce qui nous touche. Tout l'homme (que nous avons connu et qui était le charme même), revit dans ces pages, où d'ailleurs ne manquent ni l'ironie, ni parfois même la pointe, qui perce bien. Jules Borély, magistrat, Directeur des Arts au Maroc, urbaniste de grand talent, peintre, poète par surcroît, a laissé d'un temps qui n'est plus un témoignage coloré et gracieux dont le charme ne doit pas voiler la valeur solide. Car pourquoi serait-il défendu de plaire à qui connaît si bien ce dont il parle? Or Jules Borély connaissait ce Maroc où longtemps il a vécu, travaillé, peint, écrit. Nous lui devons la très belle ordonnance du Rabat moderne ; et qui ne l'admire? La grâce qu'il portait partout y est inscrite. Elle l'est aussi dans ce livre qui rappelle le temps des beaux voyages, des créations, des grandes espérances et des colloques amicaux, à ceux qui ont connu le vieux Maroc, dont Jules Borély fut l'une des figures les plus séduisantes.

HENRI BOSCO

□ □

⁂ CHRONIQUE ⁂ DE LA PEINTURE MODERNE

par Marcel Arland (*Corrêa*)

Marcel Arland parle des peintres modernes avec beaucoup de délicatesse et de subtilité, en écrivain rompu à toutes les finesses de l'analyse et de l'introspection, prêt à deviner les intentions les plus secrètes de l'artiste, à lui prêter au besoin le secours de sa propre cérébralité. Mais il n'est pas absolument dupe de ses engouements. L'éloge même qu'il fait de Picasso n'est pas sans réticences et s'il parle avec complaisance de Fautrier et de Dubuffet, il a la prudence d'écrire « l'engouement des écrivains n'est pas sans danger pour un peintre quand ils tendent à faire de la peinture un champ d'expérience poétique. J'entends bien qu'ils veulent ainsi la charger d'une haute mission ; mais ils la contraignent à renier ses origines, ses lois et sa vertu particulière. Ils la mettent au défi, l'humilient dans son essence et, la poussant à dépouiller toute substance picturale, ils tendent à la détruire. Ce peut être flatteur pour un jeune peintre que de s'entendre saluer comme un grand destructeur ; mais on atteint assez vite au dernier terme de la destruction : c'est une page blanche ou une page noire. » Voilà qui suffit à ôter toute portée aux éloges complaisants qu'il fait de l'art faussement naïf et révolutionnaire d'un Dubuffet, dont les seuls littérateurs ont fait le succès.

G. P.

□ □

LITTÉRATURE FRANÇAISE

de Bédier et Hazard (*Larousse*)

Le second tome de cet excellent ouvrage revu par Pierre Martino vient de paraître. Il est consacré aux siècles XVIII et XIX et à la première moitié du XXe. La coupure entre le XVIIe et le XVIIIe siècles est placée très judicieusement en 1680 (ce qui n'étonnera aucun lecteur de la *Conscience européenne* de Hazard). Les exposés sur les écrivains célèbres tiennent compte et fort heureusement des derniers travaux qui leur ont été consacrés. Mais des auteurs importants par leur influence et aujourd'hui injustement oubliés ne sont pas négligés. De ce point de vue citons, à titre d'exemple, une excellente étude sur l'abbé du Bos qui, au début du XVIIIe siècle, fonda la critique impressionniste et parla des *épidémies de génie* en des termes qui rappellent curieusement les étonnantes théories de Savage Landor. L'influence des littératures étrangères est dans cet ouvrage l'objet d'attentives analyses. Plusieurs chapitres sont consacrés à la littérature française en Suisse, en Belgique et au Canada. De nombreuses illustrations rendent le maniement de ce livre particulièrement plaisant.

M. T.

LA VIE PRIVÉE DE VOLTAIRE

par Louis Francis *(Hachette)*

Voici une excellente biographie où l'essentiel est dit, hormis le séjour en Prusse que l'auteur escamote. De vies plus curieuses et plus remplies que celle de Voltaire, on n'en trouve guère. En la contant, L. Francis s'abstient de juger. Sage décision : les commentaires l'eussent mené trop loin. Mais le lecteur, s'il a du loisir, se verra engagé dans de longues réflexions. Faguet n'avait pas tout à fait tort de voir en Voltaire une réincarnation du Bourgeois Gentilhomme. Si Voltaire n'en avait pas imposé par ses mots d'esprit (le *si*, il est vrai, a sa valeur !), son comportement eût été à maintes reprises et universellement considéré comme celui du parfait vaniteux. Son attitude à l'égard du clergé fut souvent non d'un adversaire, mais d'un bouffon. Sa perfidie à l'égard des confrères était illimitée. C'était un homme qui vivait comme sur scène et eût été aux plus étonnants extrêmes pour avoir le dernier mot. On ne peut l'estimer tout à fait et pourtant ses traits de générosité inclinent parfois à l'aimer. Les contradictions en lui foisonnent : son existence est une prodigieuse pantalonnade et d'un certain point de vue elle tient du chef-d'œuvre. Aussi divertissant dans ses actes que dans ses mots, comique tantôt sans le vouloir, tantôt en le voulant, il a fait de sa vie avec ses disputes, ses amitiés et ses amours le plus long et le plus piquant vaudeville qu'on ait jamais imaginé. On ose à peine le dire, quand on songe à l'influence qu'il exerça — et à son génie. Et pourtant...

M. T.

□ □

LES FIANCÉS D'OLOMOUC

par Marc Blancpain

(Flammarion)

M. Marc Blancpain possède d'indéniables dons de conteur et s'inscrit dans la lignée de Maupassant, avec moins de dépouillement. En dépit du talent de l'auteur, on a cependant quelque peine à s'intéresser au héros de la première nouvelle : un jeune Morave, qui n'arrive pas à rejoindre une fiancée laissée à Paris avant la dernière guerre. La nouvelle ne serait intéressante que si elle s'orientait franchement — ce qui ne paraît pas avoir été l'intention de l'auteur — vers l'analyse de caractère ou le reportage vécu sur la vie dans les pays de l'Europe centrale soumis au communisme.

La seconde nouvelle, l'histoire du grand Georges, ouvrier verrier, est plus attachante encore que l'auteur n'évite pas tout à fait l'écueil quasi inévitable du style mi-paysan mi-savant.

S. DE LA B.

□ □

✱ LES FRANÇAIS ✱ SONT-ILS MUSICIENS ?

par Bernard Gavoty

(Éditions du Conquistador)

Oui et non, répond M. Bernard Gavoty. Non dans la mesure où, en cette matière, ils sont les premiers à douter d'eux-mêmes et à répandre le lieu commun qui affirme qu'ils sont peu doués pour la musique; oui si l'on considère que la France a un « *passé musical magnifique, un présent substantiel, un avenir qu'on veut croire brillant.* »

Faisant bonne mesure au passé et au présent, M. Gavoty consacre la première partie de son livre rapide, incisif, agréablement écrit, à une histoire en raccourci de la musique française. On pourrait lui reprocher de ne répondre qu'à la fin de son livre à la question qu'il pose : il pourra répondre à son tour qu'être un peuple musicien, c'est d'abord avoir des compositeurs et les connaître. On ne peut que souscrire d'autre part à ses conclusions et approuver son plan d'action : généraliser et décentraliser l'enseignement musical, donner aux Français le goût du chant collectif.

S. DE LA B.

□ □

LES RAISINS VERTS

par P.-H. Simon

(Collection Sève, Éditions du Seuil)

Les *Raisins verts*, dont l'action se situe entre 1914 et le début de la dernière guerre, c'est, une fois de plus, le roman de deux générations. Il s'agit en l'espèce d'un jeune intellectuel révolté, fils adultérin d'un grand bourgeois, élevé, à la suite de la mort de son père légal et de la ruine de sa mère, dans la famille de son père véritable — et de ce père lui-même, ancien diplomate, professeur à l'École des Sciences politiques, humaniste et libéral.

Le roman est parfaitement composé et écrit — peut-être même un peu trop. L'auteur, en rendant plausible par le fait même de circonstances familiales le conflit qui dresse face à face les deux héros du livre présenté sous forme de journal intime du père et du fils, s'est gardé de l'outrance et de l'arbitraire. L'aventure, pour singulière qu'elle soit, reste vraisemblable et la peinture des sentiments qui animent les deux principaux personnages permet à l'auteur une analyse pénétrante des positions respectives de l'humanisme, ou de ce qui en subsiste aujourd'hui, chez un bourgeois dépouillé des préjugés de caste et du communisme chez un intellectuel ardent, mais épris de sincérité. C'est un beau livre.

S. DE LA BAUME

★ REGARDS SUR L'ÉPARGNE IMMOBILIÈRE FRANÇAISE ★

Jusqu'a ces dernières années, l'épargne française n'avait guère témoigné de souci à l'égard de la nationalisation des grandes activités industrielles du pays. Il faut se reporter à l'époque lointaine dont j'ai déjà parlé de la Révolution de 1848 pour déceler à la fois une menace réelle et un trouble profond. L'État voulait alors mettre la main sur les Chemins de fer. Cependant la Commission chargée des travaux préparatoires enterra le projet sous la pression, quelque peu surprenante, de ses éléments de gauche.

Par la suite, on demeura étranger à cet ordre de préoccupation. On savait certes que les socialistes lui faisaient un sort dans leurs programmes. Mais on considérait la nationalisation comme un principe sans cesse proclamé et jamais appliqué. La Bourse n'en tenait pas compte dans ses calculs.

Elle vint pourtant, après la Libération. Et d'aucuns ont dit avec emportement ou avec affliction le bouleversement qu'elle apporta dans la structure des portefeuilles mobiliers les plus judicieusement composés, la brisure qu'elle provoqua entre l'épargne et ses fournisseurs.

Ce fut, en effet, une terrible secousse, dont les conséquences parurent d'autant plus graves qu'elles s'accompagnaient de circonstances très particulières.

Puis le temps passa. Le climat se modifia. Et il se révéla que les conséquences n'étaient pas toutes, du point de vue qui nous occupe, irréparables.

On assista dès lors à l'approche sans ostentation d'organismes fort pourvus de capitaux vers des valeurs dont l'attrait ne paraît pas niable et qui consistent en titres de Sociétés *partiellement* nationalisées.

Là, on mise sur deux tableaux : secteur public et secteur libre.

Pour la partie nationalisée, l'indemnisation sur la base des cours de Bourse ne peut être retenue, puisque la nationalisation n'est que partielle. La règle du cours de Bourse, le plus souvent désastreuse pour l'actionnaire, est donc remplacée par l'estimation d'une Commission compétente. Quant aux obligations participantes remises en paiement de l'indemnisation, elles présentent des avantages que l'inertie actuelle du public peut seule porter à méconnaître, surtout en ce qui concerne la *Caisse Nationale de l'Energie*. Dotées d'un intérêt fixe de 3 %, elles sont assorties en outre d'un intérêt complémentaire et d'une prime de remboursement alimentés par un prélèvement de 1 % sur les *recettes* du gaz et de l'électricité, recettes qui sont fonction des tarifs et du volume de la consommation.

M. Louis Bresson a calculé ce que produirait une obligation de cette sorte si elle avait été émise au nominal de 10.000 francs en 1914. L'intérêt complémentaire aurait atteint 63.000 francs en 1948 et la prime de remboursement se serait élevée à 2.100.000 fr. On croit rêver.

Sans doute est-il hasardeux d'extrapoler en pareille matière ; il est néanmoins certain qu'intérêt et prime de remboursement aboutiront dans l'avenir à des montants fort élevés.

D'autre part, la fraction non nationalisée — branche eau par exemple, filiales et participations étrangères — demeure ouverte à tous les développements d'une activité libre. Les propriétaires, c'est-à-dire les anciens actionnaires, pourront fonder une nouvelle Société sur ces éléments ou en faire apport à une Société déjà existante.

N'est-il pas rare que des avantages aussi divergents coexistent au sein d'une même valeur ?

ALFRED COLLING

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

Croquis et dessins de Drian, Grau-Sala, Christian Bérard, Malcles, Claude Tolmer, Hannaux, Paul Bret et Livia Dubouil.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3012-8-50.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Vus d'un autre Monde

Le livre de Mme de La ROCHEFOUCAULD qui est un manuel d'énergie sous son détachement...

André BEUCLER
Ex Infor

Edmée de la ROCHEFOUCAULD entre ainsi dans la lignée des grands moralistes français.

La Libre Belgique

Le style philosophique de Mme de la ROCHEFOUCAULD est remarquable de densité.

R. KEMP
Nouvelles Littéraires

Edmée de La ROCHEFOUCAULD vient de réussir une gageure qui eût enchanté l'auteur des Maximes.

P. GUTH
La Voix du Nord

Un volume : **250** Frs

LA CONTEXTURE même de très importantes entreprises peut se trouver profondément modifiée au cours des mois qui vont suivre.

Il est opportun de profiter de la période des vacances pour réviser son portefeuille et opérer un certain nombre d'arbitrages.

Une équipe de techniciens réunit les éléments nécessaires, chaque semaine, pour donner dans

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

" LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE "

Des avis précis ;

Editoriaux de Ch. RIST, de l'Institut ; A. SIEGFRIED, de l'Académie Française ; L. BAUDIN et J. PERCEROU ; F. TREVOUX, H. HORNBOSTEL, P. VIGREUX, professeurs de Facultés de Droit ; J. de RINCQUESEN, ancien inspecteur général des Finances ; A. THIERS, maître des Requêtes au Conseil d'Etat ; P. BRESSON, ancien élève de l'École Polytechnique, etc ... ;

Enquêtes sur la situation de l'Industrie et du Commerce ;

Trois revues complètes :

I. — **Bourse de Paris** : Parquet et Courtiers (avec de nombreuses appréciations sur les valeurs) ;
II — Les titres qui se négocient " **hors cote** " ;
III. — Les actions qui sont cotées seulement dans les **Bourses régionales**.

Une étude critique pour **chaque augmentation de capital** ;
Des indications sur certaines valeurs **susceptibles de hausse** ;
Des renseignements périodiques sur les **Emprunts étrangers en souffrance** ;
Une **cote complète** des Bourses de Paris et de Province.

L'OPINION, ***l'hebdomadaire le plus précis de la Presse financière,*** **ne se vend pas au numéro.**

ABONNEMENTS : Un an : **750** fr. ; 6 mois : **425** fr. — *Essai : Un mois :* **50** fr.

Viennent de paraître *(Édition illustrée)* :

ROUBAIX-TOURCOING : 128 pages abondamment illustrées - Franco : **400** *fr.*
FRANCHE-COMTÉ : 168 pages - Franco : **475** *fr.*
LILLE ET LA FLANDRE : 144 pages - Franco : **475** *fr.*
LE CHEMIN DE FER EN 1950 - Franco : **400** *fr.*

1, rue Saint-Georges - PARIS (9e) • Compte postal : PARIS 5110-71

PAUL VIALAR

DANSONS la CAPUCINE

Avant-dernier roman du cycle

LA MORT EST UN COMMENCEMENT

ÉDITIONS DOMAT

GEORGE ORWELL

1984

traduit de l'anglais
par AMÉLIE AUDIBERTI

le roman d'anticipation
le plus hallucinant
et le plus vraisemblable

●

ANNEMARIE SELINKO

AUJOURD'HUI MON MARI SE MARIE

traduit de l'allemand
par ALBERT ELLEN

L'éternel féminin

●

Pour paraître ensuite

MIRCEA ELIADE · **LA NUIT BENGALI**
traduit du roumain

JAMES M. CAIN **MILDRED PIERCE**
traduit de l'américain

néo

Les 4 volumes
du grand roman de

KESSEL

LE TOUR DU MALHEUR

sont
parus

★
LA FONTAINE MÉDICIS

★★
L'AFFAIRE BERNAN

★★★
LES LAURIERS ROSES

★★★★
L'HOMME DE PLÂTRE

nrf

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : **3000** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Sainte-Thérèse de Lisieux

vous parle

par PAUL CLAUDEL

■

Une plaquette de grand luxe, illustrations de **Henry de WAROQUIER.**

En vente exclusivement au monastère des Bénédictines de Lisieux, à la Monteillerie, par le Breuil-en-Auge (Calvados),

au profit de la Reconstruction du Monastère

■

Prix : sur papier d'Arches (400 exemplaires numérotés) . . . . Frs **1.800**

Prix : sur papier Johannot (1.600 exemplaires numérotés). . Frs **1.200**

Quelques exemplaires signés par l'auteur

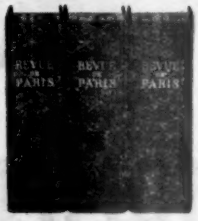
Versements au C. C. P. "Reconstruction de l'Abbaye N.-D. du Pré" PARIS 7454-73.

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE

(Permettant de réunir six numéros)

325 francs (FRANCO DE PORT)

Dr MAURICE VERNET

L'ÉVOLUTION DU MONDE VIVANT

Ce livre puissant qui force à penser suscitera sans doute, un siècle après **L'Origine des espèces** de Darwin, les mêmes discussions, les mêmes recherches, les mêmes passions qui contribueront, à leur tour, à faire avancer la science.

L'ÉVOLUTION DU MONDE VIVANT pourrait porter comme sous-titre "La faillite du transformisme."

In-16, **300** fr.
Collection **"PRÉSENCES"**

PLON

ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française

Le Diable à l'Hôtel
ou
les plaisirs imaginaires

Cet ouvrage, dont l'action se déroule durant un séjour de l'auteur à Aix-en-Provence, est-il un roman, est-il une confession ? Il contient dans ses pages les prestiges et les charmes de l'un et l'autre genre.

Au moment où le festival d'Aix va attirer en cette ville une foule fervente, le thème gracieux et sentimental du **"DIABLE A L'HÔTEL"** est le meilleur prétexte pour faire goûter au lecteur l'harmonie et les beautés de cette ville.

In-16, **270** fr.

PLON

CALMANN-LÉVY

Collection " TRADUIT DE "

JOURNAL DE ANNE FRANK

traduit du hollandais par T. CAREN et Suzanne LOMBARD
Préface de DANIEL ROPS

Une petite fille, morte à Belsen-Bergen, a écrit, entre 13 et 15 ans, ce livre bouleversant de sincérité, de profondeur psychologique.

Un volume, portrait en frontispice . . . . . **390** frs

HERMANN HESSE
Prix Nobel de Littérature

PETER CAMENSIND

Ce roman où Hesse nous décrit l'appel nostalgique qui ramène le héros à sa montagne natale est d'une fraîcheur et d'une poésie intenses.

Un volume . . . . . **330** frs

Collection " C.L. "

PIERRE DESCAVES

LES CENT-JOURS DE M. DE BALZAC

Balzac est-il mort comme un chien ainsi que l'assure Octave Mirbeau? Dans un récit alerte et fortement documenté, Pierre Descaves entreprend de répondre à cette question.

Un volume . . . . . **300** frs

RAYMOND MILLET

LES ILES DU CIEL

L'auteur nous conte le douloureux roman des déracinés, avec une clairvoyance inclinée vers une ironie exempte d'amertume.

Un volume . . . . . **270** frs

JEANNE LAMBRINO

MON MARI LE ROI CAROL

L'histoire véritable d'un amour sacrifié à la raison d'État.

Un volume, illustration en frontispice . . . . . **270** frs